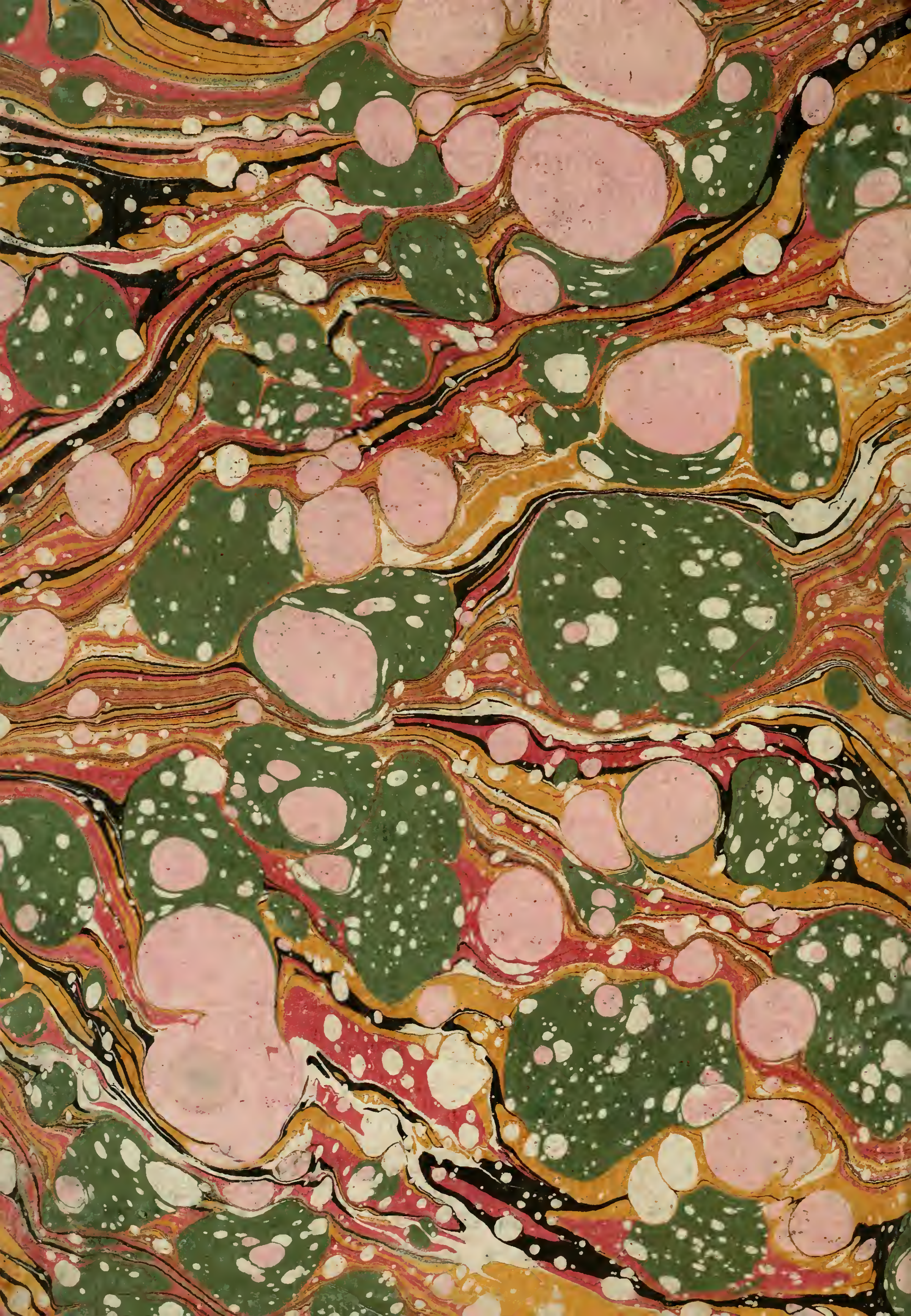







ANTIQUITÉS
D'HERCULANUM
GRAVÉES PAR F. A. DAVID
AVEC
LEURS EXPLICATIONS
Par P. Sylvain M.
TOME I.
A Paris chez David, Graveur, rue
des Noyers, en face de celle des Anglois.
Avec Privilége du Roi.
1781.



PRÉCIS HISTORIQUE SUR LA VILLE D'HERCULANUM.

HERCULE revenant d'Eſpagne, & ſon armée navale ayant touché les bords du fleuve Sarno, il s'y arrêta pour faire aux Dieux un ſacrifice, dans lequel il leur offrit la dixme du butin qu'il avoit fait ſur les brigands des Gaules. Au même endroit où ſa flotte avoit relâchée, il bâtit une ville de ſon nom, entre Naples & Pompéïa. Cette ville, ſituée dans la Campanie, ſur la côte de la Mer, vis-à-vis du Véſuve, entre deux rivières, fut donc appellée *Urbs Herculea* ou *Herculanum*, ou *Salinæ Herculeæ*, en François *Héraclée*, *Ville* ou *Salines d'Hercule*, *Herculanum.*

L'époque de ſa fondation peut être fixée invariablement à l'année ſoixante avant la guerre de Troye, & conſéquemment 1278 ans avant l'Ere-Chrétienne, d'après les marbres de Paros.

Herculanum fut ſucceſſivement habitée par les Oſques, les Etruſques, les Pelaſges & les Samnites, qui en ont été chaſſés à leur tour pour faire place aux Romains: ces derniers s'y établirent & l'occupèrent ſpécialement l'an 293 avant J. C.

Cent ans avant l'Ere-Chrétienne, Herculanum étant entrée dans la guerre ſociale ou marſique contre les Romains, fut repriſe

par le Proconſul T. Didius, & quelque tems après fut faite Colonie Romaine ; elle devint riche & conſidérable. Pline & Florus la placent parmi les villes principales de la Campanie.

Herculanum, conſidérablement endommagée ſous le règne de Néron, par le même tremblement de terre qui détruiſit Pompëïa le 5 Février de l'an 63 de J. C. fut abymée toute entière le 24 Août de l'an 79, ou la première année de l'Empire de Titus, par une éruption du Véſuve. Cette ville ſubſiſta donc 1417 ans, ou à-peu-près. On compte vingt-ſix éruptions du Véſuve, depuis celle qui cauſa la ruine de cette ville & la mort du grand Pline.

Le ſouvenir d'Herculanum étoit tellement éteint, qu'au commencement de ce ſiècle pluſieurs Sçavans diſputoient ſur le lieu de ſon ancienne ſituation. Cependant on a trouvé, en creuſant, des traces manifeſtes d'une fouille qui a précédé de beaucoup la découverte d'Herculanum faite en dernier lieu. *Voyez* Winckelmann.

L'an 1706, le Prince d'Elbeuf, Emmanuel de Lorraine, depuis Duc du même nom, étoit allé à Naples, à la tête de l'armée Impériale, envoyée contre Philippe V. Il y épouſa en 1713 la fille du Prince de Salſa. Ce mariage lui fit deſirer une maiſon de campagne aux environs de la Capitale; il en bâtit une près de Portici, dans un emplacement nommé *le Granatiello*. En creuſant un puits, on perça la voûte d'un théâtre orné de morceaux précieux. Les découvertes importantes qu'on ne ceſſoit de faire chaque jour, excitèrent l'attention du gouvernement Napolitain, qui forma oppoſition aux recherches du Prince d'Elbeuf ; tout fut ſuſpendu & oublié de nouveau.

Don Carlos devenu Roi de Naples, voulut élever un château à Portici en 1736. Emmanuel de Lorraine céda ſon terrein à Sa Majeſté Sicilienne, qui fit creuſer à quatre-vingt pieds de profondeur perpendiculaire ; & l'on découvrit bientôt une ville entière qui avoit exiſté en cet endroit

Il faut fouiller plus ou moins en avant pour arriver à Hercula

num ; au-dessus de l'Amphithéâtre, il y a depuis le sol jusqu'aux bancs qui forment cet édifice public, quatre vingt palmes, * ou près de onze toises de France.

Toutes les rues d'Herculanum, pavées de laves du Vésuve, étoient tirées au cordeau, & avoient de chaque côté des banquettes ou parapets & trottoirs pour les gens de pied, tels qu'on en voit dans les rues de Londres. Les maisons paroissent d'une architecture assez uniforme & les murs étoient peints à Fresque. Les fenêtres étoient ordinairement fermées de bois pendant la nuit, & ouvertes pendant le jour. Le verre qu'on a trouvé à bien peu de maisons étoit très-épais.

Il ne périt pas beaucoup de monde dans le désastre d'Herculanum ; car parmi les ruines, on rencontre rarement des squelettes. L'entière destruction de cette ville a été occasionnée principalement par des monceaux de sable, qui probablement l'auront ensevelie peu-à-peu. Les habitans auront eu le tems de prévoir ce terrible évènement, & en abandonnant leurs maisons, en auront emporté leurs effets les plus précieux.

Tout paroît avoir été enseveli par degré sous une espèce de mortier ou ciment très-solide, composé de terre & de cendre du Vésuve. Ce mélange, cette mixtion épaisse & visqueuse qui roule lentement comme feroit du verre fondu & qui en a toute la chaleur, en un mot cette *lave* a comblé non-seulement les rues, les places & autres lieux ouverts ; mais encore a pénétré dans l'intérieur de tous les édifices sans les endommager, & en a rempli exactement toutes les parties sans y laisser le moindre vuide ; ensorte que tout est plein dans Herculanum.

Le cabinet d'Antiques, situé à Portici, attenant le Palais-Royal, a été formé depuis 1750, en conséquence des fouilles d'Herculanum, & par suite de Pompéïa & de Stabia; on lui a donné le nom de *Museum Herculanense.*

---

* Le palme Napolitain, plus grand de deux pouces que le palme Romain, est d'environ dix pouces, pied de Roi.

Ce cabinet eſt compoſé d'une cour remplie de grands morceaux, & de douze ſalles carrelées de marbres en moſaïque tirés de la ville ſouterraine.

La première ſalle, qui a ſix armoires, eſt conſacrée à tout ce qui a paru avoir quelque rapport aux ſacrifices; des trépieds, des vaſes, des coupes, des couteaux, des baſſins, des aiguières.

Dans la deuxième, on a dépoſé les lampes ſépulchrales & autres divers inſtrumens de Mathématiques, de Chirurgie & de Muſique; une boëte d'onguents, des uſtenſiles de fer & ſur-tout de cuivre, un miroir de métal, un paraſol, un peigne, des dez, &c.

On a raſſemblé dans la troiſième ſalle des outils de Maçons & de Tailleurs de pierre, des briques & des tuiles, des fuſeaux, des cuillèrs d'yvoire, mais point de fourchettes; des maſques de caractères différens pour le Théâtre; des menottes pour les criminels, des bouteilles de verre & des gobelets, un dez à coudre, des aiguilles & des ciſeaux.

On voit dans la ſalle ſuivante des balances de l'eſpèce de nos romaines ou peſons; mais on n'en a point trouvé avec deux baſſins *; des poids & des meſures. Sur l'un des côtés des poids qui ſont de plomb, on lit ces lettres gravées en relief: *eme*, *achetez*; & ſur l'autre, *habebis*, *& vous aurez*.

La cinquième ſalle eſt une des plus intéreſſantes: on y a placé un grand nombre de buſtes de marbre & de bronze. C'eſt-là auſſi qu'on a dépoſé des manuſcrits antiques, écrits en deux colonnes

---

* On y remarque auſſi des balances qui réuniſſoient à la fois le plateau & la romaine. Des critiques peu éclairés ſur les Antiquités, n'ont donc montré que leur ignorance, en faiſant un crime à M. Robin, dans ſon Tableau pour la ville de Paris, d'avoir repréſenté Thémis avec des balances de cette dernière forme. Ce Peintre eſtimable n'a pas cru devoir manquer à la vérité du coſtume pour plaire à ces demi Amateurs, qui ſont d'autant plus de tort aux Arts, qu'ils découragent les Artiſtes par leurs fauſſes lumières ou leur injuſte perſifflage.

& d'un ſeul côté ; les uns ſur des écorces d'arbres, les autres ſur des feuilles de plante : ils ſont devenus très-noirs& très-caſſans ; il faut bien des précautions pour ne les pas rompre en les déroulant, car ils ſont tournés ou ſur eux-mêmes, ou ſur un cylindre de bois, ou ſur deux rouleaux creux ; un Religieux a imaginé des moyens ingénieux & une machine très-commode pour les dérouler avec le moins de dommages & de lacunes poſſibles. Dans cette même ſalle, on peut lire quatre de ces anciens manuſcrits mis ſur toile. Ils ſont tous les quatre du même Auteur, *Philodemus*; l'un traite de la Muſique & l'autre de la Philoſophie ; le troiſième de la Rhétorique, & un quatrième de la Morale. Puiſſent-ils devenir bientôt publics ! Dans la mêmearmoire, on a placé l'encre & des tablettes avec leur ſtylet. On y remarque auſſi des eſpèces d'empreintes ou cachets de cuivre gravé. On a trouvé encore une eſpèce de plume de bois ou deroſeau, dont le bec taillé comme celui des nôtres n'étoit point fendu.

Une armoire entière de ce cabinet eſt deſtinée aux Priapes trouvés dans les fouilles d'Herculanum : les uns ſervoient d'ornemens aux lampes & ailleurs ; les Dames de ce tems portoient les autres à leur col, pluſieurs ſont aîlés ; quelques-uns repréſentent un animal dont chacune des parties ſeroit Priape elle-même, la tête, les pieds, &c. Des préjugés religieux, autant que le libertinage, ont multiplié ces images, ſymbole de la génération & même de la cauſe univerſelle qui donne la vie à tout ; tant les extrêmes ſe touchent, ou plutôt tant les mœurs des hommes changent & diffèrent ! la ſimplicité & l'innocence de nos ancêtres ne trouvoient rien d'indécent dans les objets qui aujourd'hui ſont rougir la pudeur.

Dans la ſixième ſalle ſont des grands landiers de fonte, propres à porter des lampes, & qui reſſemblent à nos guéridons modernes ; dans un rétranchement on a réuni tout ce qui concerne la cuiſine.

La ſeptième contient deux grands bronzes repréſentant des Gladiateurs & quantité de petites figures ou divinités du paganiſme

Près & dans la huitième ſalle, on voit un beau vaſe, une Vénus pudique de marbre blanc, de belles colonnes d'albâtre, de marbre verd, &c.

Au milieu de la neuvième ſalle, eſt un faune. On y a auſſi ſuſpendu par ſon anneau un petit cadran ſolaire qui a la forme d'un jambon, la queue de l'animal ſert de gnomon.

Dans les fouilles de la ville ſouterraine on a trouvé auſſi de camées bien gravées ſur des pierres fines, mais point de diamans blancs; on a ramaſſé des médailles, des monnoyes, des anneaux d'or pour paſſer dans les bras, des bagues, des colliers, plaques d'or & bracelets, de longues épingles d'argent pour le chignon des femmes.

Dans cette ſalle, on a raſſemblé auſſi des denrées & des fruits de différentes plantes, des amandes encore dans leurs enveloppes, des figues, des noyaux de pêches & d'abricots, des boutons & des fleurs de grenadiers. On conſerve du vin qui reſſemble à un morceau de verre noir, & qui fut trouvé au fond d'un vaſe de terre avec cette inſcription : *Herculani nonius.*

On y a auſſi placé deux pains ronds, une bouteille d'huile, de la poix, des ſemelles de ſouliers, des boutons d'habit plus gros que les nôtres, un morceau de galon d'or pur, du rouge à l'uſage des Dames, & des filets ou réſeaux.

Le dixième cabinet renferme pluſieurs idoles en bronze.

Dans celui qui ſuit, on a tranſporté des moſaïques & une figure de marbre blanc dont les draperies ſont peintes en rouge ; on y voit auſſi deux dains en fonte, &c.

Dans la douzième & dernière ſalle ſont des inſtrumens de guerre, & un pavé ou parquet en marqueterie repréſentant l'enceinte d'une ville de guerre.

De l'autre côté du Palais-Royal de Portici ſont les ſalles deſtinées uniquement aux peintures antiques d'Herculanum. Dans un

premier sallon, sont les enseignes ou écriteaux. Les tableaux sont peints sur une espèce de stuc. On dit que ceux qui représentent les fruits, les animaux & les oiseaux ont plus de mérite que les autres; en général les proportions des figures sont régulières, mais d'une composition froide. La perspective & la dégradation dans les teintes manquoient aux Artistes d'Herculanum, mais ils excelloient dans les draperies.

Il faut convenir qu'ils avoient moins de secours que nous, puisqu'ils ne connoissoient pas la peinture à l'huile. Beaucoup de leurs Tableaux sont en camayeux. Le fond sur lequel ils peignoient étoit blanc; ils peignoient quelquefois sur le marbre, mais toujours en détrempe. Les peintures ne sont pas de la même beauté que les ouvrages des Sculpteurs distingués par une composition d'un grand style, un excellent caractère de dessin & une parfaite exécution.

Le Roi d'Espagne a fondé pour travailler à la description des monumens trouvés à Herculanum, une Académie composée d'abord de quinze Membres, qui s'assembloient une fois par semaine, chez M. le Marquis R. Tanucci de Florence, Secrétaire d'État. Nous avons déjà 7 volumes grand *in-fol.* de leur travail, le premier contient un Catalogue de 738 Tableaux, 350 statues, 1647 vases ou meubles, &c. Ce Tome parut en 1755; le premier volume des Peintures (car ce riche trésor d'antiquités débute par l'explication & la gravure des Tableaux,) fut publié en 1757.

Cette superbe collection a été gravée & se continue aux frais de Sa Majesté Sicillienne, qui a fait présent de la moitié de l'édition,



PLANCHE PREMIERE.

L'agréable emplacement d'Herculanum & des autres villes voisines, étoit plus qu'en aucun autre endroit, le Théâtre où les Romains déployoient leur somptuosité dans la construction de leurs maisons de plaisance, situées le plus souvent sur le bord de la mer. On n'assure point que dans ces peintures, les vues de ces maisons soient fidèlement représentées. Dans plus d'une, on peut soupçonner avec quelque vraisemblance que l'Artiste a voulu transmettre quelques détails qui n'appartenoient qu'à l'Égypte, qu'il s'est livré dans d'autres morceaux à sa seule imagination, ou bien encore qu'il n'a voulu peindre tantôt que des parties séparées, dont ces lieux d'agrément étoit composés, tantôt qu'il les a dessinés dans tout leur ensemble.

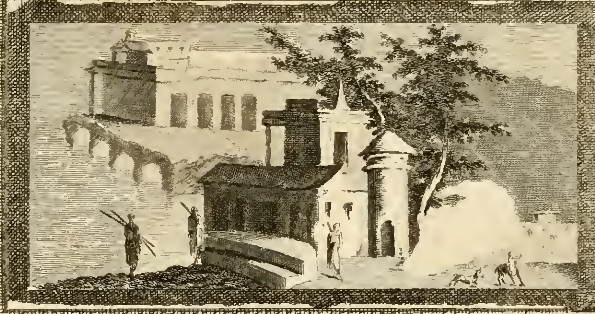
Les édifices qu'on voit dans ce premier frontispice semblent nous donner une idée de trois corps de logis qui composoient ordinairement une maison de campagne.

Columelle dit, que le premier de ces trois bâtimens s'appelloit *urbana*, ou noble, désigné sous le mot de prétoire par Palladio & par d'autres; Pline cependant le nomme *casa*; cette partie étoit l'habitation du maître. La seconde *rustica* étoit occupée par le Fermier & les autres Laboureurs; elle comprenoit encore les étables & écuries: enfin, la troisième partie *fructuaria* servoit à mettre les provisions nécessaires & les productions du territoire.

Lucullus paroît être celui qui introduisit parmi les Romains la manie des maisons de campagne sises sur la Mer. C'est pour cela que Paterculus dit qu'il fut appellé *Xercès togatus*. Qui n'a entendu parler des maisons de plaisance de Baïa, du lac Lucrin, de Pouzzole & de tout ce rivage? Senèque le Philosophe parle de la magnificence de celle que César possédoit près d'Herculanum. Consultez Grenius, qui a fait l'énumération de presque toutes les maisons qui ornoient ces beaux lieux. Strabon nous apprend que

tous

N. 1.



2



Tom. I.

tous ces différens édifices & plantations étoient tellement près les uns des autres, que Baïa, Pouzzole, Naples, Pompéïa, Sorrento & Herculanum, ne sembloient faire qu'une seule & même ville.

Cette tour qui se voit sur le devant de notre gravure a exactement la forme de nos colombiers : peut-être en étoit-ce un.

PLANCHE II.

Nous aimons mieux garder le silence, ainsi que le fait ici le texte Italien, que de nous abandonner à des conjectures vagues qui n'apprendroient rien à nos Lecteurs.

PLANCHE III.

Les Anciens appelloient *monochromata*, *monocrômes*, les peintures d'une seule couleur, (*camayeux*), pour lesquelles ils se servoient ordinairement de cinnabre; telle semble être la nature du Tableau rendu dans cette planche; c'est l'un des quatre monocrômes peints sur le marbre que possède le Museum Royal : ils sont parfaits dans leur genre & inestimables par leur singularité. Celui-ci tient la première place dans la description des ruines d'Herculanum, parce qu'il a été decouvert le premier dans les excavations de Résine, le 24 Mai 1746. Il est aussi plus précieux que les trois autres, tant par les figures qui y sont représentées, qu'à cause du nom de l'Artiste qu'il a eu soin de nous transmettre dans un coin de son Tableau : *Alexandre Athénien l'a peint.* Ces mots nous instruisent de la patrie de l'Auteur & même encore du tems où il vivoit. Du moins la forme des caractères grecs * nous dénote qu'il florissoit un peu auparavant l'Ere-Chrétienne ; ni Pline, ni d'autres Auteurs n'ont fait mention de cet Alexandre, qui méritoit d'avoir part à leurs éloges.

Quoique le Peintre ait eu le soin aussi de tracer le nom des héroïnes de son Tableau, sçavoir, *Latone*, *Niobe*, *Phebé*, *Illaire* ou *Thelaire* & *Aglaé* **, ces renseignemens ne peuvent suffire

---

* L'*epsilon*, *le sigma*, & le *phi* sont écrits à l'ancienne maniere.

** Voyez le dictionnaire de la Fable.

pour nous faire connoître son intention, en les unissant dans ce groupe. L'hexamètre de Sapho :

Latone & Niobé étoient étroites amies,

ne jette pas beaucoup de jour sur ce sujet, quoiqu'il autorise la réunion de ces femmes Grecques. On a imaginé plusieurs conjectures pour en rendre raison : (mais comme elles sont toutes vagues & peu satisfaisantes, nous en ferons grace à nos Lecteurs, avec d'autant moins de peine qu'elles ne jettent aucune lumière sur la marche & le progrès des Arts.)

Les deux personnes qu'on voit s'occuper agréablement à une espèce de jeu d'osselets, méritent particulièrement d'être remarquées.

Les Anciens appelloient ce jeu *pentalitizzare* * , parce qu'on avoit coutume de jouer ainsi avec cinq morceaux de pierre ou d'autre matière & quelquefois avec cinq petits os, ou osselets appellés *astragales*. Il est à présumer que ce sont de ces petits osselets qu'on voit ici dépeints. On en conserve beaucoup de vrais & de naturels dans le Museum Royal.

Pollux explique ce jeu des osselets avec quelques détails. Le *pentalita*, dit-il, se jouoit ainsi : on jettoit en l'air cinq petites pierres ou calculs, ou osselets, qui étoient d'abord dans la paume de la main, de manière qu'en la retournant on devoit les recevoir sur le dos de la même main ; & c'est là précisément ce que fait Illaire dans cette peinture. Les osselets qu'on n'avoit pu recevoir sur le dos de la main, se ramassoient ensuite à terre, comme il paroît que le fait ici Aglaé. Ce jeu étoit plus à l'usage des femmes que des hommes. (Les Écoliers le jouent encore aujourd'hui.)

L'astragale des Grecs, & ce que les Latins appelloient *talus*, est le petit os tiré des agneaux ou d'autres petits animaux. Les Toscans le nomment aliossos, ou *talone* ou *talon*. Les Anciens parloient de ces petits os, quand ils disoient, *ludere talis*. *L'Aliossus*

* Ce mot latin est composé de deux mots grecs : *pente*, cinq, & *lithos*, pierres.

a six faces ; mais il ne peut se reposer que sur quatre. Eustache, Commentateur d'Homere, a fait *ex professo*, un traité entier sur ce jeu ; mais il est bien différentde celui que nous offre ce Tableau. Il faut observer que dans l'antiquité les Artistes représentèrent assez communément dans leurs Peintures & Sculptures de ces sortes de jeux. Pline cite un fameux *simulachre* de Policlete, représentant deux jeunes Garçons jouant aux osselets, ce qui a fait donner à cette peinture le nom d'*astragalizontes*. Pausanias rapporte qu'on voyoit dans un Tableau de Polignote, les deux filles de Pindare, Camire & Clitie, occupées à cet amusement ; Sequino le représente dans une médaille curieuse avec cette inscription : *qui ludit, arram det, quod satis est.*

Dans notre Tableau, on voit plus de cinq oisselets, peut-être pour rendre le jeu plus compliqué & plus interessant.

Probablement, le Peintre du Tableau qui nous occupe en ce moment, fut si content de son ouvrage, qu'il y mit son nom. Sur les morceaux de Sculpture, il n'est pas ordinaire d'y trouver le nom de l'Artiste ; parmi les Tableaux, un seul est venu à notre connoissance avec le nom du Peintre. Les Anciens avoient coutume de mettre le nom des personnages qu'ils peignoient. Pausanias remarque que Polignote mettoit à ces peintures un nom selon son caprice.

Pline, dans l'Épître Dédicatoire de son Histoire Naturelle à l'Empereur Titus, dit que les anciens Peintres & Sculpteurs mettoient ordinairement des noms à leurs ouvrages avant qu'ils fussent finis. Apelles & Policlete en agissoient ainsi, voulant que leurs ouvrages fussent toujours regardés comme seulement commencés & non pas amenés à leur point de perfection, afin que celui qui voudroit les critiquer, pensât d'eux, qu'ayant été prévenus par la mort, ils n'avoient pu mettre la dernière main à leur ouvrage.

Mais Pline a ajouté, peut-être avec trop de confiance, qu'il n'y avoit que trois personnes qui eussent fait de pareilles inscriptions.

Phidias a gravé celle-ci, ſur ſa fameuſe ſtatue de Jupiter Olympien : *Phidias, fils de Carmide, Athenien, m'a fait.* Nous avons encore en outre deux exemples de pareilles inſcriptions, ſur des ouvrages parfaitement finis : un dans le Muſeum Royal, où on lit ſur un buſte : *Apollonius m'a fait.* L'autre eſt la peinture d'un vaſe étruſque du Muſeum du célèbre Joſeph Valetta : on y lit ces mots : *Maximus m'a peint.*

Quoique la peinture avec une ſeule couleur paroiſſe appartenir aux commencemens groſſiers de l'Art, cependant les plus grands Maîtres, dans leurs ouvrages les plus finis, ſe ſont ſervi de cette manière de peindre. Quintilien l'aſſure de Polignote & Pline de Xeuxis. Du tems des Empereurs, au rapport de ce dernier Auteur, elle étoit encore en uſage.

Ces monocrômes ſont les premières peintures ſur marbre que nous ayons reçu des Anciens ; on a diſputé juſqu'à préſent s'ils en avoient fait ou ſçu faire : le *lapidem pingere* de Pline & tout autre paſſage, ſignifioit qu'on imitoit la peinture avec les veines même du marbre, mais non qu'on peignoit ſur le marbre. *Voy.* Caylus.

PLANCHE IV.

Pluſieurs objets ſont à remarquer dans ce frontiſpice ; d'abord, les caleçons ou culottes que portent viſiblement deux des perſonnages qui y ſont figurés ; enſuite, la tour & ſes fenêtres, qui paroît propre à ſervir d'habitation ; l'édifice majeſtueux élevé ſur des arches conſtruites dans l'eau, & enfin le pont. Dans le lointain, ſont d'autres édifices, entre leſquels on diſtingue une pyramide.

L'uſage des culottes n'eſt pas nouveau ; ſans parler d'Adam, les Perſes, les Mèdes & les Scythes s'en ſervoient, & une partie de la Gaule (Narbonnoiſe), fut appellée *Braccata*, parce qu'elle en portoit. Il paroît que dans les premiers tems, les Grecs & les Romains n'en usèrent point. Il eſt vrai que Cicéron, dans les offices, Liv. I. dit que les Acteurs avoient tant de reſpect pour l'ancienne diſcipline, qu'aucun d'eux ne paroiſſoit ſur la ſcène,

3



4



Tom. I.

fine fubligacula, fans *caleçons*, ou culottes ; & Athenée, Liv. XIII, rapporte que les Danfeufes en Theffalie danfoient nues avec leur *diazolfe* (ceinture), fuivant leur coutume. Mais Baïfius dans fon traité *de re veftiariâ*, eftime que le *fubligaculum*, la *diazolfi*, la *perizona*, ne couvroient que les feules parties naturelles, & non pas les cuiffes, comme le faifoient les *bracœ*, *culottes*. Suétone dit, qu'Augufte fe fervoit de caleçons; mais on prétend que ce n'étoit que des bandages. Alexandre Sévère portoit des culottes. Voyez Saumaife. Honorius défendit de porter des caleçons dans les villes. Quoiqu'il en foit, il eft évident d'après ce payfage, qu'à la campagne on mettoit des culottes dès avant le règne de Titus.

D'après l'édifice que nous avons fous les yeux & bien d'autres que nous verrons dans la fuite, foit Bourgeois, Prétoriens, ou Nobles, il paroît que le goût des Romains dans la bâtiffe de leurs maifons de campagne étoit de les conftruire fur une terraffe, laquelle étoit elle-même portée fur des arches ou arcades faites dans l'eau. Mais il ne faut point confondre avec ces bâtimens le *cripto-porticus* dont parle Pline: on appelloit ainfi un long portique deftiné à la promenade, couvert & fermé par des fenêtres des deux côtés.

Au refte, les Romains bâtiffoient non-feulement fur la Mer, mais auffi fur les rivières & les lacs, & ils faifoient un grand ufage d'eau.

La pyramide qu'on voit ici, fera, fi l'on veut, un fépulchre. Il y en avoit en effet dans les maifons des champs. Scipion fut enfeveli dans fa campagne; & Adrien dans celle de Cicéron, à Pouzzole.

PLANCHE V.

Ce beau Tableau a été parfaitement bien confervé. La vivacité du gefte du jeune homme affaillant fait l'éloge de la vive imagination de l'Artifte; & la contenance du Centaure, affailli au moment même qu'il porte fa main hardie fur la Nymphe effrayée

qui le repouſſe, nous fait entrer dans l'idée du Compoſiteur habile. Il aura peut être eu intention d'exprimer quelque ſcène de la guerre des Lapithes, contre les Centaures. La jeune femme ſera donc Hippodamie, épouſe de Pirithous, que le Centaure Euritus veut enlever, mais dont Théſée, ou quelqu'autre Héros, ſe diſpoſe à punir par la mort le téméraire attentat.

Ce marbre peint, ainſi que deux autres gravés par la ſuite, & à-peu-près de la même grandeur, de la même touche & du plus grand mérite, fut trouvé dans les excavations de Réſine, le 24 Mai 1749.

(Conſultez les Mythologues ſur le trait de la Fable, auquel ce Tableau paroît appartenir.)

Liſez auſſi Ovide, Métam. XIII, vers 210 & ſuiv. mais ſur-tout Virgile, Æneïde XII, vers 301 & ſuiv. Il ſemble que le Poëte ait voulu lutter contre le Peintre, ou bien que celui-ci a tenté d'imiter le premier.

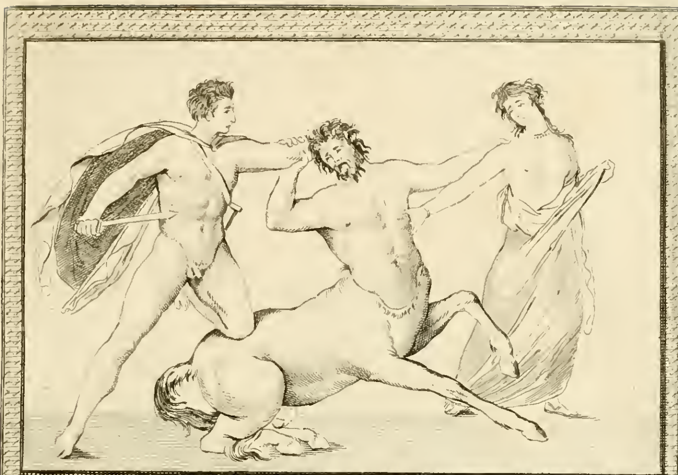
PLANCHE VI.

Ce Frontiſpice eſt curieux, par rapport aux différens objets qui en occupent le champ. Entre les rochers, on apperçoit un Terme, & ſur la porte on obſerve une roue dentelée.

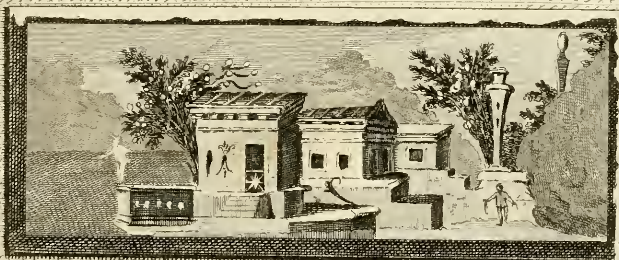
On ſçait que Numa ordonna aux Romains de diſtinguer leurs poſſeſſions par des bornes, & d'y mettre des pierres conſacrées à Jupiter Terminal. On repréſentoit le Dieu Terme avec un viſage barbu, ou par une ſimple pierre, une petite colonne de marbre, ou de bois.

On croit que cette roue dentelée ſervoit à tirer de l'eau, & c'eſt ce que les Latins appelloient *aucla*, ou *rota*. Les Grecs ſe ſervoient auſſi d'une pareille machine dans leurs moulins à eau. Cependant, comme on a trouvé cette même roue dans pluſieurs peintures, dont les ſujets étoient bien éloignés de l'eau, on penſe que c'étoit plutôt une digue, treillis, ou baluſtrade, peut-être de bois, laquelle on plaçoit aux portes, ou à quelqu'autre ouverture.

5



6



7



8

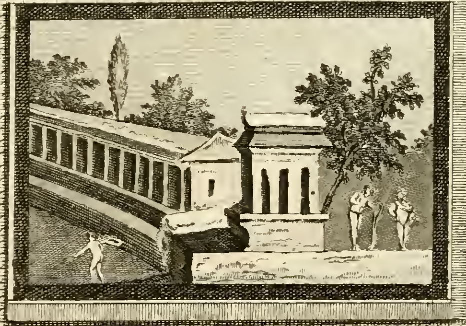


PLANCHE VII.

Cette peinture a été si maltraitée par le tems, qu'on en sent à peine les contours, comme on peut le voir dans le dessin exact de la planche, ce qui ne contribue pas peu à en rendre l'explication encore plus difficile. Le Vieillard nud, en partie recouvert d'une peau, semble être le gouverneur de *cet* enfant, ou de *cette* enfant qu'il tient entre ses jambes, & à qui tout le reste du Tableau paroît avoir rapport. La Bergère ou la Nymphe qui caresse l'enfant, pourroit en être regardée comme sa nourrice ; & la femme, au port majestueux, qui tient par la bride un poulain, en sera ou la mère, ou celle qui en connoît toutes les aventures, comme on peut le conjecturer par le doigt index de cette femme, tourné vers l'enfant. On pourroit donc croire que le Peintre a voulu représenter ici ou l'éducation d'Achille, ou Neptune caché dans sa retraite, ou l'accouchement mystérieux de Cérès, qui, transformée en jument, enfanta la Déesse Regina & le cheval Arion. Quoiqu'il en soit de nos conjectures, quelque soit le sens du grouppe peint sur ce marbre, il n'en est pas moins précieux.

La pierre ronde (en forme de cylindre) avec l'autel posé dessus, comme on en trouve dans d'autres monumens, semble indiquer que le sujet traité ici appartient à quelque Divinité.

Le Vieillard a le bras droit couvert ; chez les Grecs, la tunique qui n'a qu'une manche, étoit affectée aux esclaves. La peau qui le couvre semble indiquer un Berger, ou un Héros.

Pour le manteau, qui, montant à travers le col, ferme la bouche de la Nymphe penchée derrière le Vieillard, l'ingénieuse imagination du Peintre aura peut-être voulu représenter le secret ou le silence.

PLANCHE VIII.

Le texte Italien nous abandonne ici. Ce cul-de-lampe a quelque ressemblance pour la constrcction des bâtimens qui y sont

peints, avec la planche quatrième, à laquelle nous renvoyons le Lecteur.

PLANCHE IX.

Cette peinture représente une magnifique maison de plaisance, ou plutôt un jardin. Près du rivage est une statue sur une haute base ; c'est peut-être un Hercule qui avoit un temple sur le bord de la Mer. Ce pourroit être aussi Glaucus, le Dieu des pêcheurs, ou bien Palemon ; ou Neptune lui-même, le tems ayant sans doute fait disparoître les pointes du trident, dont il ne reste que le manche. On pourroit aussi présumer que les autres figures sont des Laboureurs, dont le Fermier ou le Chef est celui qui tient des clefs.

PLANCHE X.

(Les ruines qui composent ce joli cul-de-lampe nous paroissent d'un dessin agréable. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ce petit Tableau.)

PLANCHE XI.

Dans les autres peintures du Museum Royal, on ne voit que des masques seulement, ici on peut affirmer qu'on distingue parfaitement les personnes elles-mêmes masquées; mais on ne peu décider avec la même certitude du caractère de ces personnages. Il est vrai-semblable pourtant que le Peintre a voulu exprimer ici une action tragique, si l'on fait attention à la tristesse profonde, aux pleurs, & à leurs habits (de ces trois figures,) longs & rayés qui, descendant jusques sur leurs pieds, couvrent encore une partie de leur chaussure.

Il n'est pas douteux que ces trois figures sont peintes masquées, puisqu'outre *l'allure* de leur visage, qui certainement ne semble pas naturelle, on distingue visiblement qu'elles portent des masques, à cette grande ouverture, à travers laquelle on apperçoit

leur

9.



10

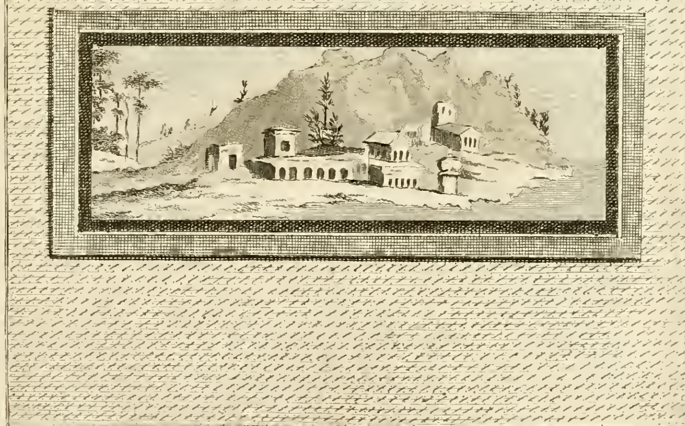


Tom. I.

11



12



Tom. I.

eur bouche. Leurs cheveux épars ſemblent poſtiches, tels que ceux dont ſe ſervent les Dames à leur toilette. *

On pourroit ranger ces trois femmes dans la claſſe de celles qu'on appelloit *prefixæ* & qui alloient devant le deuil, ou de celles qui dans l'intérieur des maiſons s'abandonnoient à toutes les démonſtrations de la triſteſſe, en attendant la cérémonie des funérailles.

On en rencontre de ſemblables ſur pluſieurs monumens antiques; & Suétone, dans la Vie de l'Empereur Veſpaſien, dit que le mime portoit un maſque repréſentant le mort & qu'il contrefaiſoit ſes dits & actions, comme s'il étoit vivant; d'où l'on peut conclure que les maſques quelquefois étoient en uſage dans les funérailles; mais il reſtera toujours une difficulté à réſoudre; ſçavoir, comment ces femmes maſquées pouvoient imiter au naturel une vive & ſincère douleur. D'ailleurs, dans le Tableau qui nous occupe en ce moment, on ne voit ni cadavre, ni pompe funèbre. On pourroit dire, il eſt vrai, que ces femmes paroiſſoient quelquefois ſur la ſcène, & que dans notre peinture, on les a voulu repréſenter ainſi, ou bien peut-être ſur la porte du défunt; mais non autour du mort.

Pollux appelle *cothurnous* & *embadas* ces chauſſures communes, ou cothurnes bas, que le Peintre ſemble avoir voulu indiquer ici. La haute taille & peut-être mal proportionnée de la première des trois figures nous confirme dans la penſée qu'il y a ici des perſonnages tragiques, dont le propre étoit d'imiter la grande & majeſtueuſe taille des héros & des héroïnes : ce qui cependant a fait croire à d'autres que les véritables & hauts cothurnes ſont ceux qui, couverts par les vêtemens, ne paroiſſoient pas.

Conſultez l'article des maſques dans l'élégant & ſavant ouvrage intitulé : *Deſcription des pierres gravées du cabinet de Monſei-*

---

* Cette derniere phraſe eſt exactement traduite de l'Italien.

gneur le Duc d'Orléans, par MM. Lachaud & le Blond, Tome premier, *in*-fol.

PLANCHE XII.

On voit ici plusieurs bâtimens qui forment un petit village.

PLANCHE XIII.

Cette Peinture, l'un des morceaux les plus considérables du Museum Royal, peut aussi en être regardée comme l'un des plus beaux. Elle fut trouvée avec plusieurs autres, dans les excavations de Résine, lors des premières découvertes, faites en 1739. Ce tableau étoit placé dans un grand appartement qu'on a cru un temple. Au moment qu'on le mit au jour, il étoit parfaitement conservé; les couleurs en étoient fraîches & vives: mais le tems leur a fait perdre, depuis, beaucoup de leur vivacité. Les figures en sont très bien disposées, & chaque partie de ce sujet appartient à un grand talent. Cette peinture représente la célèbre Fable de Thésée dans l'isle de Crête. Ce Héros est peint nud; sa taille est celle d'un géant; il porte une massue noueuse, & il a une bague au doigt annulaire de la main gauche *. On y a peint aussi plusieurs jeunes Athéniens & plusieurs filles, grouppés dans différentes attitudes convenables aux transports de leur reconnoissance.

* Les Planches étant gravées du même sens que l'*in-folio* que nous réduisons, la bague se trouve à la main droite dans notre Estampe. C'est un léger inconvénient, qui cesse même d'en être un aussi-tôt qu'on en a prévenu. Les plus habiles Artistes se le sont permis, même dans des gravures originales. Voyez, par exemple, *les Couseuses de Beauvarlet & les Musiciens Ambulans de Will*, &c. à plus forte raison dans celle-ci qui ne sont que des réductions. Faire disparoître ce défaut, nous auroit pris trop de tems & de peine, & nous eut mis dans le cas de ne pouvoir répondre avec exactitude aux engagemens contractés envers le Public.

Que cette Note nous serve d'excuse, & d'avertissement à nos Lecteurs, toutes les fois qu'ils rencontreront dans nos Estampes un Sujet rendu en sens contraire à celui de l'original.

Ces Perſonnages paroiſſent ſortir de la porte du labyrinthe. Etendu aux pieds du Vainqueur, le Minotaure eſt d'une forme toute autre que celle qu'on remarque ſur les médailles. La Déeſſe qu'on apperçoit dans le haut du tableau, aſſiſe & tenant d'une main l'arc & la flèche, repréſente la Divinité Protectrice de Théſée.

Égée, Roi d'Athènes, ayant fait tuer Androgée, fils de Minos, Roi de Crête; les Crétois, pour venger cette mort, déclarèrent la guerre aux Athéniens. Alors affligée de la peſte, Athènes fut obligée de ſouſcrire au traité du Roi de Crête, dont les conditions étoient, que, dans un tems preſcrit, elle fourniroit un nombre déterminé de jeunes garçons & de jeunes filles, pour ſervir de victimes au Minotaure. Ce monſtre étoit le fruit de l'union infâme de Paſiphaë, fille de Minos, avec un Taureau. Il étoit renfermé dans un labyrinthe, duquel il n'étoit plus poſſible de ſortir, dès qu'une fois on ſe trouvoit perdu dans ſes longs détours. Le tems approchoit où l'on devoit pour la troiſième fois payer le tribut au monſtre, lorſque Théſée, fils d'Étra & d'Égée, ſorti de Trézene ſa Patrie, où il avoit été élevé, vint à Athènes pour y retrouver ſon père. Il ne put voir la déſolation de cette Ville ſans en être touché, & s'offrit généreuſement à être du nombre des malheureuſes victimes. Arrivé en Crête, il devint amoureux d'Ariadne, fille de Minos, & lui plut tellement qu'elle lui enſeigna le moyen de ſortir du labyrinthe après qu'il auroit tué le monſtre.

Plutarque, dans la vie de Théſée, Diodore, Apollodore, Hyginus, Catulle & preſque tous les Poëtes, ont fait mention de ce trait, & l'ont tous narré d'une façon différente.

Pluſieurs Sçavans ont expliqué cette Fable d'une manière aſſez naturelle. Minos étant infirme ou éloigné de ſa femme, Paſiphaë aima un jeune homme nommé Taurus, lequel, ſelon Plutarque, étoit Commandant de la flotte du Roi de Crête. La Reine en eut deux enfans, dont l'un reſſembloit à Minos & l'autre à ſon père.

Aimeroit-on mieux cette autre explication que nous devons

encore à Plutarque ? Minos institua des jeux funèbres en l'honneur d'Androgée. Le prix du Vainqueur consistoit en esclaves Athéniens. Le premier qui le remporta fut Taurus, rival de Minos. Théſée, ayant combattu & tué ce Taurus qui déplaiſoit au Roi de Crète, obtint la liberté de ſes concitoyens & l'affranchiſſement du tribut.

La figure de Théſée eſt nue. Pline nous apprend que parmi les Artiſtes Grecs, il étoit reçu que le nu convenoit généralement aux Héros. *C'étoit le génie Grec de ne rien voiler.* Philoſtrate ajoute qu'en particulier, la nudité des pieds étoit conſacrée aux principaux perſonnages. Quant à la chevelure de Théſée, elle ne diffère en rien de celle des jeunes garçons qui l'environnent. Le Peintre aura voulu obſerver la coutume univerſellement en uſage chez les Grecs.

La taille qu'on donnoit ordinairement aux Héros, étoit de dix coudées, comme nous l'apprend Philoſtrate : or, pour rendre plus ſenſible la hauteur de celle de Théſée, le Peintre l'a repréſenté hors des proportions des autres figures qui l'accompagnent : il a ſuivi l'exemple de Liſippe, qui, au rapport de Pline, a contribué beaucoup aux progrès de l'Art de la Sculpture en diminuant le volume des têtes, en rendant les corps moins coloſſals, plus grêles ; afin de faire reſſortir davantage la figure principale.

La maſſue, avec laquelle Théſée tua le Minotaure, étoit de fer ou de bronze, ſuivant Pauſanias & pluſieurs autres Auteurs. Il ſembleroit que notre Peintre ſe ſeroit trompé ici en la faiſant de bois, couvert de nœuds ; ſi Euſtache, dans ſon Commentaire ſur Homère, n'avertiſſoit pas que cette maſſue étoit de bois, armée de fer à ſon extrêmité.

Pour rendre raiſon de la bague que Théſée porte à ſon doigt, il faut ſe rappeller que ce Héros ſe vantoit d'avoir Neptune pour père. Le Minotaure, pour s'en moquer, jetta un anneau dans la mer, en lui diſant, que s'il étoit véritablement le fils du Dieu des mers, il lui ſeroit facile de retrouver la bague. Théſée fut

le champ ſe plonge dans les eaux, & protégé par Amphitrite, il revient avec l'anneau & une couronne qu'il donna à Ariadne. On ſoupçonneroit d'abord que le Peintre n'a pas ignoré cette Fable mais quand nous remarquons un pareil anneau au doigt de la jeune fille qui tient la maſſue, cette conjecture ne peut plus être admiſe. Aulugele écrit que les anciens Grecs portoient un anneau au doigt de la main gauche, qui eſt le plus voiſin du plus petit. (C'eſt le doigt que nous appellons *annulaire* & que nous avons ainſi déſigné, parce qu'encore aujourd'hui nous le deſtinons au même uſage, ſur tout dans la cérémonie du mariage.)

Les Athéniens envoyoient en tribut au Minotaure ſept jeunes filles & ſept jeunes garçons, tous les neuf ans, ſuivant quelques Auteurs, & chaque année ſelon d'autres.

Pluſieurs ont cru que la jeune perſonne, qui tient la maſſue de Théſée & dont la main gauche eſt ornée d'un anneau & de ſon chaton, étoit cette même Ariadne qui facilita la victoire du Héros. D'autres ont imaginé que c'étoit Péribée, la plus belle des ſept jeunes Athéniennes, & celle que Minos aima : mais ce ſeroit ſe haſarder que de décider ce point. Elle eſt vêtue ſelon le coſtume Athénien & les monumens antiques, expliqués par le P. Montfaucon.

On prétend que le fameux labyrinthe de Crête, où l'on enferma le Minotaure, fut bâti par Dédale ſur le modèle du célèbre labyrinthe d'Égypte, qui ſervoit de retraite aux Crocodilles ſacrés & dont la conſtruction merveilleuſe ſurpaſſoit celle même des Pyramides. Conſultez Hérodote, livre d'Euterpe. Liſez auſſi l'élégante deſcription qu'en a fait Ovide, Métam. VIII.

Nous ne dirons rien du fil qu'Ariadne donna à Théſée, pour ne point répéter ce que tout le monde connoît.

Nous ajouterons ſeulement que Pauſanias dit avoir vu un tableau de Théſée, portant le Minotaure enchaîné. Notre Peintre a repréſenté le monſtre étendu mort à la porte du labyrinthe : la poſition qu'il a donné à cette figure rappelle un paſſage de Pline, remarquable dans l'hiſtoire des Arts : il dit en parlant de Pau-

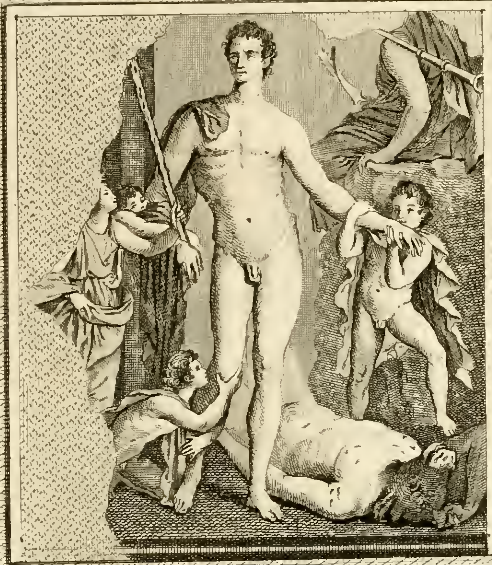
ſanias de Sicyone, l. XXXV. c. 11. « Il fut l'inventeur d'une » manière ſouvent imitée depuis, ſans pouvoir être égalée. Car, » pour exprimer la longueur d'un bœuf, (dans un ſacrifice qu'il peignit ſur les portiques de Pompée.) « il ne le préſenta pas de » côté, mais de face, & n'en réuſſit pas moins à l'exprimer ». Voyez l'eſtimable traduction de M. Poinſinet de Sivri.

La Divinité qui occupe le haut du tableau, eſt-elle Vénus ou Diane? Plutarque & Callimaque, penchent beaucoup pour la première; & en effet, ſi Théſée n'eut point intéreſſé le cœur d'Ariadne dans ſon entrepriſe, il eſt douteux qu'il s'en fut bien tiré. Mais l'arc, les flèches & le carquois, ſont des attributs affectés à Diane, que Théſée honora d'un temple à Trézene. Cependant cette Déeſſe eſt toujours repréſentée avec un habit court & la jambe découverte; & dans notre tableau le vêtement de la figure en queſtion tombe juſques ſur ſes pieds.

On élève auſſi des doutes ſur l'inſtrument qu'elle porte: eſt-ce un carquois? eſt-ce une trompette?

Le tableau, dont nous venons de rendre compte, étoit peint ſur les murailles. Cependant, au rapport de Pline, liv. XXXV, les Artiſtes médiocres peignoient ordinairement ſur les murs; les grands Peintres peignoient *en tableaux*, comme un moyen de réſiſter plus long-tems à la lime du tems, aux fureurs des incendies & aux accidens des tranſports. L'uſage antique de peindre ſur les murailles s'eſt renouvellé du tems d'Auguſte; & cette méthode eſt encore adoptée pour les édifices, tant publics que particuliers.

On a cru que le lieu où l'on a trouvé ce tableau étoit un temple, d'après ce principe de Vitruve, VII, 5, que les édifices doivent avoir, chacun, le genre de peinture qui leur eſt propre. Les tableaux remplis de figures, repréſentant des Dieux ou des Héros, étoient déſignés par les Anciens ſous le nom de *Megalographie*; & différoient de ces autres peintures qui n'offroient que des Sujets de caprice, tels qu'une pêche, un payſage, un morceau d'architecture, &c.

13


14


15

16


N.B. Nous avons adopté cette nuance que les Anciens avoient grand ſoin de marquer parmi les Arts & même entre les parties de chaque Art. Nous appellons *Peintres de Genre* les Artiſtes qui ſe conſacrent ſpécialement à peindre des marines, des payſages des fruits, des fleurs, même des batailles ; & nous ne donnons le titre de *Peintre d'Hiſtoire* qu'à nos grands Maîtres, qui n'exercent leurs pinceaux que ſur de grands Sujets, tirés de l'Hiſtoire ou de la Mythologie.

Cependant, qu'on nous permette de haſarder ici une réflexion! N'eſt-il point injurieux de réléguer dans la claſſe ſubalterne des Peintres de Genre, au rang de ceux qui bornent tout leur talent à bien rendre une fleur ou un animal iſolé ; un Maître qui ſe livrant à toute la chaleur de ſon imagination, à tous les élans du génie, nous fera frémir en nous offrant le moment d'une bataille, ou les horreurs d'une tempête & le déſeſpoir d'un naufrage? Vernet, (qu'on nous pardonne de citer ce nom, comme nous citerions celui d'un Peintre de l'antiquité.) Vernet doit-il être confondu avec ces Artiſtes qui ne ſont jamais ſortis de l'intérieur d'une taverne ? &c. &c.

PLANCHES XIV & XV.

Ces Peintures n'ont aucun rapport avec le Théſée du tableau précédent. Elles furent trouvées en divers lieux ; leur peu d'importance & leur extrême petiteſſe nous diſpenſent d'en faire une explication particulière ; nous en donnons ici les Planches, pour ne point priver le Public du plaiſir d'obſerver le goût des Anciens dans ce genre.

Ces deux morceaux, repréſentant des poiſſons dans l'eau, ne laiſſent pas que d'avoir leur prix, quoiqu'ils ne ſoient pas de la première beauté.

Dans la Planche XIV, on voit trois poiſſons, dont l'un eſt un rouget, ayant la tête & les nageoires rouges.

La Planche XV offre auſſi trois poiſſons, un rouget, un anchois & une dorade.

Ce qui forme le quarré, ou la bordure de ces deux tableaux eſt de couleur violette.

Ces deux morceaux étoient peints ſur la muraille.

Planche XVI.

Cette branche de chêne ſur un fond noir, a été trouvée ſi belle qu'elle a étonné les Sçavans & les gens de goût.

Planche XVII.

Cette Peinture, d'une auſſi belle manière que celle de Théſée, & trouvée comme elle dans les excavations de Réſine, eſt vraiſemblablement du même Maître; il y règne le même coloris, le même goût : mais le ſujet n'en eſt pas auſſi intelligible. Il paroît dans ce tableau que toutes les autres figures ſe rapportent au petit enfant qui tette la biche & que l'on ſuppoſe être Telephe. Hercule, ſon père, orné de ſes attributs caractériſtiques, regarde attentivement l'enfant, tandis qu'une jeune fille, remarquable par ſes aîles, ſa couronne de feuilles d'olivier ſur la tête & par les épis de bled qu'elle porte, montre ce même enfant de la main gauche. Une femme majeſtueuſe, couronnée de fleurs, aſſiſe près d'une corbeille de fruits, ſemble prendre l'enfant ſous ſa protection Divine. Elle tient dans ſa main gauche une eſpèce de branche d'arbre. Son air ſérieux paroît annoncer qu'elle a quelques circonſtances importantes à révéler. Le jeune Faune ou le Dieu Pan, qui ſe tient debout derrière elle & qui l'accompagne, contribue beaucoup à la faire reſſortir. L'aigle & le lion apprivoiſés, ont été certainement placés-là par le Peintre pour rendre ſon ſujet plus clair; mais il n'en eſt devenu que plus obſcur pour nous.

Diodore IV. 33, dit que Telephe fut nourri par une chèvre; Apollodore III. 9, Hyginius F. 99, & Pauſanias IX. 31, rapportent que parmi tous les beaux ouvrages des plus fameux Artiſtes qu'ils ont vus ſur l'Hélicon, ils ont diſtingué une biche préſentant ſes mammelles au petit Telephe.

Hescule

Hercule victorieux, retiré en Arcadie près du Roi Aleus, devint l'Amant heureux d'Augé, fille de son hôte. Le père s'appercevant des suites de cette union, ordonna de jetter à la mer l'enfant & celle qui le portoit encore dans son sein. La mère accoucha en route ; le confident, chargé des ordres cruels de son maître, trompa le Roi. L'enfant fut caché sous un gazon dans un bois, & la mère fut vendue à des passagers faisant voile pour l'Asie, & qui la revendirent au Roi de Misie. Cependant, un Berger trouva l'enfant qu'allaitoit une chèvre, & pour cette raison l'appella Telephe, & le porta au même Prince. Les Auteurs ont donné plusieurs versions différentes de ce trait de la Mythologie.

Tous les Mythologues, ainsi que tous les monumens antiques, s'accordent à donner pour attributs à Hercule, l'arc, les flèches, le carquois, la peau de lion & une couronne ; Hésiode le couvre même d'une armure.

Les fruits qui sont dans la corbeille de notre tableau paroissent être des raisins & des grenades.

On doute beaucoup du nom qu'il faut donner à cette belle femme, assise près de la corbeille. Ne seroit-ce qu'Augé, la maitresse d'Hercule ? Est-ce une Nymphe ou une Divinité ? Lucine ou Minerve ? ou plutôt la Déesse tutélaire de la Grèce ? ou bien Flore que le Dieu Pan accompagnoit ordinairement ? Cette femme ne représenteroit-elle pas la Misie où devoit régner Telephe adopté par le Roi de cette contrée & désigné par lui pour être son Successeur ; Pindare dit que l'Arcadie étoit abondante en vignes, & que ce pays fertile reconnoissoit Pan, pour sa Divinité principale.

Les aîles, les épics & la couronne de fleurs ou de feuilles d'olivier, que porte l'autre femme, peinte dans ce tableau, feroient croire qu'on a voulu représenter le Génie de la Paix & de l'Abondance qui en est la suite ; ou celui de la Fortune, & d'une Providence divine qui veilla sur les destins du jeune Telephe.

Le bâton pastoral, les pipeaux & la peau de tygre, sont les attributs ordinaire du Dieu Pan, représentant la Nature. Cepen-

dant, dans notre peinture, il n'a point de barbe, ni de cornes, autres ſignes caractériſtiques de cette Divinité. Mais il ne faut point confondre le Pan des Grecs avec le Faune des Latins.

On eſt bien plus embarraſſé encore ſur ce qu'on doit conjecturer de l'aigle & du lion apprivoiſés. Nous n'entrerons point dans le détail des divers ſentimens que cette peinture a fait naître parmi les Sçavans, entre leſquels quelques-uns ont cru entrevoir une Allégorie de l'Empire Romain.

N. B. Mais aucun Auteur ne s'eſt aviſé de propoſer ce tableau comme un ſujet national, un trait de l'Hiſtoire particulière de la ville d'Herculanum : cependant la figure d'Hercule, qui eſt un des principaux objets de cette peinture, auroit pu donner quelques dégrés de probabilité à cette conjecture que nous ne faiſons qu'indiquer en paſſant.

Qu'on nous permette de haſarder encore une autre opinion qui nous paroît aſſez vraiſemblable. Le Peintre philoſophe n'auroit-il pas voulu nous donner ici un emblême de la Nature, ou des principaux âges de la vie de l'homme ? l'enfance, la jeuneſſe & l'âge viril y ſeroient alors viſiblement exprimés. Aucun des attributs qu'on donne à la Nature, quand on veut la perſonnifier, n'a été oublié. Sous ce point de vue, ce tableau porte avec lui le plus grand intérêt & mériteroit peut-être de la part des Sçavans & des Sages l'examen le plus circonſtancié. Nous laiſſons à nos Lecteurs le plaiſir de faire ces différentes applications.

PLANCHE XVIII.

Cette Friſe, qui n'a aucun rapport avec le tableau de Telephe & qui fut trouvée dans un autre endroit, faiſoit partie, vraiſemblablement, d'un ornement d'Architecture. Le Peintre aura voulu mettre, dans les ovales, de petites figures en place des feuilles de trefle, & des têtes de moutons entre deux. Si l'on vouloit rendre raiſon de chacune de ces petites figures, ce ſeroit une entrepriſe très-difficile.

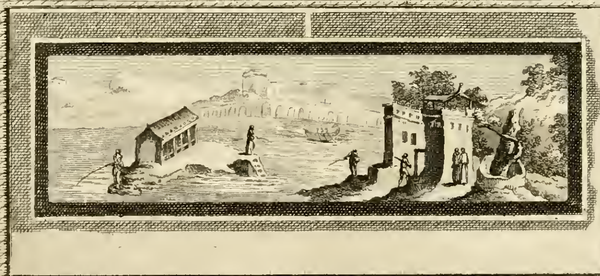
17



18



19



A

20



21

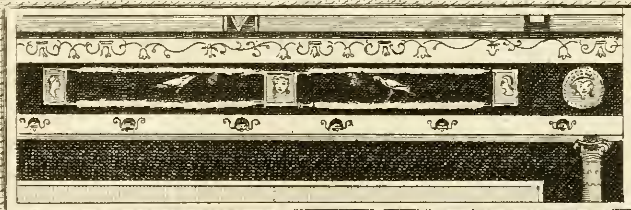


22



Tom. I.

23 

24 

Tom.I. A

PLANCHE XIX.

Cette petite peinture nous offre, dans le lointain, quelques fabriques au bord de l'eau, & un bâtiment assez grand. On remarque sur le premier plan une espèce de tour dont la couverture, un peu élevée, est soutenue par de petites colonnes. L'usage antique étoit de couvrir les lieux exposés à l'air, tels que les passages, les terrasses, &c. d'une espèce de banne de toile.

Il semble que le toît du temple, qui se trouve isolé au milieu de l'eau, soit fait de planches.

Le tronc d'arbre voisin de la tour produit l'effet le plus pittoresque, & suppose dans l'Auteur de ce tableau autant de goût que d'intelligence.

PLANCHE XX.

Ce tableau représente une maison de campagne, sur le bord de la mer, ayant deux portiques couverts, avec plusieurs grandes fenêtres. On voit à Portici une Peinture toute semblable à celle-ci, & notamment ce grand pillier soutenu sur sa baze.

PLANCHE XXI.

Les deux palmiers que l'on voit dans ce tableau, aux deux côtés du bâtiment, pourroit bien indiquer que c'est un temple : mais comme tout ce qui est représenté ici est plutôt ruines qu'autre chose, nous nous abstiendrons d'en dire davantage.

PLANCHE XXII.

Ce petit paysage nous offre encore une maison de campagne, toujours sur le bord de la mer. La petite barque à voiles, qui s'y trouve, rend cette peinture intéressante & variée.

PLANCHE XXIII.

Ce tableau, d'une grande beauté dans toutes ses parties, représente le premier des travaux d'Hercule. Ce Héros, à peine né, étouffa deux serpens que Junon avoit envoyé contre lui pour le tuer : ce que voyant Alcmène, elle ne put se défendre d'un

mouvement d'effroi & d'indignation. D'une part, assis sur un trône, on voit un homme qui porte la main à son épée, comme pour en frapper les serpens; de sa gauche * il tient un sceptre. D'un autre côté, Amphytrion porte dans ses bras Iphiclus effrayé. Si l'on confronte cette peinture avec celle de Zeuxis, décrite dans Pline, XXXV. 9, on pourroit présumer que notre Peintre a imité en partie cet excellent original. La manière singulière dont Amphytrion est habillé mérite qu'on examine avec une attention particulière sa tunique, son épomide, son manteau, son chapeau & ses espèces de bottes. Le collier que porte Hercule enfant, & qui est de couleur d'argent, est digne aussi de remarque.

Revenu vainqueur de Thébes, Amphytrion trouva chez lui Jupiter qui, revêtu de sa figure, avoit pendant son absence séjourné auprès d'Alcmène son épouse. Les froides caresses de sa femme, à son arrivée, l'inquiétèrent; il alla consulter le Devin Tyresias, qui lui expliqua tout le mystère. Alcmène, dans le tems prescrit, accoucha de deux enfans; sçavoir, d'Hercule, fils de Jupiter, & d'Iphiclus, fils d'Amphytrion. Les Poëtes Grecs & Latins se sont fort égayés sur cette aventure, qui a fourni à Plaute & à Molière le sujet d'une Comédie très plaisante.

Selon Apollodore, Hercule n'avoit que huit mois quand il étouffa les deux serpens. Théocrite lui en donne dix; cette dernière variante est plus vraisemblable & un peu plus conforme à notre tableau.

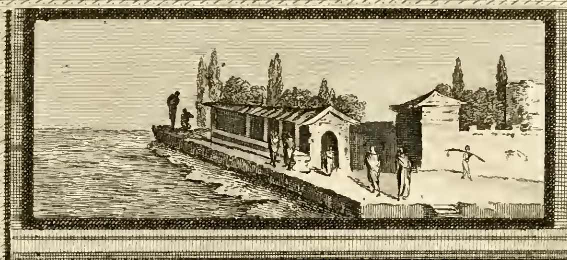
Phérecide, très-ancien Historien, cité par Apollodore, prétend qu'Amphytrion cacha les serpens dans le berceau des enfans pour reconnoître son véritable fils.

La tête d'Alcmène, dans notre tableau, est tellement endommagée, qu'on en distingue à peine les contours.

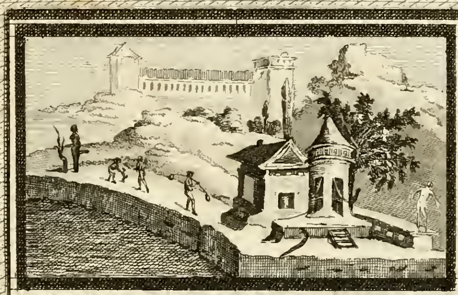
Le trône, qu'on voit représenté ici, est tel que l'offrent les médailles & les bas-relief. Le sceptre aussi est conforme à ceux qu'on

* Voyez la Note de la Planche, N°. XIII, page 17.

25



26



rencontre ſur les monumens antiques, & déſigne aſſez que celui qui le porte eſt un Dieu, Jupiter lui-même, auquel il étoit particulièrement affecté, ſur-tout quand on l'invoquoit pour la paix.

On appelloit *épomide* la tunique & la veſte de deſſus qui couvre les épaules : le manteau qui recouvre le tout, reſſemble à ceux qui étoient en uſage chez les Grecs.

Le chapeau, chez les Anciens, ſervant ſur-tout aux voyageurs, convenoit parfaitement à Amphytrion.

En Grèce, on avoit coutume, quand on voyageoit, de porter des eſpèces de bottes de cuir, garnies de *papyrus* ou de liége. Sur le devant de la jambe étoit une ouverture qu'on fermoit avec de petites bandes d'étoffes ou de cuir.

PLANCHE XXIV.

Sur un fond noir, on voit une Friſe, dans toute ſa longueur ; on y remarque trois têtes, dont deux ſont peintes de profil : l'autre tête, qu'on a repréſenté iſolée, paroît avoir comme des perles autour de ſon bonnet. Deux oiſeaux cherchent à becqueter deux papillons.

Sur la bande inférieure, eſt le haut d'un fût de colomne, dont l'ordre d'Architecture n'appartient à aucun des cinq connus & adoptés ; il approche cependant un peu du Corinthien.

Le tout n'eſt, vraiſemblablement, qu'un pur caprice du Peintre.

PLANCHE XXV.

Ce petit payſage repréſente, comme beaucoup d'autres, de jolies habitations ſiſes ſur le bord de la mer.

PLANCHE XXVI.

Cette peinture offre dans l'éloignement une grande maiſon de campagne ſur le bord de la mer ; aux deux extrêmités ſont deux tours ; l'une, ornée d'un feſton, a pluſieurs ouvertures pareilles & eſt fermée par des baluſtrades. Un pont joint ces deux tours. Leur hauteur eſt remarquable. Cicéron déclame beaucoup contre

le luxe de ces maisons de plaisance, quoique lui-même en possédât dix huit.

Planche XXVII.

Cette admirable peinture, trouvée dans les excavations de Résine en 1739, semble représenter le jeune Achille qui apprend du Centaure Chiron à toucher de la harpe ou de la lyre : tout y est digne d'attention ; le beau mouvement du Centaure, la peau dont il est couvert & qui est ajustée d'un excellent goût ; la plante qui le couronne, & sur tout ce qui lui sert d'archet & qu'il tient de la main droite *. Dans Achille, il faut observer les brodequins & le manteau qui forment tout son costume, mais principalement sa manière de toucher les cordes de l'instrument ; ce qui ne contribue pas peu à la beauté de cette figure. Les ornemens qui servent de fonds à cette peinture n'y répondent point.

On raconte diversement l'origine monstrueuse du Centaure. Les uns disent que Saturne, devenu amoureux de Phylire, fille de l'Océan, se métamorphosa en cheval pour en jouir & pour éviter d'être surpris par sa femme Rhée. Phyre, ayant pris la fuite sur le mont Pélion, y accoucha de Chiron moitié homme, moitié cheval. On ajoute que le père fut si pénétré de douleur, à la vue d'un enfantement aussi étrange, qu'il ne voulut point y survivre, & obtint de Jupiter d'être changé en tourterelle. Lisez Apollonius & Hyginus. D'autres veulent qu'Ixion épris de Junon, cette Déesse, pour se soustraire à ses importunités trop vives, ne lui laissa embrasser qu'une nue. Le Monstre en question naquit de cette bizarre union. Consultez Natalis-Comes. Chiron fut très sçavant ; il inventa la Botanique, & devint très expert en Chirurgie ; il fut le maître d'Esculape pour la Médecine, celui d'Hercule pour l'Astronomie : il enseigna aussi la Musique à Achille qui y excella. Voyez Philostrate, Her. IX. Suidas dit que Chiron

---

* Voyez la Note du N°. XIII, page 17.

adreſſa au jeune Héros des préceptes en Vers, & qu'il inventa la médecine Vétérinaire. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut bleſſé par une flèche d'Hercule, & que, ne pouvant en guérir la plaie, il vouloit mourir; mais on ajoute, qu'il y appliqua la plante nommée *Centaurée* & qu'il lui dut ſa guériſon. Conſultez auſſi Pline XXV. 6.

Le Centaure Chiron fut auſſi le premier Chaſſeur; c'eſt pourquoi la peau de bête ſauvage eſt un de ſes attributs.

On ne diſtingue pas trop bien l'herbe dont le Centaure eſt couronné. Le Peintre a peut-être voulu repréſenter celle que Pline décrit, Liv. XXIV 14 & XXV. 4.

Sur deux bas-reliefs gravés, dans les Antiquités du P. Montfaucon, on voit un petit archet de jonc, ſemblable à celui de Chiron, dans notre Planche.

Quant à la naiſſance d'Achille, fils de Thétis, laquelle étoit fille de Chiron, conſultez Homère, le Poëte Epicarme, la Mythologie de Fulgence, le Commentaire de Servius ſur l'Enéïde, & le Dictionnaire de Bayle. Voyez ſur-tout *l'Homericus Achilles* de Drélincourt.

Les opinions ſont beaucoup partagées ſur l'invention de la harpe & de la lyre, & ſur la forme de ces inſtrumens. Pauſanias écrit que c'étoit une tradition chez les Grecs d'attribuer l'invention de la lyre à Mercure, & celle de la harpe à Apollon. Mais Plutarque, dans ſon traité ſur la Muſique, rapporte qu'Héraclide attribue à Orphée l'origine de la harpe. Macrobe au contraire, & Fulgence, ainſi que tous les Poëtes, confondant l'un & l'autre inſtrument, en font honneur indiſtinctement à Apollon. On eſt dans une incertitude égale, quand il s'agit de déterminer le nombre des cordes. Diodore a écrit, que Mercure mit trois cordes à la lyre, dont il fut l'Auteur, par alluſion aux trois ſaiſons de l'année: celle qui rendoit un ſon aigu, pour l'Été; celle du ſon grave, pour l'Hyver, & celle qui tenoit le milieu, pour le Printems. Nicomanus, cité par Boëce dans ſon ouvrage ſur la

Musique, donne d'abord quatre cordes à la lyre. Corebus en ajouta une cinquième, & Jagnide une sixième. Homère, Virgile, Horace & presque tous les Auteurs, prétendent que la lyre étoit composée de sept cordes. Orphée lui en donna neuf, dit-on, en honneur des neuf Muses. Pline VII. 56, dit qu'Amphion, ou Orphée, ou Linus, suivant d'autres Auteurs, inventa la harpe; que Terpandre fit monter le nombre des cordes à sept; que Simonide ajouta la huitième, & Timothée la neuvième. Fulgence dit au contraire que la lyre d'Apollon avoit dix cordes. Enfin, Pausanias raconte que Timothée le Milesien fut puni à Lacédémone, pour avoir osé ajouter sur sa harpe quatre autres cordes, aux sept des anciens. L'instrument représenté dans notre tableau en a onze. Quant à sa forme, plusieurs Auteurs soutiennent qu'il y en avoit aussi de triangulaire.

Outre le beau mouvement que le Peintre a donné au Centaure, la tête de cette figure est admirable pour l'expression: Dans celle d'Achille, la draperie, qui couvre une partie du nud, est sçavamment ajustée. La perfection de cette peinture donne la plus grande idée du Maître qui l'a exécutée: mais nous ne sommes plus à même d'en apprécier toutes les beautés.

La finesse de goût, qui règne dans ce tableau, pourroit faire conjecturer que les deux superbes figures en ont été copiées d'après des statues Grecques; leur grandeur & l'étendue du lieu où elles ont été trouvées, confirmeroient encore dans cette opinion: plusieurs Analogies rapprocheroient notre peinture d'Achille & de Chiron, du grouppe de Pan & d'Olympe, décrit au Liv. XXXVI. 5. de Pline. Dans le *Museum Florentinam* on voit une pierre gravée parfaitement conforme à notre tableau. Notre Peintre voulant y ajouter le coloris, aura été obligé d'y mettre un fonds d'ornemens d'Architecture, pour en détacher les deux figures, par la distribution de la lumière & des ombres qu'il a sçu y répandre avec intelligence.

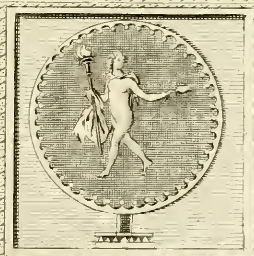
27



28

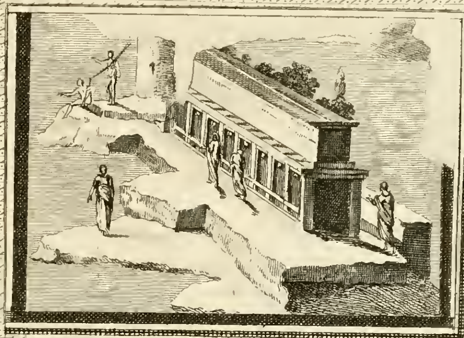


29



Tom. I.

30



31



PLANCHES XXVIII & XXIX.

Ces deux tableaux, ronds, qui n'ont rien de commun avec celui du Centaure & du jeune Achille, ont été trouvés dans des endroits de peu d'étendue. Ils paroiſſent repréſenter des Bacchantes.

Celle de la Planche XXVIII, tient d'une main un flambeau & de l'autre une ſorte d'inſtrument, dont il n'eſt point aiſé de déterminer la nature & l'uſage; il ſert peut-être à attiſer la torche enflammée.

La Bacchante de la Planche XXIX, tient un tyrſe d'une main & de l'autre une eſpèce de ruban rayé & de pluſieurs couleurs. La draperie eſt jettée avec beaucoup de grace.

Ces deux figures & leurs attributs conviennent parfaitement aux myſtères de Bacchus.

PLANCHE XXX.

On voit dans cette peinture, une partie ſeulement d'un veſtibule, de ce que les Anciens appelloient *Criptoporticus*, *Geſtationes*, *Ambulationes* ou *Tecti Ambulatiuncula.* C'eſt une eſpèce de portique, un paſſage long, droit, couvert par le haut; mais dont les côtés ne ſont point fermés. Des cyprès ou d'autres arbres ſemblables accompagnoient ordinairement ces bâtimens.

PLANCHE XXXI.

Outre les édifices qui ſont ſur le devant de ce tableau, on remarque dans le lointain un bâtiment qui paroît au milieu de la mer, un pont & deux tours hautes, l'une deſquelles eſt ornée de feſtons, à-peu-près comme à la Planche XXVI.

PLANCHE XXXII.

Pauſanias, X. 30, en donnant la deſcription des beaux tableaux de Polignote, rapporte qu'il en a trouvé un digne de toute ſon admiration. C'eſt celui qui repréſente le Satyre Marſias, aſſis ſur une pierre, apprenant à jouer de la flûte au jeune

E

Olympe qu'il a tout près de lui. Sans doute que notre Peintre n'a pas voulu repréſenter autre choſe ici, ou qu'il s'eſt rencontré avec l'Artiſte de Pauſanias. Nous retrouvons dans cette peinture de Marſias & d'Olympe les mêmes ornemens d'Architecture que dans le tableau de Chiron & d'Achille; ce qui prouve une correſpondance entre ces deux morceaux recommandables.

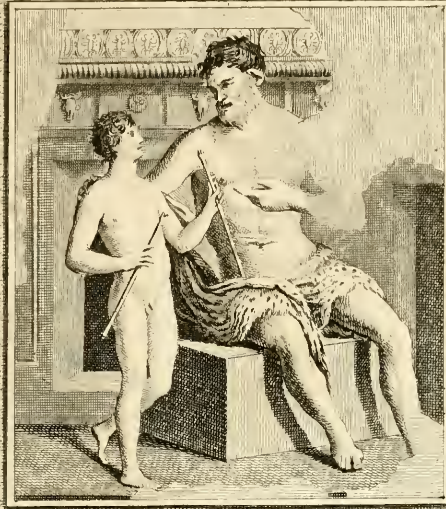
Les Mythologues ne ſont point d'accord ſur le père de Marſias. Hyginus, F. 165, le fait naître d'Eagre. Plutarque, dans ſon traité ſur la Muſique, veut qu'il ſoit le fils d'Iagnide, & Apollodore, Bib. 1, d'Olympe. Quoiqu'il en ſoit, ils conviennent tous que Marſias naquit en Phrygie, qu'il devint un excellent joueur de flutte, qu'il oſa défier Apollon, & qu'il en fut écorché tout vif. Diodore, III. 58, dit qu'il fut le compagnon inſéparable de Cybelle, & qu'il obſerva toute ſa vie les loix de la continence avec une exactitude édifiante dans un Satyre.

N. B. Eſt-ce à cauſe de cette particularité, que l'Auteur du tableau qui nous occupe en ce moment, a drappé d'une peau de tygre la figure de Marſias, avec une modeſtie qui ne s'obſerve guère dans le coſtume des Satyres? Seroit-ce auſſi à cette circonſtance qu'il faudroit faire remonter l'origine de la coutume des Prêtres de Cybelle, qui ſe rendoient eunuques en entrant au ſervice de cette Divinité?

Suidas fait mention de pluſieurs Olympes. Il dit que l'Olympe de notre peinture étoit fils de Méon & de Miſias, qu'il étoit joueur de flûte, Poëte & élève du Satyre Marſias, fils d'Iagnide; qu'il vivoit du tems de la première guerre de Troye. Il ajoute que la Muſique fut la cauſe de ſa diſgrace, étant devenu auſſi célèbre que ſon Maitre. Tous les autres conviennent qu'Olympe fut diſciple de Marſias. Philoſtrate I. Imm. 20. v. 21, dit aſſez vaguement qu'Olympe s'exerçoit à chanter & à célèbrer la troupe amoureuſe des Satyres, & que pendant l'abſence de Marſias on venoit en foule pour l'entendre.

On n'eſt point d'accord ſur le premier Inventeur de la flûte.

32



33



Hyginus, Fab. 165, dit que Minerve fut la première qui imagina cet instrument avec un os de cerf; mais Junon & Vénus s'étant moqué d'elle, Minerve fort en colère en jetta les morceaux, qui furent trouvés par Marsias. Diodore III. 58, attribue à Cybele l'invention de l'instrument, appellé *Fistula*, composé de plusieurs petits roseaux liés ensemble : ce qu'ayant observé Marsias, il en transporta toute l'harmonie sur la flûte. Pline distingue plusieurs Inventeurs & plusieurs instrumens, voyez Liv. VII. 56. Strabon X ne fait pas honneur à Olympe seul de l'invention de la flûte, mais il dit qu'il en a étendu & familiarisé l'usage; qu'il en trouva les modulations, qu'il les varia & donna des règles sûres pour jouer de cet instrument.

Pour l'intelligence de notre tableau, nous ajouterons seulement que les flûtes qui y sont représentées, sont des instrumens à vent, semblables à nos flûtes; mais qui dans sa première origine n'avoient que trois ou quatre trous. Voyez l'élégante description qu'en a fait Ovide. La partie principale de la flûte se nommoit en Grec comme en Latin *linguetta*, parce qu'elle a en effet la forme d'une langue; elle sert à introduire avec justesse le vent dans l'instrument. On la distingue assez bien dans notre peinture.

D'après un passage de Pline XXXVI. 5, qui nous apprend que parmi les belles statues Grecques, que l'on voyoit à Rome, on distinguoit Achille & Chiron, Olympe & Pan; on pourroit conjecturer que l'Auteur de notre tableau a voulu y représenter ce dernier, au lieu de Marsias. Mais outre que Pline lui-même confond en plusieurs endroits de son Histoire Naturelle, le Dieu Pan avec le Satyre Marsias; ainsi que d'autres Auteurs nomment indistinctement Silène & Marsias: notre Satyre n'a ni les oreilles de bouc, ni les autres difformités qu'on donne ordinairement à Pan & à Silène. Au contraire, le Peintre a mis beaucoup de goût & d'expression dans cette belle figure. On voit clairement aussi qu'il a voulu faire de ce tableau un pendant digne du précédent. Les mouvemens qu'il a donnés aux deux grouppes sont bien étu-

diés ; la tête du Centaure & celle du Satyre font d'un caractère excellent ; l'Achille & l'Olympe ont une très grande perfection.

Cette peinture, ainsi que celle de Chiron & d'Achille, furent découvertes dans un lieu vaste, sur des murailles. Il paroît vraisemblable que dans tous les appartemens, comme dans tous les édifices, les murs étoient ornés d'Architecture Arabesque, telle que nous en rencontrons de tems en tems dans les peintures, où sont représentés des figures seules & des grouppes qui n'ont aucune autre analogie avec ces morceaux d'Architecture, que de faire symmétrie & servir d'ornement à la muraille. Cependant on ne pourroit pas dire précisément que dans nos deux tableaux en question, les fonds d'Architecture n'aient aucun rapport avec les sujets représentés.

PLANCHE XXXIII.

La composition de ce petit paysage est très-variée & très-agréable, malgré le peu d'espace qu'elle renferme. Elle nous offre plusieurs maisons, un arbre sur le bord d'un fleuve ; l'horison est terminée par une montagne assez pittoresque.

PLANCHE XXXIV.

Ce petit tableau représente de jolies maisons de campagne, situées agréablement sur le bord de l'eau. On y voit aussi un pêcheur qui retire ses filets.

PLANCHE XXXV.

Cette Peinture nous offre une vue de la mer avec deux petites barques à rames. Dans le milieu est une antre, avec un édifice qui a de l'apparence : dans le lointain sont d'autres bâtimens. On y observe aussi une Nymphe ou Déesse, que les uns croyent être Circé ; d'autres Diane ou Minerve, & alors l'édifice voisin en pourra être regardé comme le temple.

34



35



36



Le Priape, que l'on voit à l'extrêmité de ce tableau, eſt viſiblement le Dieu tutelaire des jardins. On prend quelquefois cependant cette figure pour l'emblême de la fécondité, & pour le génie des femmes honnêtes qui portoient l'image de cette Divinité ſingulière, en or, en argent & en bronze, ſuſpendue à leur col & à leurs anneaux. On préſume auſſi que ce Priape peut faire alluſion aux infâmes plaiſirs de Tibère; voyez Suétone. D'autres y voient auſſi le Dieu de la mer. D'autres encore ne reconnoiſſent dans cette ſtatue qu'un Therme; & on en rencontre dans les monumens antiques pluſieurs fois de ſemblables.

PLANCHE XXXVI.

Cette petite Planche nous offre, ainſi que le N°. XXXIV, de petites maiſons des champs, accompagnées de jardins, & ſiſes toujours au bord de l'eau.

PLANCHE XXXVII.

Nous ne nous flattons pas d'entendre & d'expliquer parfaitement le ſujet de ce tableau, trouvé dans les excavations de Réſine. Cependant d'après l'examen de chacun des objets qui le compoſent, on y trouve quelque reſſemblance avec une aventure, ſur laquelle la tradition a beaucoup variée. De tous les Cyclopes, Poliphemé eſt le plus connu & le plus fameux. On connoît ſon amour pour Galathée; on connoît auſſi ſon habileté à chanter & à jouer de la flûte. Il paroît que l'Auteur de notre peinture s'eſt approprié toutes ces circonſtances : il a repréſenté ce Cyclope, non pas d'une figure difforme; mais avec trois yeux, dont un au front, pour être fidèle au coſtume de la Mythologie. Il lui a mis une lyre à la main : il tend l'autre pour recevoir une lettre d'amour, que lui apporte un Génie, aſſis ſur un dauphin, que Galathée lui a vraiſemblablement expédié.

Les Cyclopes furent les premiers habitans de la Sicile; ils habitoient les montagnes, & ne vivoient que de ce que la terre ſans

culture leur offroit. Ce genre de vie étoit celui des hommes après le déluge, si l'on en croit Platon. Voyez Strabon XIII; Cluverii Sicilia Antiqua, II. 15, & Bochart in Chan. I. 30. Mais les Poëtes, d'après Homère, ont représenté les Cyclopes, méprisant les Dieux, dévorant les hommes, sans loix & sans humanité. Consultez la Théogonie d'Hésiode, V. 140 & suivans. Apollodore & plusieurs Auteurs, d'accord avec ce Poëte ancien, ont dit, que les Cyclopes habitoient une île, près de l'Etna, où, sous les ordres de Vulcain, ils travailloient à la fabrique des armes des Dieux & des Héros. Ouvrez l'Æneide de Virgile, VIII. 416. &c.

On dit encore qu'Apollon ne pouvant venger la mort de son fils, tua les Cyclopes qui avoient fourni à Jupiter le foudre avec lequel il extermina Esculape.

On varie beaucoup sur la naissance de Polypheme : voyez l'Odyssée d'Homère I. Au milieu de toutes les contradictions des Auteurs à ce sujet, toujours est il vrai de dire que Polypheme fut le plus fameux des Cyclopes, mais non leur père, comme le veut Natalis Comes. Voyez aussi une Tragédie d Euripide, dont il est le Héros principal.

Ni Homère, ni Euripide, ne parlent des amours de Polyphême & de Galathée. Le Scoliaste de Théocrite, au sujet de l'Idylle VII de ce Poëte aimable, rapporte que Polypheme, attiré par la bonté des pâturages & l'abondance du lait, venoit souvent près de l'Etna où étoit un temple, bâti sous le nom de Galathée. Voyez aussi l'Idylle VI du même Bucolique, & la Métam. XIII. d'Ovide.

Tous les Auteurs ont écrit que Polypheme étoit difforme, hideux, en un mot, un monstre. Théocrite, Idylle XI, & Virgile, Æneide. Liv. III. v. 658, &c. Mais Hésiode, cité ci-dessus, justifie assez notre Artiste, en comparant son Héros à un Dieu. Pour justifier aussi l'Amour de Galathée pour ce Cyclope, l'Auteur de notre tableau n'a point voulu lui donner une taille colossale &

hors de proportion avec la figure du petit Génie & du Dauphin qui lui sert de monture : le contraste auroit été trop fort. D'ailleurs, l'artifice du Peintre a été mis en usage dans un bas-relief, gravé parmi les Antiquités Romaines, Planche LXVI, où l'on voit un Cyclope endormi, dont la taille diffère peu de celle de Vulcain qui est sur le même monument.

La tradition que les Cyclopes n'ont qu'un œil, n'est appuyee sur aucune autre autorité que l'aventure d'Ulysse dans l'antre de Polypheme. Servius, le Commentateur de l'Æneïde, nous a conservé cette note qui décide assez en faveur de notre Peintre, qui a donné trois yeux à son Cyclope: « Plusieurs Auteurs prétendent que Polypheme n'avoit qu'un œil; d'autres qu'il en avoit deux, & d'autres qu'il en avoit trois. „

Pausanias II. 24, rapporte que l'image de *Jupiter Erceus*, placée dans le Palais-Royal de Priam, avoit trois yeux, deux comme ceux de tous les hommes, & le troisième sur le front; & la raison qu'il en donne, c'est parce qu'on croyoit que Jupiter régnoit au ciel, sur la terre & dans la mer. D'après les deux témoignage de Servius & de Pausanias, notre Cyclope pourroit bien être un Jupiter; la lyre, le génie, le dauphin & la branche d'arbre qui accompagnent cette figure dans notre tableau ne s'opposent point à cette conjecture plausible & vraisemblable.

Le Génie, porteur d'une lettre, est peint assis sur un dauphin, parce qu'il est l'envoyé de Galathée, Nymphe de la mer, & à laquelle par conséquent les dauphins doivent obéir. Dans un des tableaux de Philostrate, cet Auteur nous offre cette Nymphe sur une conque tirée par quatre dauphins. Le Scholiaste de Théocrite, Idylle XI, nous représente le Cyclope parlant de l'amour qu'il a pour Galathée, & chargeant un dauphin de lui faire passer ses tendres plaintes.

Deux conjectures, toutes aussi vraisemblables l'une que l'autre, peuvent être proposées sur le sujet de notre peinture: ou bien Galathée a chargé un Génie de faire passer un billet au Cyclope;

ou mieux encore, Polypheme invite l'amour à porter une lettre à la Nymphe, dont il est épris.

Cependant Théocrite (& il est le seul) rend Galathée amoureuse de Polypheme, qui, selon ce Poëte, eut de cette Nymphe un fils nommé *Galatus*. Nous reviendrons à dire qu'il est presqu'évident que le Cyclope tend la main pour recevoir un billet qu'on lui envoye.

PLANCHE XXXVIII.

On y voit un jeune enfant aîlé & nud jusqu'à la ceinture : le reste de son corps est terminé par une espèce d'Arabesque. Il tient d'une main une verge pastorale, & de l'autre, couverte d'une draperie, un vase plat dans lequel on croit appercevoir des fruits de différentes grosseurs. Le tout est peint sur un fonds noir.

PLANCHE XXXIX.

Sur un fonds noir, on voit un petit char, dont la forme est à peu-près celle de la conque de Vénus dont cette Déesse se servoit ordinairement pour naviger, traînée par des colombes. Le char de notre petit tableau est tiré par deux cignes & guidé par un Amour, qui d'une main dirige les rênes & de l'autre tient un petit fouet levé en l'air.

PLANCHE XL.

Sur un petit socle, est un vase à deux anses; de la plus grande pend une espèce de ruban ou de draperie. Ce vase, d'une belle forme antique, est peint comme les deux sujets précédens sur un fonds noir.

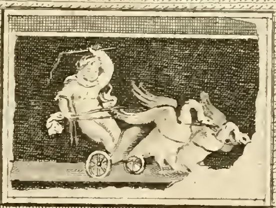
PLANCHE XLI.

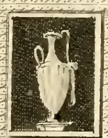
Ce tableau, trouvé à Résine en 1740, paroît très curieux. De beaucoup de conjectures que le sujet qu'il représente peut faire naître, la moins incertaine paroît être l'aventure d'*Oreste reconnu*; il semble que le Peintre a rendu ce sujet de la même manière



38
39
40







Tom. I.

manière qu'Euripide, dans sa Tragédie d'Iphigénie en Tauride. Au caractère du jeune homme, qui est assis, pensif & mélancolique, on reconnoît Oreste. La figure de la fille, qui est panchée, exprime bien Iphigénie dans le moment où elle reconnoît son frère. L'autre jeune homme, assis vis-à-vis d'elle, qui lit un papier écrit & tout ouvert dans sa main, son bras étendu, est certainement Pilade qui découvre son ami Oreste à sa sœur pour l'autre jeune femme, témoin attentive de la reconnoissance d'Iphigénie & d'Oreste, elle paroît recommander le silence à une figure de vieille ; & l'une & l'autre représentent, sans doute, le chœur ; le vieillard qui écoute avec un air de surprise, ne sçait s'il ira en prévenir le Roi Thoas. Enfin la Déïté, couverte d'une casaque verte, portant un carquois sur l'épaule & qui est comme dans la niche d'un temple, sera la statue de Diane qu'Oreste & Pilade doivent enlever.

Tout le monde connoît les attrocités qui se commirent dans la maison d'Agamemnon : qui n'a entendu parler de Clitemnestre & de son amant Egiste, qui assassinèrent son époux revenu vainqueur du siége de Troye ? d'Oreste qui tua sa mère pour venger son père ? des furies vengeresses qui tourmentèrent la conscience de ce *Matricide* ? de la piété filiale d'Electre, de l'héroïsme de Pilade, ami d'Oreste ? &c. &c. Relisez les Tragiques Grecs, sur-tout les Euménides d'Eschyle, l'Electre de Sophocle, l'Oreste & l'Iphigénie d'Euripide ; sans oublier l'Electre de Crébillon & les deux Iphigénies de Racine & de Latouche.

Qui ne connoît pas non plus l'Histoire de la malheureuse Iphigénie, son sacrifice en Aulide, & la manière dont elle reconnut son frère en Tauride ? Le costume que lui a donné ici le Peintre convient parfaitement à une Vierge ou à une Prêtresse.

Outre la rcconnoissance d'Oreste, il se présente encore trois autres conjectures dignes d'attention.

1°. Le Roi Admete : Apollon lui obtient des Parques la vie, à condition qu'un autre s'offriroit au trépas à sa place. Sur le

refus de son vieux père, de sa mère & de sa sœur, sa femme Alceste se dévoue pour lui à la mort. Lisez l'Alceste d'Euripide.

2°. Étéocle : assis, il refuse toute proposition & ne veut point céder le trône à son frère Polinice, faisant valoir, devant la statue d'Apollon, l'accord fait entr'eux de règner tour-à-tour : tandis que Créon son oncle, sa mère Jocaste, Antigone & Ismène ses sœurs, s'efforcent en vain de les faire vivre en paix. Voyez l'Œdipe à Colone de Sophocle, les Chefs devant Thebes d'Eschyle, & les Phéniciennes d'Euripide. Mais dans cette conjecture, entre plusieurs autres difficultés, on ne peut donner une explication plausible du papier écrit, que lit le personnage assis & presque nud.

3°. Le jugement d'Oreste dans l'Aréopage. Le jeune homme rêveur & triste sera donc Oreste, à qui on fait la lecture de sa sentence, & que Minerve absout d'un geste ; le Vieillard représentera un des Juges du Tribunal. Les deux femmes qui paroissent satisfaites, passeront pour deux Euménides, habillées de blanc & dépouillées de leurs attributs de vengeance, &c. &c. Voyez les Euménides d'Eschile.

Par la même raison que le Peintre a représenté Oreste assis, il a donné à Pilade la même attitude. Les Victimes, destinées aux sacrifices, étoient placées sur la table sacrée, sur celle précisément où les deux amis sont assis. (Dans notre première Hipothèse.)

La statue de Diane, peinte dans notre tableau, est parfaitement semblable à celle qu'on trouve gravée dans l'Antiquité expliquée du P. Montfaucon, T. III. Pl. 78. Voyez encore dans le même ouvrage du même Auteur, T. III. Ch. XVI. Pl. 84, le sacrifice d'Iphigénie. Le mouvement de la figure de Pilade, dans notre peinture, est beau & bien exprimé. Le nud en est d'une belle couleur. Il semble encore que notre Peintre ait voulu exprimer, d'après l'Iphigénie en Tauride d'Euripide, le moment où la sœur d'Oreste annonce à son frère qu'elle lui accorde la vie.

41



42



43



44



Tom. I.

Peut-être que le Peintre aura voulu repréſenter la lettre ouverte, afin d'y écrire le nom d'Iphigénie & d'Oreſte ; mais le tems a preſque tout effacé, à peine y ſoupçonne-t-on les traces du pinceau.

Euripide introduit ſur la ſcène Iphigénie ayant une feuille de papier à la main. On remarquera que la lettre n'eſt pas repréſentée pliée à angles, mais en forme de rouleau.

La caſaque verte, le carquois & l'arc conviennent parfaitement à la Déeſſe des bois. Cette Divinité paroît dans le fond de notre tableau qui repréſente l'intérieur du temple. Les autres figures ſemblent en occuper le devant. La Diane d'Ephèſe étoit couverte d'un voile qui deſcendoit juſqu'à terre ; & comme dans notre peinture, elle étoit élevée ſur une baſe. Au territoire de l'ancienne ville de Pompée, dans un petit Temple, ou eſpèce de Chapelle, on trouva, il y a déjà long-tems, une ſtatue de Diane, ouvrage étruſque, qui a quelque rapport avec la Diane de notre tableau. Elle n'a que cinq palmes de hauteur, un peu plus de la moitié de la grandeur naturelle. Sa draperie eſt peinte en blanc. Elle a de plus que la nôtre, un diadême en forme de cercle, ſurmonté de huit roſes rouges. *Winckelmann*, premiere Section, chap. III, de la première partie de ſon excellente *Hiſtoire de l'art.*

PLANCHE XLII.

Elle repréſente deux figues & une grappe de raiſin poſées à terre.

PLANCHE XLIII.

C'eſt un Arabeſque ſur un fond blanc ; le milieu offre une tête de Vieillard, couronnée de feuilles. Cette ſorte d'ornemens ſemble être le commencement d'un vêtement brodé.

PLANCHE XLIV.

On y voit un oiſeau becquetant deux pommes près d'une fe-

nêtre. Lucien rapporte que Zeuxis excelloit à peindre des ſujets de de ce genre.

Ces trois petits morceaux ſont pleins de goût & d'un fini très-ſoigné, ſur-tout celui du N°. XLIII.

PLANCHE XLV.

On voit ſur le devant de cette peinture une maiſon en ruines, ſiſe ſur une eſpece de rocher, au bord de la mer : plus loin eſt une barque à voile. Sur un plan plus reculé eſt un petit bâtiment preſque quarré, ce qui fait ſentir la diſtance qu'il y a juſques aux montagnes qui bornent l'horiſon.

PLANCHE XLVI.

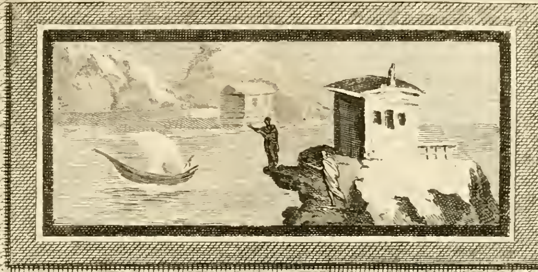
Les deux figures qu'on voit dans ce petit tableau, ſont remarquables par la lumière qui eſt autour de leurs têtes, ſemblable à cette auréole que la Théologie des peintres conſacre aux Saints & aux Saintes. Les Anciens n'employoient ordinairement cette couronne brillante, que pour orner la tête de leur Apollon. Les rayons du Soleil, dont Phœbus étoit l'emblême, leur en avoient fait naître l'idée.

Les deux figures de ce N°., ſont-elles des Déeſſes, ſont-elles des Nymphes ? Les édifices, à l'entrée deſquels on apperçoit des figures poſées ſur des piles, ſeroient-ils des tentes ?

PLANCHE XLVII.

Ce tableau nous offre une petite maiſon & une eſpèce de tour, élevée ſur une roche, près de la mer. Après une barque à voile, on apperçoit dans le lointain un bâtiment long avec des fenêtres. Il eſt compoſé a-peu-près dans le ſtyle du N°. XLII.

45



46



47

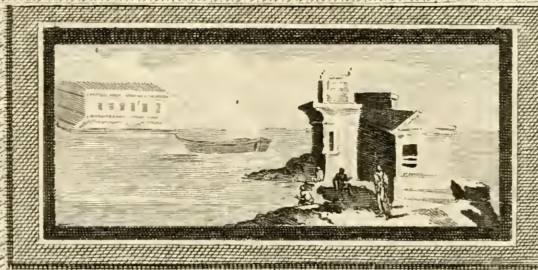


PLANCHE XLVIII.

Si le Tableau de la planche 41e. repréſente Oreſte reconnu par ſa fœur, celui de la planche 48 pourra en être regardé comme la continuation; ces deux peintures s'expliqueront l'une par l'autre, & n'en deviendront que plus intéreſſantes. Euripide, qui nous a fourni l'argument de la première dans ſon Iphigénie en Tauride, nous procurera par conſéquent auſſi les lumières néceſſaires pour ſaiſir l'intention du Peintre, dans ce ſecond tableau. Il repréſente donc Oreſte & Pilade, avec un ſoldat du Roi Thoas, qui les conduit à la mer pour être purifiés, ils ont les mains liées derrière le dos & la tête ceinte de petites bandelettes & d'une couronne, à la manière des victimes déja deſtinées au ſacrifice. On voit auſſi la ſtatue de la Déeſſe ſur une table, non loin de deux vaſes ſacrés. Iphigénie, par ſon attitude, ſemble recommander aux citoyens de ſe tenir éloignés de ſes auguſtes fonctions, elle paroît auſſi faire à la Déeſſe le vœu ſecret de l'enlever. On voit encore le Miniſtre de la Prêtreſſe qui porte la lampe allumée & tous les autres inſtrumens néceſſaires, leſquels ſont repréſentés comme ſortant d'une eſpèce de coffre.

Les habitans de la Tauride ne furent ni les ſeuls, ni les premiers qui ſacrifièrent aux Dieux des victimes humaines; en vain voudroit-on trouver l'origine d'une ſuperſtition auſſi affreuſe; ce délire barbare régna dans l'Orient & l'Occident. Les Phéniciens, ainſi que toutes les innombrables Colonies de Tyr, de Carthage & des autres Villes, Chio, Tenedos, Lesbos, Sparte, Laodicée, les Meſſéniens & preſque tous les habitans de la Grèce, les Aborigènes, les Romains, & encore de nos jours, les Peuples de l'Amérique, ont pratiqués les ſacrifices humains. Mais les Inſulaires de la Tauride, étoient tellement connus par cette férocité, qu'on les avoit chargés de l'odieux

ſurnom *inhoſpitales*, *ennemis*, *ou infracteurs de l'Hoſpitalité* Herodote IV, 103, dit que les habitans de la Tauride, (dont la ville principale s'appelloit *Tauropolis*), inſtituèrent un culte de ſang humain en l'honneur d'une Vierge, qu'ils croyoient être Iphigénie, fille d'Agamemnon. Pauſanias, II, 35, fait mention d'un Temple de Diane ſurnommée *Iphigénie*. Conſultez Strabon XII, pag. 537, VII, p. 460, Ovide, triſt. IV, éleg. IV, 55 & ſuiv. Diodore IV, 40, &c. Pomp-Mela I, 19; Solinus, Cap. XXIII; Euſebe IV, 16; Kipping ant. Rom. I, 6, §, II.

Nous avons déja parlé de la Tragédie d'Euripide ſur ce ſujet. En examinant chaque partie de ce tableau, on remarque un très-grand accord entre le Peintre & le Poëte. Ils ont repréſenté tous deux Iphigénie voulant ſauver Oreſte & Pilade, & cherchant à en impoſer à Thoas.

Pauſanias III, 16, rapporte que les Lacédémoniens prétendoient poſſéder la véritable ſtatue de Diane, enlevée par Oreſte & Iphigénie, &c. La deſcription qu'il en donne, convient aſſez bien à notre tableau. Le même Pauſanias, liv. 1, cap. 33, dit auſſi avoir vu dans un endroit de l'Attique, une ancienne ſtatue de Diane, qu'on prétendoit être la même que celle en queſtion. Iginus fab. 261, & Servius, rapportent qu'Oreſte la tranſporta près de Rome dans un Temple où l'on verſoit le ſang humain, &c.

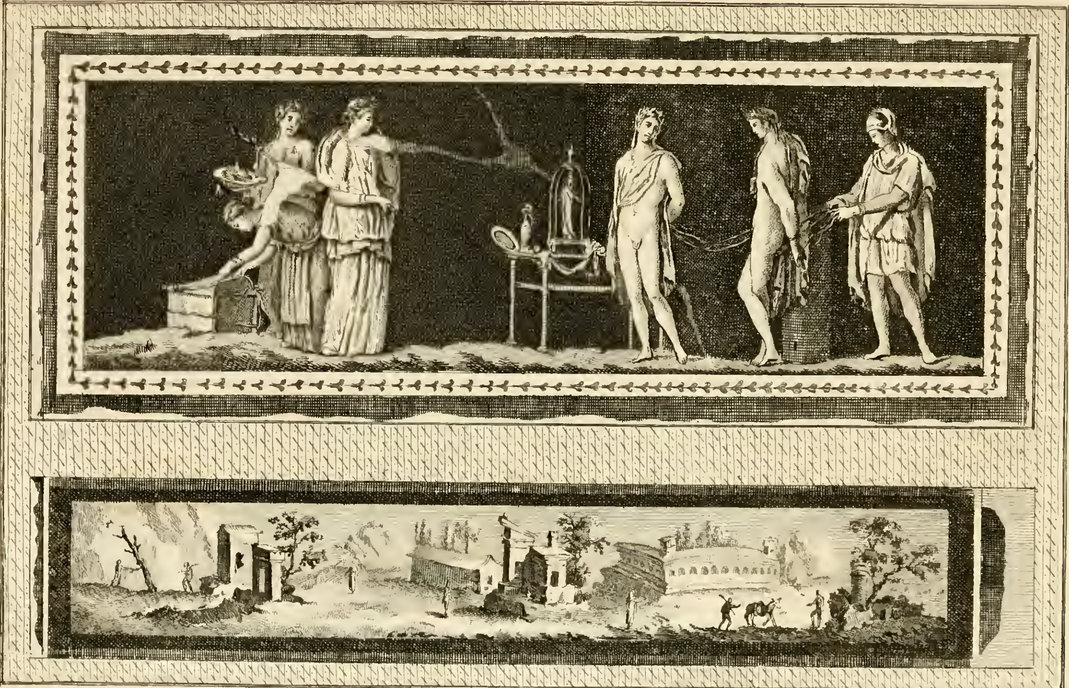
La table ſacrée ſur laquelle le Peintre a poſé la ſtatue tenoit lieu d'Autel.

PLANCHE XLIX.

Ce Tableau oblong n'eſt pas un des plus importans; néanmoins, il mérite notre attention & des éloges: il répréſente une agréable campagne enrichie d'édifices & de quelques perſonnages.

48

49



Tom . I.

Ces deux morceaux n°. 48 & 49, furent trouvés en différens tems & en divers lieux.

Planche L.

Dans ce Tableau, trouvé dans les excavations de Resine l'instrument que cette femme tient dans les mains, au premier coup-d'œil est embarrassant à désigner : mais certainement, c'est une épée dans sa gaine, dont l'extrêmité ressemble à un champignon ; ce qui, joint au grand désespoir exprimé sur la figure du personnage, peut faire conjecturer qu'on a voulu représenter une amante abandonnée, une Didon prête à se donner la mort. Les bandelettes qui sont autour de sa chevelure en désordre, son habit à longues manches & de couleur rousse, ainsi que le vêtement de dessous, son âge, sa taille, la tristesse & la noble fierté qui caractérisent son visage, son regard farouche, l'épée renfermée encore dans son fourreau, & jusqu'à l'escalier & la porte que l'Artiste a peint dans son Tableau, toutes ces circonstances réunies nous portent à croire qu'on a voulu représenter l'infortunée Didon.

On peut remarquer des épées toutes pareilles à celle de notre Tableau sur le bouclier d'argent qui représente l'action généreuse de Scipion l'Africain rendant à son fiancé sa belle prisonnière Carthaginoise, & que Spon a publié. *Misc. erud. antiq. sect. IV. p. 152*, & sur d'autres monumens de *l'antiquité expliquée, du P. Montfaucon*, tom. I, p. 11, Pl. CXCIV, & Pl. CCX ; quant à l'espèce de champignon qui termine le fourneau, consultez un passage d'Hérodote, liv. III, cap. 64, & un autre de Pausanias II, 16.

Les amours d'Énée & de Didon sont trop connus pour qu'il nous soit nécessaire d'entrer ici dans de plus grands détails. Nous renvoyons le Lecteur au liv. IV. de Virgile.

Les bandelettes autour des cheveux déſignoient chez les anciens les Rois & les Reines, & leur ſervoient de Diadême; toutes les femmes ſe ſervent aujourd'hui d'une pareille coëffure pour aſſujettir leurs cheveux.

L'habit à manches longues étoit affecté aux Carthaginoiſes. Sa couleur rouſſe déſigne la pourpre de Tyr, ce qui convient parfaitement à Didon & au coſtume Phénicien.

La taille majeſtueuſe de notre figure étoit toujours réſervée pour les Héroïnes & les perſonnages célèbres.

PLANCHE LI & LII.

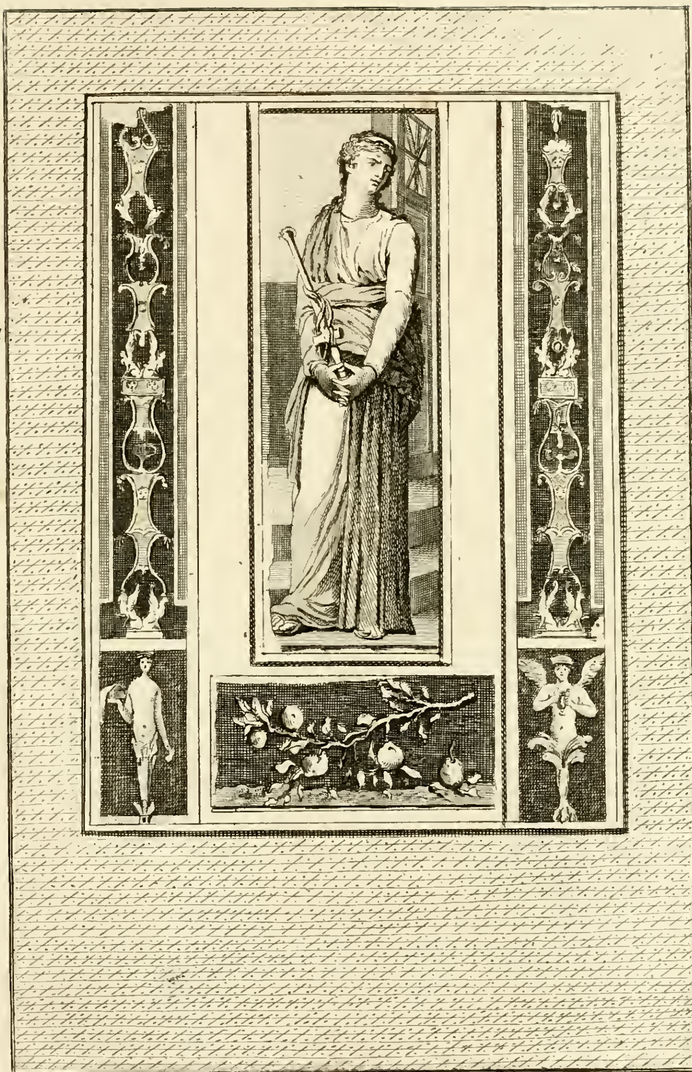
Ces deux ſujets ſont deux tableaux d'ornemens peints ſur mur par compartimens, & ſelon le caprice de l'Artiſte, qui ayant obſervé la ſituation des lieux, y aura adopté ces deux ſymboles en forme de bandes, & ſe correſpondant parfaitement Quelques Auteurs prétendent que ces eſpèces d'arabeſques allégoriques appartiennent à la mythologie de Bacchus & de Vénus, ou aux myſtères d'Iſis, comme on peut le voir, en examinant en détail ces feſtons, ces deux vaſes, les 3 écuſſons oblongs où ſont exprimées 3 têtes, qui ſemblent être des têtes de chats, telles qu'il s'en trouve à la table d'Iſis, divinité qui avoit un culte particulier en Egypte Hérodote, au livre d'Euterpe; Euſebe, præpar. évang II, I, & Athénée lib. V, cap. 7, veulent que ce ſoit des têtes de lion Le premier écuſſon ou bouclier eſt ſoutenu par deux Colombes. On ſçait qu'elles ſont les attributs de Vénus; laquelle, ſelon Apulée, eſt la même qu'Iſis. Sous les Colombes, dans un feſton, on voit ſuſpendue une corne; cet attribut eſt très-propre à Bacchus; dans les antiques, cet inſtrument lui ſert pour boire. Sous le ſecond écuſſon, pendent des eſpèces de Cymbales, inſtrumens dont les Bacchantes faiſoient uſage. Viennent enſuite deux Sphinxs, autre ſymbole de Bacchus, qu'on rencontre ſur tous les monumens. Voyez *Buonarotti, trionfo di*

50

51

52

53



Tom.I.

Bacco. pag. 429; ſous ces Sphinx, dans une eſpèce de cadre, on diſtingue deux maſques, ou petites images que les Bacchantes avoient coutume de conſacrer à leur divinité, & qu'elles ſuſpendoient à des arbres; voyez Virgile, Georg. II. Les anciens en offroient auſſi de pareilles à Saturne en expiation de leurs fautes; & ils les appelloient quelquefois brandilloires ou eſcarpolettes. Enfin, on voit deux Griffons, animaux de la fable & ſymboliques de Bacchus. Ces deux bandes d'arabeſque ſont terminées chacune par une figure différente. L'une eſt une femme coëffée d'une eſpèce de calotte, tenant de la main droite un petit vaſe & portant de la gauche une petite caſſette couverte d'un voile, ou d'un linge. L'autre repréſente un homme aîlé tenant de ſes deux mains une petite meſure à deux anſes. On conjecture que c'eſt Iſis & Oſiris, ou bien Bacchus & Vénus, ce qui revient au même. Ces deux figures ou cariatides, ſont terminées, l'une par quantité de feuilles, l'autre comme une eſpèce de terme.

PLANCHE LIII.

Ce petit Tableau, en forme quarrée-oblongue, repréſente, d'une manière gracieuſe, une branche de pommier avec ſon fruit, dont on voit pluſieurs pommes à terre. Il n'a aucun rapport avec les deux arabeſques que nous venons de décrire, ni avec la peinture de Didon délaiſſée; ces trois morceaux ayant été trouvés dans des endroits différens.

PLANCHE LIV.

Sur le premier plan, eſt un petit Temple, avec un autel, & une colonne quarrée ornée de quelques ſymboles de divinité. Sur l'autre plan, ſont des portiques qui cachent un bois, une barque à rame occupe le milieu du champ du Tableau. On a élevé pluſieurs conjectures ſur les diverſes fabriques de cette peinture; mais elles ſont trop vagues pour nous y arrêter.

PLANCHE LV.

Ce Tableau ſemble nous offrir encore un petit Temple, accompagné de quelques autres édifices, ſur le bord de la mer. On y diſtingue auſſi très-bien un pêcheur, & deux autres perſonnages qui graviſſent ſur une eſpèce de roc. Cette petite vue eſt agréable par ſon ſite, l'arbre qui ombrage le premier bâtiment contribue beaucoup à donner de l'effet à la perſpective.

PLANCHE LVI.

Tout, dans ce Tableau decouvert à Reſine, nous porte à croire qu'on a voulu y repréſenter une ſcène domeſtique: tout auſſi mérite d'être obſervé avec attention ; le lit couvert d'une courte-pointe blanche ; le vêtement du jeune homme couché deſſus, & appuyé ſur ſon coude, le vaſe en forme de corne qu'il tient dans ſa main en action de boire ; la jeune dame aſſiſe au bord du lit, ſon vêtement, le reſeau de couleur d'or qui lui couvre la tête, le coffre que lui préſente une ſervante ; la table ronde aux trois pieds de biche ſur laquelle ſont une paſſoire & trois vaſes de forme & de grandeur différente, & enfin les fleurs éparſes ſur le plancher.

Dans les monumens antiques expliqués par le P. Montfaucon, on rencontre des ſcènes domeſtiques pareilles. tom. III, part. I, liv. III, chap. VII, Pl. LVII & LVIII ; on en rapporte auſſi dans pluſieurs autres Auteurs ; voyez Hérodote, Mela, Strabon, Plutarque, &c. Non-ſeulement chez les Egyptiens, les Indiens, les Lacédémoniens; mais encore chez les Romains, il étoit reçu invariablement de manger, les portes ouvertes ; anciennement on mangeoit aſſis, dans la ſuite on fit uſage de lits. Quand on étoit raſſaſié, on s'y couchoit, la tête ſur un oreiller. Plutarque préféroit ce dernier parti à l'autre. Les femmes étoient aſſiſes avec les hommes ſur les mêmes lits. On ſçait auſſi que le bain chez les Anciens précédoit toujours leur repas. La courte-pointe paroît être de pourpre.

Les Anciens fe fervoient d'une corne d'animal pour boire. Athenée XI, 7, en parle, & veut que pendant un tems, ils buvoient dans des cornes de bois & mêloient l'eau avec le vin. Les Thraces, les Arabes, les Patagons & d'autres Peuples font ufage de cornes pour boire; les Indiens adoptent celles d'ânes fauvages. Ctefius dit, *indic.* que les Orientaux boivent dans du bois. Pline XI, 37, donne à Bacchus une corne pour attribut particulier, c'eft pour cela qu'il l'appelle *Tauros.* Le luxe introduifit des vafes à boire, qui avoient la forme d'une corne d'argent, d'or & encore de verre; on en conferve un de cette dernière forte dans le Mufeum royal.

Les Anciens fe faifoient auffi une gloire de vuider d'une haleine une grande taffe pleine de vin. Voyez Athenée, liv. X, & Ariftophanes, *in acharn.* art. V, §. II, v. 39, les Thraces fur-tout étoient de grands buveurs.

Les lits qui fervoient aux repas, s'appelloient *Tricliniares;* (ceux deftinés à fe repofer avoient nom, *Cubilares*) parce qu'on adoptoit ordinairement trois lits à une table; mais quand on ne faifoit ufage que de deux lits, on les appelloit alors *biclinium.*

La petite caffette, repréfentée dans ce tableau, peut donner lieu à plufieurs conjectures; chez les Anciens, quand on étoit à la fin des repas, on buvoit alors fans mefure; & dans ce cas, on faifoit grand ufage de parfums, ou d'onguens odoriférans, auxquels on attribuoit la vertu d'empêcher les vapeurs du vin de monter au cerveau. On avoit même coutume de mêler le vin avec les parfums. Confultez Ælien var. Hift. XII, 31; Pline XIII, 1, 3, VII, 30. Juvenal, fat. VI.

Cette caffette repréfentera donc une boëte de myrrhe: ou bien encore, le Peintre aura peut-être voulu défigner ici une particularité que Cafaubon remarque dans Suetone, au chapitre II de Vitellius; le père de cet Empereur, (au rapport de l'Hiftorien), portoit toujours attachée à fa poitrine, une pa ntoufle deMeffa-

line. Le Commentateur ajoute à cet endroit, que les Dames avoient tant de ſoin de leurs chauſſures, que pour les conſerver, elles les faiſoient porter par leurs Servantes dans une caſſette. Les Anciens avoient coutume d'ôter leurs ſouliers avant de ſe mettre à table, ils les donnoient à garder à leurs Valets, & les leur redemandoient après le repas. Notre Tableau pourroit donc repréſenter une femme déchauſſée, en action de ſe lever, & redemandant ſa chauſſure.

La forme primitive & ordinaire des tables chez les Anciens étoit quarrée & à 4 pieds; Homère ne les décrit pas autrement. Euſtache ſon Commentateur, dans ſes remarques ſur l'Odiſſée I, v. 138, dit cependant que les tables n'avoient ſeulement que trois pieds, & s'appelloient *tripodes*. * Héſiode, Xenophon, Ariſtophanes, Horace, Caſaubon & beaucoup d'autres encore, appuyent le ſentiment d'Euſtache. Il y avoit auſſi des tables qui n'étoient poſées que ſur un pied; on les appelloit *monopodia*. Les Anciens donnoient aſſez ſouvent auſſi la forme ronde à leurs tables, comme pour repréſenter le Monde, ou l'Univers qu'ils croyoient ſphérique à l'exemple du Soleil & de la Lune. La table ronde étoit particulièrement en uſage, quand les lits formoient le demi-cercle, afin de pouvoir les adapter l'un à l'autre. Voyez Martial XIV, épigr. 77. Conſultez auſſi le traité de Bulengerus *de conviv.* lib. 1, cap. 38.

Les Anciens rafraîchiſſoient & tempéroient leur vin avec de la neige. Ils ſe ſervoient pour cela d'un petit inſtrument ſemblable à celui qui eſt repréſenté dane notre Tableau, ſur la table, à côté des trois vaſes. Il étoit quelquefois de cuivre, quelquefois d'argent; on en conſerve un au Muſeum Royal. Martial XIV, épig. 102, & quelques Auteurs en ont fait mention.

Les trois vaſes qu'on remarque ici & qui, à la couleur qu'ils

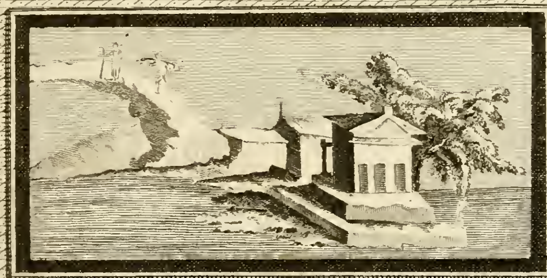
* Ce mot Latin pourroit ſervir d'étimologie au mot françois *Tripot*.

portent

54



55

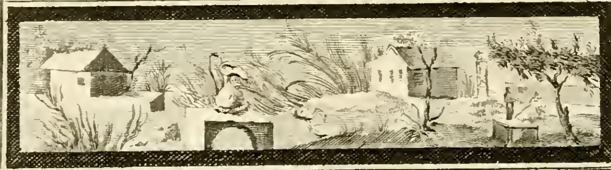


Tom. I.

56



57



Tom. I.

portent paroiſſent remplis de vin, pourroient bien avoir rapport à la coutume des Anciens, qui dans les repas ſolemnels vuidoient un pareil nombre de verres en l'honneur de Mercure, des Graces, de Jupiter conſervateur & des autres Dieux. Ils terminoient ordinairement leur banquet par des libations, & la dernière étoit conſacrée ſur-tout à Mercure; comme on lit dans Homère, Odyſſ. VII. 137. Voyez auſſi Bulengerus III, 15, & Stuckius II, cap. ult. p. 440 & ſuivantes. Dans notre tableau, on n'a repréſenté ſur la table aucune ſorte de nourriture; mais toutes choſes propres à boire; il ſemble que l'Artiſte ait voulu nous tranſmettre un repas ſur ſa fin & au moment des libations. Les fleurs qui ornent cette ſcène, éparſes au milieu des vaſes & jonchées ſur le parquet, ſont là, pour prévenir par leur odeur, les effets du vin. Voyez Plutarque III, ſympoſ. qu. 1. les Anciens, ajoute le même Auteur, I. ſymp. prob. I, aſpergeoient le plancher d'eau de ſenteur.

PLANCHE LVII.

Ce Tableau oblong repréſente un petit Temple & d'autres Edifices ſitués dans un lieu marécageux, ſur une arcade à travers laquelle l'eau ſemble paſſer; on voit un vaſe & une couronne de fleurs. Sur une autre table de pierre eſt la ſtatue de quelque Divinité. Ce pourroit être la Déeſſe des Lacs, l'*Iuturna* des latins.

PLANCHE LVIII.

Cette Peinture trouvée dans les excavations de Réſine, eſt d'un excellent coloris & d'une aſſez bonne manière. Elle repréſente on ne peut plus ingénieuſement & avec beaucoup d'intelligence un jeune Faune en action de renverſer à terre une Bacchante. Le lieu de cette ſcène voluptueuſe paroît ſolitaire & éloigné. Le Dieu champêtre aura ſans doute ſurpris cette jeune femme conſacrée à Bacchus au moment qu'elle ſe diſpoſoit à monter ſur la

pente voiſine d'eux. Le coſtume eſt parfaitement obſervé. Près du Faune ardent on voit le bâton paſtoral, & la flûte faite avec des canes ou roſeaux. Au pied de ſa maitreſſe preſque nue eſt un tirſe orné de lière & d'un ruban de couleur rouſſe, ſemblable au vêtement du Faune. On voit auſſi une cymbale * ; ſur le fond de laquelle eſt peint un ciſtre ; tout autour ſont des grelots. (c'eſt preſque notre tambour de baſque). A quelque diſtance on obſerve encore un autre cercle ſans fond ; lequel inſtrument, dont on ne peut certifier l'uſage, peut appartenir également à l'un ou à l'autre perſonnage de ce tableau.

Les Anciens aimoient avec paſſion ces ſortes de ſujets ; on en rencontre ſur-tout ſur leurs pierres gravées.

On a ſouvent confondu les Satyres & les Faunes ; on donne indiſtinctement à ces Dieux ſauvages de la campagne un caractère laſcif & ardent. Cependant les Antiquaires ſont convenus d'appeller Faunes ceux qui ne diffèrent de la figure humaine que par des oreilles de chèvres & une queue ; le Faune de notre tableau n'a que ce dernier attribut. Les Satyres ſont ceux qu'on déſigne avec ces deux particularités ; mais qui en outre portent des cornes & dont la moitié du corps (la partie inférieure) appartient à la conſtitution phyſique du bouc. Si l'on ſouhaite de plus grands détails, on peut conſulter les Mythologues ; ainſi que pour les Bacchantes. Les cheveux de celle peinte avec tant de vérité dans notre tableau ſont blonds, & ſon vêtement d'un roux coupé ou de couleur de renard, convient aux fêtes de Bacchus.

Il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de retrouver le fil, le vrai ſens des allégories ſans nombre que renferme l'hiſ-

* La Cymbale chez les Anciens, étoit un cercle avec une peau tendue par-deſſus. Le cercle ou eſpèce de rombe, qu'on voit non-loin de cette Cymbale, pourroit être regardé comme le même inſtrument auquel il manque une peau.

58



59



Tom. I.

toire ſi incertaine & narrée ſi diverſement des Faunes, des Satyres, & des Bacchantes. Les Auteurs ſont loin de s'accorder ſur ce point d'antiquités.

PLANCHE LIX.

Cette planche repréſente des ruines, tant ſur le bord qu'au milieu de la mer. La grande maſſe informe de pierres qui eſt ſur le devant du tableau paroît avoir ſervi autrefois à quelques édifices. On remarque auſſi deux figures.

PLANCHE LX.

Cette peinture trouvée dans les excavations de Réſine, égale celle du nº. 58, pour l'excellence du Coloris; elle eſt d'une auſſi bonne manière, & l'une & l'autre ſemblent être de la même main; toutes deux, recommandables par la belle ſimplicité de leur compoſition, concourrent à la même perfection de l'art & répondent avec ſuccès à l'intention de l'Artiſte, qui aura voulu dans ces deux morceaux déployer & faire admirer toutes les reſſources de ſon talent. Ce tableau repréſente un Faune nud & barbu, s'efforçant d'embraſſer une Nymphe nue auſſi, laquelle ſe défend comme elle peut & le repouſſe avec ſes mains.

De ſemblables Faunes & Satyres à longue barbe ſe rencontrent ſur beaucoup de monumens antiques & ſont appellés proprement Silènes. Conſultez Montfaucon, tom I, part. II, liv. I, ch. XXIII. & XXIV Euſebe; prep. évang. lib. III, cap. XI; Bochard, Hieroz. part. II, liv. VI, cap. VII, X, un paſſage remarquable dans la Cité de Dieu de Saint Auguſtin, XV, 23. Voyez encore ce que Pauſanias raconte I, 23 d'une Iſle de Satyres, où un bon Naturaliſte n'eût rencontré que des Singes. Les Poëtes & les Philoſophes, chez les Anciens, n'ont ſans doute voulu exprimer que les effets d'un amour porté à l'excès, ſous ces emblêmes & ces

attribus empruntés des animaux lascifs, tels que le bouc, &c.

Les Nymphes proprement dites sont celles qui présidoient à la végétation des plantes & autres productions. C'est pour cela qu'on les appelloit filles de l'Océan, mères des fleuves, habitantes des fontaines, nourrices de Bacchus & de Cerès. Et c'est de là que sont venus les noms divers & les diverses espèces de Nymphes, telles que les Orcades pour les montagnes, les Hamadriades pour les bois, les Nayades pour les fleuves, les Néréides pour la mer. &c. Ce qui aura fait imaginer aux Poëtes & aux Artistes un Dieu Pan, des Satyres, des Faunes, des Sylvains & ces autres Divinités que les Gaulois appelloient *Dusii* : cette agréable Mythologie, fille de la riante imagination, se sera plû à décrire les scènes les plus variées & les plus voluptueuses entre ces Dieux & ces Déesses, dans des lieux où tout invitoit à l'amour. En donnant du sentiment aux êtres qui en étoient le moins susceptibles, en personnifiant chaque attribut de la nature, les Anciens avoient le cerveau trop exalté & le goût trop délicat pour ne point chercher à la peindre dans ce qu'elle a de plus aimable & de plus énergique; aussi la rendirent-ils, pour ainsi dire, complice de tous leurs excès, & chacune de leur passion avoit une Divinité pour modèle ou pour excuse. Peut-être aussi que les Poëtes, pour plaire aux femmes, & les Prêtres pour gouverner le peuple, ont-ils abusé des profondes allégories, des sublimes Hiérogliphes sous le voile desquels les sages Egyptiens & les premiers Philosophes de la Grèce dérobèrent au vulgaire les opérations de la nature, dont ils avoient surpris les secrets.

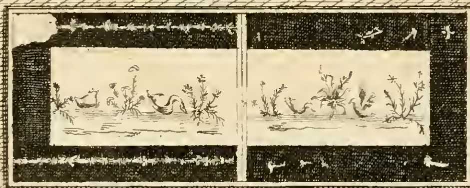
La Nymphe de notre tableau est peut-être ce que les Anciens appelloient Hermaphrodite : à la première inspection, on lui croiroit les deux Sexes; mais on sçait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur une pareille conformation.

Les Peintres & les Sculpteurs Grecs, aimoient beaucoup à représenter des figures nues; la Vénus de Chypre, celle même de

60



61



Gnide, &c. étoient ſans vêtement quelconque. Pline XXXVI, 5 & XXXV, 10 & 7, rapporte que Zeuxis voulant donner l'idée d'une beauté parfaite, peignit cinq vierges nues; le même Auteur ajoute que de tout tems à Rome, il fut reçu de peindre toute ſorte de nudités dans les lieux publics; il dit encore avoir vu de ſon tems ſur les vieux murs d'un Temple ruiné, à Lanuvio, un tableau bien conſervé d'Hélène & d'Atalante peintes d'une belle forme, mais nues & animées de tous les feux du plaiſir. Voyez Properce, liv. II, éleg. V, vers 19, & ſuivans; Martial XII, épigr. 43, & Suetone, in Tiber. XLIII, 2 not. 12 & 13. Tous les appartemens, chez les Anciens, & ſur-tout la chambre nuptiale, étoient ornés des ſujets les plus lubriques, & très-ſouvent les Artiſtes peu religieux peignoient leurs propres maitreſſes ſous la figure des Divinités. Le pieux Empereur Théodoſe s'abſtint de détruire les ſtatues peu décentes & autres monumens des Payens par un motif aſſez ſingulier. C'étoit pour perpétuer & montrer au grand jour tout le ridicule, toutes les infamies des fauſſes Religions & pour en inſpirer le mépris & l'abomination. Sozomène VII, 15, Socrate V, 16. & la Chauſſe, Theſ. ér. ant. tom. II, ſect. VII, s'appuyent de cette reſpectable autorité. Leonard Agoſtini dédia au Pape Alexandre VII, ſon recueil des pierres gravées antiques, leſquelles pour la plupart repréſentent des Priapes & des Vénus ſans voile.

Tout le monde ſçait qu'en France l'Auteur du Poëme de *la Callipédie*, ou la manière de faire de beaux enfans, eſt l'Abbé Quillet: & qu'un Cardinal (Mazarin), en agréa la dédicace.

Les mœurs & les convenances ne ſont jamais bleſſées de ce qui peut contribuer aux progrès des arts & à la gloire des hommes de génie.

PLANCHE LXI.

Ce ſont deux tableaux ſemblables repréſentant de petits herbages & des fleurs croiſſant dans l'eau, avec des canards.

Planche LXII.

Ce ſomptueux édifice à pluſieurs portiques pourroit bien être une eſpèce de Couvent, ou de Communauté à l'uſage des Prêtres Egyptiens. Les longs vêtemens & les rameaux que portent les figures confirment encore notre conjecture. Strabon XVII, p. 806, rapporte avoir vu à Héliopolis en Egypte un édifice-à-peu-près ſemblable, habité par des Prêtres, avec qui converſèrent Platon & Eudoxe. Voyez auſſi Herodote II, 37, & Diodore de Sicile I, 80 & 81.

Planche LXIII.

On voit une eſpèce de tour ſur un roc. Dans l'enfoncement on remarque encore un bâtiment, au milieu de la mer. Les deux troncs d'arbres qui occupent les deux extrêmités du premier plan, font aſſez voir que le Peintre ne les a ainſi placés que pour rendre plus ſenſible la diſtance du premier bâtiment à ceux qui rempliſſent le fond du tableau.

Les quatre figures qui ornent ce payſage ſont preſqu'effacées, & ont beaucoup ſouffert.

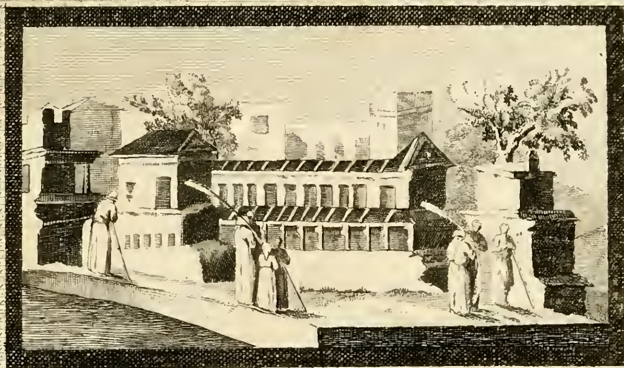
Planche LXIV.

Ce tableau & les onze ſuivans, furent trouvés tous dans le même endroit; ils ont la même perfection; tous ſont du même genre & d'une grande beauté & leur explication pourroit être réduite à un ſeul argument : ils méritent cependant un examen particulier. Ce premier morceau de peinture repréſente deux Danſeuſes qui font un gracieux détour & ſemblent exécuter une contre-danſe. La couleur, la fineſſe & la légèreté de leur vêtement conviennent parfaitement à leur caractère.

Les deux Tigres qui ſemblent flairer les deux cymbales, ſont dignes d'être obſervés par leur expreſſion pittoreſque.

Ces douze tableaux furent trouvés le 18 Janvier 1749 dans

62



63



Tom. I.

64



Tom. I.

les excavations de la tour de l'annonciation, en un lieu appellé *Civita*, où l'on croit qu'étoit située l'ancienne ville de Pompéïa. Ils étoient peints dans le même appartement sur le mur avec treize morceaux qui servoient d'arabesques, & au milieu desquels étoit un Cupidon. Il y avoit aussi sept Danseuses de corde, le tout peint sur un fond noir.

On a imaginé plusieurs conjectures pour rendre raison de ces douze morceaux trouvés ensemble. Mais elles sont trop vagues pour nous y arrêter.

On pratiquoit plusieurs sortes de danses chez les Anciens ; il y en avoit de légères & peu fatiguantes, pendant lesquelles celles qui s'y amusoient chantoient en même tems. Il y en avoit d'autres plus expressives, & qui demandoient plus de force & d'adresse ; & alors les Danseuses tenoient leurs bouches fermées. Il leur eût été impossible de bien chanter en même tems ; & il eût été désagréable de rompre la mesure ou de fausser la voix. Dans ce cas, les unes chantoient, les autres dansoient alternativement. Voyez *Plutarque & Lucien*, *de Saltatione*. Il paroît que les deux figures de ce n°. exécutent cette dernière sorte de danse. Rien de plus gracieux que leur attitude ; l'une avec l'index & le pouce, prend délicatement le doigt du milieu à sa compagne, & toutes deux de leur autre main s'entrelacent les doigts avec beaucoup de souplesse & d'intelligence.

L'une des deux est habillée en jaune, l'autre en verd avec un ourlet de couleur pourpre. C'étoit le costume le plus galant ou le plus efféminé chez les Anciens ; leurs vêtemens semblent être transparens ; leur légèreté & leur finesse conviennent parfaitement à l'agilité nécessaire pour la danse. Pollux IV, Segm. 104, nous apprend que les Danseuses ne faisoient usage que de vêtemens diaphanes, tissus peut-être avec cette laine, ou poil follet, dont on se sert encore aujourd'hui dans plusieurs Villes & qu'on appelle *Lana penna*.

L'une de nos Danſeuſes a ſur la tête, en place de bonnet; (une eſpèce de Turban) un large voile qui fait pluſieurs tours au-deſſus de ſes tempes. La grandeur & la groſſeur de cette coëffure pourroient faire conjecturer que c'eſt une couronne. Les Anciens avoient coutume de ſe ceindre la tête avec de la laine.

PLANCHE LXV.

On ne peut trop admirer cette peinture. La grande beauté du deſſein, le charme du coloris, la légèreté de l'attitude, tout montre ici l'art porté à ſon plus grand *fini* & à ſa plus grande perfection. Cette figure ſi belle, d'un pinceau ſi délicat, ſemble en effet être en mouvement & danſer. Ce qui augmente encore ſa grace, ce ſont ſes bracelets d'or, ſon collier & cet autre rang de perles qui attache ſes cheveux blonds avec un ruban blanc: ſon vêtement léger, mince, de couleur jaune, bordé d'une autre couleur d'hyacinte bleu, flottant en l'air, recouvre une petite partie du nud, & laiſſe ſentir la chair.

Les uns ſoutiennent que c'eſt une Vénus; les autres une de ces Danſeuſes complaiſantes qui ſe montroient quelquefois nues. Ces deux conjectures peuvent être reçues également. Dans le ſecond cas, ces douze tableaux repréſenteront ces figures dons on ornoit les ſalles à manger; ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de la coutume des Toſcans, qui ſe faiſoient ſervir à table, eux & leurs convives, par des filles toutes nues.

Il exiſte des marbres antiques qui atteſtent cet uſage. Les femmes s'expoſoient ſans voile, non-ſeulement dans les orgies à huit-clos; mais encore ſur les théâtres publics pendant les fêtes de Flore; les courtiſannes ſe dépouilloient de leurs habits ſur la ſcène, & en préſence du Peuple, pratiquoient tous les geſtes, toutes les attitudes que l'Aretin n'a pas craint dans la ſuite de décrire. Ouvrez Valère Maxime au liv. II, ch. X, n°. 8, & Lactance l. 12.

La danſe convient parfaitement à Vénus; Lucien, dans ſon traité

traité *de Saltatione*, no. 10 & 11, attefte que les Spartiates danfoient en chantant de petits airs pour inviter Vénus & les Amours à venir folâtrer avec eux. Relifez Horace, Ode IV, liv. I, il ne fe faifoit point de repas folemnels fans danfe. Voyez Homère. Dans tous les feftins, excepté aux banquets des Sages & des Sçavans, on introduifoit des femmes qui par leurs chants & leurs danfes égayoient la compagnie : après le chœur des Muficiens, les Danfeufes entroient les unes en habits de Néréides, les autres déguifées en Nymphes.

Le Mufeum royal conferve une ftatue de bronze, d'une beauté extrême, repréfentant une Vénus nue. Elle porte un bracelet d'or, non au poignet, mais aux jointnres des bras & des pieds.

Les perles font un ornement confacré fpécialement à Vénus, qui eft née de la mer & en eft fortie fur une riche coquille garnie de belles perles. C'eft pour cela qu'on choififfoit les perles les plus précieufes pour les offrir à fa ftatue. Pline IX, 35, & Macrobe Saturn. III, 17, affurent que cette perle fi fameufe, qui n'avoit point fa pareille & que poffédoit Cléopâtre, fut dépofée par elle dans un vafe de vinaigre & divifée en 2 parts, pour en faire des pendans d'oreille à la ftatue de Vénus. Lampridius dit, que l'Empereur Alexandre Sévère faifoit porter devant cette même ftatue deux groffes perles qui avoient été données à la Déeffe par l'Impératrice fa femme. Auffi celles qui s'adonnoient tout entières au doux métier de Vénus, aimoient à fe couvrir de perles. Properce, liv. III, éleg. X, & Martial IX, épig. III, Pline IX, 35, pour prouver à quel point les Dames Romaines portoient le luxe, dit avoir vu entr'autres femmes, une certaine Lollia Paolino chargée de pierres précieufes & de perles; elle en avoit plufieurs rangs dans fes cheveux, elle en avoit à fes oreilles, à fon col, & à tous fes doigts.

Ordinairement on repréfentoit auffi Vénus avec des cheveux blonds ceints d'une guirlande de rofes blanches & rouges. Servius dans fon commentaire fur l'Eneïde de Virgile, avance que la

chevelure blonde désignoit toujours une courtisane; mais qu'on ne donnoit toujours des cheveux noirs qu'aux femmes honnêtes, aux matrônes; & en effet Juvenal, dans la sixième Satyre, en faisant le portrait de l'Impératrice Messaline, la peint blonde: Clitemnestre, coupable d'adultère, dans Euripide; Didon, passionnée pour Enée, dans Virgile; Ariane, se laissant consoler par Bacchus dans Catulle; Pirrha, femme d'une vertu équivoque, dans l'Ode 5 du liv. I, d'Horace; en général toutes celles qui étoient nées trop foibles en amour, les Poëtes les peignent blondes; mais quelques Sçavans ont observé que la remarque de Servius ne s'est pas toujours trouvée vraie. Ovide assure que la chaste Lucrece étoit blonde; Virgile en dit autant de la modeste Lavinie.

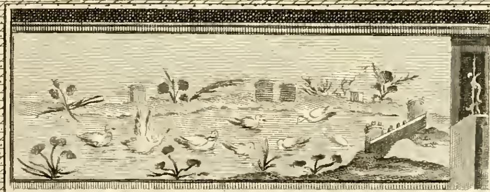
Si nous osions intervenir dans ce procès délicat à juger, nous dirions que l'expérience, quand on la consulte, nous apprend ordinairement que les blondes aiment plutôt & les brunes plus long-tems. L'œil exercé du Naturaliste impartial pourroit chercher une raison de cette différence morale dans la constitution physique de la blonde & de la brune. Mais cette question ainsi approfondie s'écarteroit trop de notre but. Terminons ici cette digression & rentrons dans notre sujet, en disant que l'antiquité n'a point décidé quels étoient les plus beaux cheveux, des blonds, ou des noirs. Cependant Anacréon & Horace, (connoisseurs en cette partie) célèbrent beaucoup une chevelure & des yeux noirs.

Quant à la sorte de danse que paroit exécuter notre figure; consultez Plutarque, conv. qu. IX, prob. 17; mais son attitude, (il semble qu'elle se mette en devoir de se couvrir), nous rappelle un usage pratiqué en Perse: les femmes venoient aux repas vêtues modestement; pendant le banquet, elles commençoient à se dépouiller de leurs vêtemens extérieurs, & d'une partie de leur modestie; mais sur la fin, échauffées par le vin, elles se déshabilloient entièrement; & cette mode n'étoit pas seulement celles des courtisannes; mais les matrônes elles-mêmes,

65



66



Tom. I.

mais les filles, vierges encore, en ufoient ainfi pour fe rendre plus agréables, pour plaire davantage, & ne croyoient nullement bleffer en rien l'honnêteté & la réferve qu'elles exigeoient, & dont elles fe montroient jaloufes.

PLANCHE LXVI.

Ce fujet repréfente un lac, ou un endroit marécageux, environné de plufieurs tours, deux defquelles à créneaux paroiffent défendre un petit Pont. On remarque plufieurs efpèces de plantes & divers oifeaux aquatiques.

PLANCHE LXVII.

La jeune femme repréfentée dans ce tableau, d'un deffin rare, eft également belle dans toutes fes parties; les cheveux font encore blonds (voyez le n°. 65) & fon habillement léger eft jaune auffi; la draperie en eft jettée avec beaucoup d'art; le voile, qu'elle tient élevé au-deffus de fa tête au bout de fon bras développé avec grace, couvre quelques parties du corps, laiffant à nud le milieu, depuis l'endroit de la ceinture, ainfi que fa main & fes pieds. Le ruban ou la bandelette qui affujettit fur fon front fes cheveux divifés en deux portions égales, eft de couleur célefte; le mouvement de cette figure eft celui de la danfe & le difque d'argent qu'elle foutient à l'un de fes côtés pourroit bien y avoir rapport; le Peintre fe fera fervi de ce renfeignement pour déterminer davantage le caractère de fon perfonnage.

La danfe eft un exercice qui caractérife autant les Graces que Vénus. Les habitans de la Béotie furent les premiers qui leur inftituèrent un culte; mais Paufanias IX, 35, dit qu'on ignore quel fut le premier qui les repréfenta nues; les Anciens Sculpteurs & Peintres les ayant toujours habillées. On peut conjecturer que la danfe des Graces étoit défignée par plufieurs filles nues qui fe tenoient en fautant & faifoient des geftes aimables; les Danfeufes de nos tableaux peuvent en donner un exemple. Les Graces avoient un voile, tel que celui de la figure ifolée que nous expliquons en

ce moment ; & portoient des vêtemens tranfparens & qni n'étoient fermés, par aucune ceinture. Seneque, de bénéf. 1, 3, Horace, lib. IX, Ode VII, & Ovide Faft. V, ne les peignent pas autrement, *Incinctæ, nudæ, veftibus folutis*. Notre figure pourroit bien être encore une Vénus, ou bien une des Graces fes compagnes, ou peut-être encore une des Heures, ou des Nymphes que les Anciens avoient coutume de leur affocier, quand ils décrivoient un feftin agréable. Voyez le Banquet de Xenophon & celui d'Apulée, Métam. X. Confultez auffi les Graces de *Wieland.*

Les Nymphes, les Graces & les Heures, & fur-tout Vénus, étoient toujours repréfentées déchauffées & remarquables par la blancheur de leurs pieds.

Les Pères de l'Eglife ont mis au nombre des trois fortes de danfes qu'ils reprochoient aux Payens, celle de Vénus ; Arnobe, IV, adv. Gentil. Saint-Auguftin, de Civ. D. VII, 16 &c. Juv. in épift. ad épift. ad Marf, & épift. de Hilar.

Macrobe, Saturn. 11, 10, a écrit que de fon tems (fous Théodofe le jeune,) l'ufage n'exiftoit plus d'amener aux repas de jeunes Danfeufes & Chanteufes nues, ou immodeftement habillées : ce qui dura jufqu'à la fin du règne de Théodofe-le-Grand, qui l'avoit défendu.

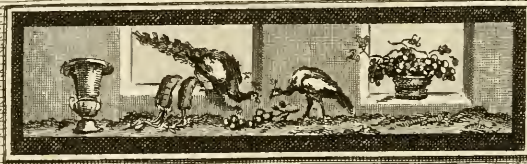
Pollux IV, feg. 103, dit avoir vu une certaine danfe où les Danfeurs & les Danfeufes portoient dans la main un plat ou difque.

Cette dernière circonftance appuyeroit la conjecture de ceux qui prétendent que ces fortes de perfonnages figuroient dans les repas, & fervoient d'officiers pour porter les mets : l'action de danfer ne s'oppofe point à ces fonctions qu'ils rempliffoient en cadence & au fon des inftrumens, au rapport de Petrone, cap. XXXVI. Voyez auffi la Satyre V de Juvenal v. 121 & feq. Voyez auffi les mots *Chironomonta*, *Chironomus*, dans *l'Etimologicon* de Voffius; ces officiers de bouche étoient inftruits à couper les viandes, à les fervir, en obfervant certains fignes de main, & à l'uniffon de la mufique. Confultez auffi l'excellent traité de

67



68



Tom. I.

Poëmat. Cantu, & viribus Rythmi, par Voſſius. Séneque le Philoſophe, & Martial parlent auſſi de cette ſorte de luxe recherché, dont les Romains faiſoient uſage dans leur repas.

PLANCHE LXVIII.

Les deux objets qu'on remarque à côté des deux Paons, couchés en travers ſur la fenêtre, ſont des eſpèces de ſacs de cuir, ou bien deux de ces meſures anciennes, qui, au rapport de Pline, contenoient deux boiſſeaux & demi, ou 42 pots de vin. Ces deux objets pouvoient donc ſervir à meſurer, ou à tranſporter des graines, de l'huile, ou du vin; d'autres y voient des boudins noirs, en forme de cervelats ou de ſauciſſes, que les Anciens aimoient beaucoup. Les ſauciſſes de Paons tenoient le premier rang ſur leur table; celles de Faiſans enſuite, & celles de Lapins après; on leur préféroit les deux précédentes ſortes de boudins ou cervelats.

PLANCHE LXIX.

Cette peinture n'eſt pas moins belle que les deux précédentes du même genre, nº. 67 & 65 : la jeune femme qui y eſt repréſentée, & qui n'eſt point drapée plus décemment que ſes autres compagnes, peut exprimer une eſpèce de Bacchante. C'eſt pour cela qu'elle eſt nue juſqu'au milieu du corps; elle a ſes cheveux déliés & en déſordre; d'une main elle tient une cymbale entourée de petits grelots & élevée en l'air; l'autre main eſt peinte en action de frapper cet inſtrument comme pour s'accompagner à la danſe; ſon col eſt orné d'un ſuperbe & large colier; à chaque bras, elle porte un bracelet, ou double rang de perles; ce qui termine ſon vêtement léger & blanc, eſt un ourlet, ou eſpèce de falbalas roux: ſa draperie eſt d'une belle intention; ſes ſandales ſont liées avec des rubans de couleur rouſſe.

Si ces douze figures peintes que nous décrivons, appartiennent aux repas, comme on le conjecture, on pourroit ajouter que chacune avoit ſa beſogne à remplir; l'une étoit pour les cymbales; l'autre pour le tympanon: & que pluſieurs étoient déguiſées en Bacchantes. Sidonius Appollin. lib. IX, epiſt. XIII, en décrivant

un repas, met au nombre des perſonnages deſtinés à faire le divertiſſement des convives, des femmes, qui imitoient les Bacchantes par leurs habits & par leurs actions ou pantomines.

Dans les monumens anciens, les Bacchantes ſont repréſentées preſque nues & à peine couvertes ſur quelques parties d'une peau, ou d'un vêtement extrêmement délié.

L'inſtrument dont ſe ſert notre Bacchante étoit appellé par les Anciens *tympanum* & répond aux *cymbales* des Toſcans, qu'on déſigne ordinairement ſous le nom Italien *tumburcello ;* Suidas, dit que cet inſtrument étoit fait avec une peau, que les Bacchantes frappoient avec leurs mains. Les Sçavans diſtinguent deux ſortes de tympanon, le grave & le léger. Ceux de bronze, couverts avec une peau, ſervoient à la guerre; tels ſont aujourd'hui le tambour & les timbales; les cymbales légères étoient formées d'un cercle de bois recouvert d'une peau & reſſembloient à un crible, tel eſt le *cymbalum* de notre eſtampe. Suidas, d'après le Scholiaſte d'Ariſtophane, au ſujet de la Comédie de ce dernier, intitulée Pluton, fait dériver *tumpanon*, du verbe *tuptein*, *percutere* en Latin, en François *frapper*, parce que le tambour léger, ou tambour de baſque, ſe frappe avec la main, & le tambour grave ou celui qui ſert à la guerre, ſe frappe avec des baguettes, ou petits bâtons. D'autres vont chercher l'étimologie de ce mot dans le Syriaque, prétendant que les Peuples qui parloient cette langue introduiſirent à Rome l'uſage de cet inſtrument. Quant aux danſes des Bacchantes, conſultez Sidonius Appollin. IX, epiſt. 13, Plutarque IX, ſymp. qu. 14, déja cités: Platon VII, de legibus, Lucien de ſat. Euripide in Bacchis, V. 377 & 78, Ariſtophanes in acharn. act. IV, ſc. VII, v. 23. St. Clément d'Alexandrie pæd. II, 4; Arnobe reproche aux Gentils les obſcenités que ces femmes danſeuſes commettoient, portant dans leurs mains ces ſortes d'inſtrumens, ainſi que ceux qu'on appelloit *Crotales*.

Paſſons à la couleur du vêtement de notre figure; il exiſtoit à Athènes une loi, dont on étoit redevable à Zaleucus, qui ordon-

69 

70 

noit aux femmes honnêtes feulement d'être habillées de blanc, & les Courtifannes devoient l'être eu couleur; confultez Plutarque, queft. Rom. probl. XXVI, obfervez fur-tout deux paffages, l'un de Porphire au fujet du 36e. vers de la 2de. Sat. du liv. 1er. d'Horace, & l'autre de Servius, dans fon Commentaire fur les Géorgiques de Virgile au fujet du vers 83e. du 3e. liv. Ces deux Auteurs établiffent une diftinction ingénieufe entre ces deux mots latins, *album* & *candidum*, par rapport à la couleur des vètemens des femmes chez les Romains. Voyez auffi Ferrari p. I, de Re veftiariâ III, 17.

Tertulien, apolog. cap. 6, & de cultu fœminarum, cap. 12, dit que de fon tems on ne pouvoit diftinguer les femmes honnêtes, les Dames, d'avec les Courtifannes, leurs manière de fe mettre confondant tous les états. Ce paffage pourroit avoir fon application pour d'autres tems, & dans d'autres pays. Le Grand Théodofe réprima cet abus.

PLANCHE LXX.

Parmi tous ces poiffons, les uns accrochés, d'autres fortant d'un petit cabat renverfé, d'autres pofés tout uniment fur une table de pierre, on en diftingue une efpèce appellée murene. Cette forte de poiffon étoit très-eftimée ; & encore aujourd'hui, on en fert fur les tables dans le Royame de Naples.

PLANCHE LXXI.

Cette peinture repréfente encore une jeune femme, qui danfe & joue. Elle eft d'une belle forme; la couronne de lierre qui affujettit fes cheveux & les empêche de flotter; la peau de Panthère, ou d'un autre animal qui pend de fon épaule gauche, & qui en voltigeant traverfe toute la figure & vient paffer fous fon épaule droite, les cymbales, (ou crotales) qu'elle tient dans les mains, en action de les battre l'une contre l'autre, tous ces détails défignent une Bacchante; fes bracelets redoublés font de couleur d'or; fa chauffure eft jaune & fermée avec des liens pareils à ceux de nos pantouffles; fon habillement demande à être obfervé.

Cette couronne de lietre que porte notre figure, nous feroit croire qu'elle célèbre la fête de Bacchus. Lucien, *in tragopodag.*

prétend que les Prêtres de ce Dieu n'étoient diſtingués des autres que par le lierre. Pline XVII, 4, dit que Bacchus, (*patrem liberum*), fut le premier qui ceignit ſa tête de lierre; que dans la haute antiquité, on ne donnoit de couronne qu'à Dieu, *antiquitas corona nulli, niſi deo dabatur.* — Ovide, dans ſes faſtes, III, 767e. vers & ſuivans, rapporte ainſi l'origine de ces ſortes de couronne, en nous apprenant que la Nymphe qui éleva Bacchus le cacha ſous des feuilles de lierre, pour le ſouſtraire aux recherches de la jalouſe Junon. D'autres Auteurs alléguent des raiſons différentes de cet uſage. Voyez le *Sympoſ.* III. de Plutarque.

Bacchus & ſes Nymphes ſe couvroient d'une peau de Panthère, ou parce que la nourrice fut changée en Panthère, ou parce que cet animal aime beaucoup le vin. Ils portoient auſſi des peaux de jeunes cerfs & de dains, & même de chèvres.

Anciennement les bracelets ſe portoient ſeulement à un bras; ils étoient en uſage chez les Sabins qui les mettoient au bras gauche; les Orientaux au contraire à droite : dans l'origine de cette coutume, les hommes ſeuls en portoient; c'étoit, pour les Guerriers, le prix, la marque de leur valeur. Les femmes, dans la ſuite commencèrent à s'en parer; elles n'en chargérent d'abord qu'un ſeul bras, puis l'un & l'autre à la fois, enfin, elles en portèrent à leur pieds, & à chaque doigt, même au pouce. Les bracelets qu'on mettoit aux pieds eurent leur dénomination particulière de *compedes*, ceux qu'on plaçoit au bras & ſpécialement à la jointure, s'appelloient *brachilia*; le nom génerique étoit *monilia.*

Ferrari, dans ſon ouvrage déja cité de Re veſt. lib. III, cap. 18 & 19, témoigne ſa ſurpriſe de ce que les Danſeuſes avoient des habits ſi longs qu'ils deſcendoient juſque ſur le pied, elles qui ne devroient en porter que de courts & de légers.

Quant à la chauſſure, nous en parlerons dans la ſuite, lorſque nous rendrons compte d'une antiquité d'Herculanum repréſentant une boutique de Cordonnier.

PLANCHE LXXII.

71



72



Tom. I.

Planche LXXII.

Cette Planche repréſente des fruits dans une corbeille, & des Sauciſſes attachées contre le mur, & pour la forme ſemblables à celles de nos Chair-cuitiers. Conſultez Varron de LL, lib. IV; Arnob. lib. VII; Iſidore XX, 2, & le traité d'Appicius. On prétend que l'Empereur Héliogabale fut l'inventeur des Sauciſſes de Poiſſon. *Lampridi. in Heliog.*, *cap.* 19, *& Caſaubon.*

Le Trône du Monde n'étoit pas la vocation de ce Prince; Héliogabale ſe feroit peut-être fait eſtimer, en ſe bornant au comeſtible.

Tel brille aux derniers rangs, qui s'éclipſe au premier.

Planche LXXIII.

Cette agréable Figure, moins animée que celle du n°. 71; mais dans le même goût, eſt couverte d'un vêtement long, très-fin, & d'une couleur violette; elle a l'épaule & le bras droit nuds; un voile jaune & vaguement jetté, tourne en s'élevant ſur l'épaule gauche, & paſſe par derrière elle: des feuilles fines & longues ceignent ſes cheveux blonds: de la main droite, elle tient un vaſe par ſon anſe; ſur ſa main gauche eſt un baſſin où ſont trois Figues, que l'on diſtingue par leur forme; elle porte un bracelet de couleur d'or, & des ſandales à ſes pieds.

La couleur violette ne le cédoit qu'à celle de pourpre chez les Anciens, & étoit un objet de luxe. Conſultez *l'Aulularia* de Plaute, act. III, ſc. V; le Traité de Ferrari I, de *Reveſtiariâ*, III, 21; & Pline le Naturaliſte, liv. XXI, ch. VI. Ce dernier Auteur nous apprend que de ſon tems on imitoit le poupre avec le bleu & le violet XXXIII, 13: ce paſſage a fait commettre une erreur à Saint-Jérôme; ce Père de l'Egliſe, meilleur Théologien que Naturaliſte, confondit la couleur violette avec l'azur. Virgile au

contraire appelle noir le violet foncé. Sans rapporter tout ce que les Poëtes ont imaginé ſur cette couleur, & la fleur qui lui a donné ſon nom au ſujet d'Io métamorphoſée en Vache, nous dirons ſeulement, d'après Martial, Epigramme XXXIX, liv. II, que le vêtement violet étoit ſpécialement conſacré aux Femmes galantes.

Quant à la partie découverte de l'épaule & du bras, pour juger de l'intention voluptueuſe de l'Artiſte, dans la manière de draper ſa Figure, nous renvoyons au 307 vers & ſuivans du troiſième liv. de l'Art d'Aimer d'Ovide. Une ſemblable autorité n'eſt point ſuſpecte en pareille matière.

Nous ne nous arrêterons pas plus long-tems ſur le voile & les autres parties du vêtement de la Figure que nous décrivons ici; il paroît qu'autrefois les Femmes ne le cédoient point à nos modernes dans l'art d'inventer tous les ans des modes nouvelles & de nouvelles dénominations; elles ne penſèrent point dès-lors aux tourmens qu'elles préparoient aux Sçavans, qui ont tout confondu, & n'ont donné aucunes explications certaines : nos deſcendans nous feront, ſans doute, un jour le même reproche. Puiſſions nous n'en point mériter de plus graves de leur part !

La couronne de notre Figure pourroit bien être de feuilles de roſeau ou de cannes, ou de quelqu'autre plante aquatique. Cette conjecture a fait dire que ce Tableau repréſentoit une Nayade, ou une Nymphe de la ſuite de Bacchus; & on a cité pour autorité deux jolis vers latins du tendre Tibulle, liv. III, élegie VIe, vers 7; mais cette opinion rencontreroit plus d'une difficulté.

Le Vaſe de notre gravure eſt connu parmi les Antiquaires ſous le nom Italien de *Prefericolo*. Voyez la Chauſſe, T. II, ſect. III, Fig. III, & Montfaucon, T. II, lib. III, chap. IV.

On dit que Bacchus trouva le premier les Figues; Pauſanias I, rapporte que Cérès en donna des pepins à Fitalus, ſon Hôte.

D'après tout ce que nous venons d'expoſer, on pourroit conjecturer que cette Figure a beaucoup de rapport aux Baccha-

73



74
75
76



Tom. I.

nales. Pendant les Fêtes de ce nom, on se déguisoit sous diverses formes; on prenoit divers caractères. Et dans cette supposition, notre Tableau représentera une offrande à Bacchus des premières Figues. Consultez la pag. 200 & suivantes du second vol. 8°. des *Lettres de Coxe sur la Suisse*, élégamment traduites & enrichies des plus intéressantes Observations par le traducteur, M. *Ramond.*

D'autres ne reconnoissent dans cette Figure qu'une de ces Femmes qui servoient dans les repas, & costumée pour cet usage.

Quelques-uns n'y voyent qu'une Danseuse.

Nous aurons encore occasion d'en parler dans la suite.

Nous avons déja dit plusieurs choses au sujet des bracelets. Voyez Buonaroti, *ne'vasi di vetro* pag. 199.

Quant à la chaussure, consultez Saumaise, dans son Commentaire, *de Pallio*, de Tertulien, & Aulugelle XIII, 20.

Planches LXXIV, LXXV, LXXVI.

Ces trois petits Tableaux méritent quelqu'attention : le premier représente un Oiseau prêt à becqueter une grappe de raisin. Le second deux Poisons ; & le troisième deux Rougets posés sur une fenêtre. Varron *de re rusticâ* III, 17, nous apprend que cette dernière espèce de Poissons étoit du goût des Romains ; & Séneque assure dans ses questions naturelles III, 18, & dans sa lettre 95e, qu'un seul Rouget fut vendu 5000 Sesterces ; le prix d'un autre alla jusqu'à 8000 : ce qui revient à 200 ducats, environ 2200 de notre monnoie. Consultez Pline IX, 17 ; Juvenal, Satyre IV, vers 15 ; Lampridius, Heliog. ch. 10 ; Bulengerus, de conviv. II, 26 ; & Meursius, Rom. Luxur. ch. 14.

Planche LXXVII.

Cette Femme semble être la Compagne de celle de la Planche LXXIII ; sa couronne, qui paroît la même au premier coup d'œil, est composée de tiges de bled, consacré aux Fêtes de Cerès.

Ovide, liv. III, de ses Amours, élegie X, vers 36; quelques sçavans ont cru y reconnoître la plante appellée *Fillira*, destinée aux couronnes en usage dans les repas. Cette Figure est représentée tenant de sa main droite un panier, & un plat de l'autre. Elle n'a point de sandales à ses pieds; mais une espèce de pantoufles. Ainsi que la Figure précédente, elle a l'épaule droite & le bras découverts; on lui voit, de plus, une partie du sein; elle porte aussi un bracelet au bras droit; son voile, drapé de même, est d'un verd foncé; & son vêtement, qui n'est pas moins fin & délié, est blanc. Dans les Fêtes solemnelles de Cerès, les habillemens blancs étoient d'étiquette. Ovide, liv. IV de ses Fastes, vers 619. Ce costume étoit encore celui des Femmes élégantes & recherchées, contemporaines de ce Poëte aimable. Voyez son Art d'Aimer III, vers 183 & 191, *Albentes Rosas....* &c. Consultez sur-tout Stuckius, *convivialium*... II, 26, *in-fol.* En général, pendant les jours d'allégresse, ou les Fêtes chomées, les Anciens faisoient usage d'habits blancs; aux banquets des Empereurs Romains & des Grands, ceux qui les servoient à table étoient vêtus de blanc. Voyez la prémière Elégie du quatrième livre de Tibulle. Voyez aussi Suétone, à l'article de Domitien.

La couleur du voile répond à celle du porreau, ou bien au verd des bleds qui sont encore sur pied. Cette diversité de couleur en usage chez les Anciens & au moyen de laquelle ils se faisoient distinguer avec grand soin aux jeux du Cirque, sur le théâtre, & dans leurs festins, pourroit être regardée comme l'origine de la livrée parmi les modernes, & peut-être aussi des uniformes Militaires. Nous renvoyons à Cassiodore, liv. I, Ep. 2, 27 & 33; à Bullengerus, dans son traité du Cirque, ch. 4 & 40, à Seneque, Epître XCV, & dans son Traité de la brieveté de la Vie, ch. VII, & à Pétrone chap. XXVIII; & encore à Ferrari I, *de re vestiariâ*, III, 4; cette passion de faire porter ses couleurs à ses Domestiques alla si loin, que les Empereurs se crurent obligés de faire des Loix pour réprimer ce luxe, qui étoit devenu

77



78



Tom. I.

d'une dépenſe exceſſive. Voyez les titres V, VII, & IX du liv. XV, du code Théodoſien. Mais ces Loix ſomptuaires furent un frein trop foible : on continua de nourrir & d'habiller avec magnificence les acteurs du Cirque & les femmes de théâtre ; & comme l'ont remarqué les Hiſtoriens, Marcien fut élevé à l'Empire, au milieu même du Cirque ; peut-être à cauſe de la dépenſe qu'il y faiſoit.

Quelques-uns prétendent que cette Figure & la précédente ſont deux Danſeuſes, de l'eſpèce de celles qu'on appelloit *Cernophori*. Voyez Pollux IV, 103, & Athenée XI, 7.

Nos deux Figures ſont couvertes d'un vêtement léger, mais très-long, & on pourroit trouver une apparente contradiction à en faire en même tems des Danſeuſes, ou des Miniſtres employés au ſervice de la table : ceux qui ſervent à un banquet devant être habillés très-court ; mais il n'en étoit pas toujours ainſi dans l'Antiquité : on pourroit citer en preuve les Diacres qui dans nos Temples aſſiſtent le Célébrant à la Sainte-Table, & auxquels la Primitive-Egliſe a conſervé quelque choſe de l'ancien coſtume ; ils portent une caſaque ou tunique qui leur tombe preſque ſur les pieds ; peut-être même que les cordons & glands qui dans leurs habillemens ne leur ſervent plus aujourd'hui que d'ornemens, étoient jadis deſtinés à les relever & à les aſſujettir ; & c'étoit à-peu-près ainſi que pendant les ſacrifices & aux repas ſacrés qui les terminoient toujours dans le Paganiſme, on habilloit les Miniſtres qui accompagnoient le Pontife. Outre cela on a remarqué que les Femmes de plaiſir ſeulement, portoient une robe ou tunique très-courte, ou relevée très-haut. Chez les Anciens, les états étoient mieux caractériſés qu'aujourd'hui ; & ils n'aimoient pas à les confondre ; ils étoient de meilleure foi que nous ſur cet article.

Conſultez au reſte Stuckius, ant. conviv. II, 22 ; Apulée, mét. II, p. 53 ; Plaute, *pœn.* act. V, ſc. V ; Ovide, art. III, 301.

Quant à la chauſſure de notre Figure, conſultez Balduin, *de Calceam*, chap. XIV, pag. 139, chap. XVI, pag. 164.

Planche LXXVIII.

On voit dans cette Peinture différens Poiſſons ; une eſpèce de friſe termine le bas du cadre.

Planche LXXIX.

Cette Peinture, d'une grande beauté & d'une grande perfection, n'eſt inférieure en aucune partie aux Figures qui précédent : elle repréſente une Femme, vue de profil, & vêtue d'une tunique blanche, & par-deſſus d'un autre vêtement bleu dont le bord ourlé eſt de couleur de roſe ou rouſſe ; deux perles en forme de poires pendent à ſes oreilles. On obſervera la bandelette auſſi de couleur de roſe, qui ceint ſon front & aſſujettit ſon voile jaune, dans lequel ſon enfermés ſes cheveux blonds ; elle tient de la main droite une branche d'arbre où pendent deux fruits, qui paroiſſent être des pommes ou des bayes de cedre ; dans ſa main gauche eſt un ſceptre de couleur d'or & parfaitement diſtinct ; ſes pieds ont pour chauſſure des ſandales.

Cette Figure bien compoſée & modeſtement vêtue, ne doit point être rangée dans la claſſe des deux précédentes : pluſieurs Sçavans ſoutiennent cependant le contraire, & veulent que ce ſoit encore une Venus.

Les Femmes ont trouvé plus d'une manière d'orner leur tête, d'arranger leur chevelure ſous des voiles : ici, le lien noué ſur le milieu du front de notre Figure, paroît être un ſimple ruban. Dans pluſieurs de nos Provinces, cette ſorte de coëffure, peu recherchée, eſt encore en uſage : mais pour montrer combien l'Artiſte a été fidèle au coſtume, traduiſons un paſſage d'un traité ſur la Toilette des Vierges, & dont l'Auteur eſt un grave Père de l'Egliſe, ou du moins qui eût mérité d'en être un, s'il eût toujours été auſſi ortodoxe dans ſes autres écrits, que dans

ſon livre *de veland Virgin. cap.* 17 : l'auſtère Tertulien nous apprend dans ce paſſage, que les Vierges, ou les Femmes, avoient de ſon tems deux manières de ſe coëffer : ou bien leur tête, privée de bonnet & de coëffe, reſtoit nue ; le front étant ſeulement ceint d'une eſpèce de bandelette. Ou bien tout le derrière de leur tête étoit couvert de voiles légers qui deſcendoient ſur leurs oreilles, mais ſans les cacher. Dans la première toilette, on voyoit du moins tous les cheveux noués élégamment. Mais dans notre Tableau, on a préféré la ſeconde mode : enſorte qu'on ne voit qu'une très-petite partie de la chevelure, ſéparée en deux, & avec beaucoup de grace ſur le devant du front.

Conſultez Rainaud *de pileo*, & cet. cap. teg. ſect. VI : liſez auſſi la ſçavante Lettre latine de Saumaiſe ſur le chapitre XI de la première Epître de Saint-Paul aux Corinthiens, *de Cæſarie virorum & mulierum comâ*, imprimée chez les Elzevirs, en 1646 8°. Quelques-uns veulent que la coëffure de notre aimable Figure appartiennent à une Reine, ou à quelque Déeſſe.

Nous avons déja parlé, & en plus d'un endroit, de la diverſité de couleurs en uſage dans le coſtume des Femmes.

Toutes les Figures que nous avons décrites juſqu'à préſent, & celle-ci particulièrement, ont la chevelure blonde. Nous ne devons peut-être cette uniformité qu'au fond noir, ſur lequel ſont peintes ces huit Femmes, & qui aura empêché l'Artiſte de leur donner des cheveux noirs.

Le fruit du cedre étoit appellé par les Peuples de la Libie, pommes des Heſpérides : Hercule, comme on ſçait, en tranſporta dans la Grèce : on les appelloit auſſi pommes d'or, à cauſe de leur couleur & de leur rareté ; dans les premiers tems, on s'en ſervoit comme d'alimens. Athenée aſſure que chez les Anciens on avoit coutume d'en ſervir à leurs repas. Plutarque ajoute, qu'on en plaçoit dans les garde-robes, pour donner une bonne odeur aux vêtemens, & pour les préſerver des vers. Les Spartiates en

offroient aux Dieux en facrifice : & ce fruit faifoit partie du culte particulier qu'on rendoit à Bacchus, comme auteur de tous les fruits. Voyez Spanheim, de V & P. numifm. differt. IV.

La partie fupérieure du fceptre d'or de notre Tableau, eft ornée d'une moulure femblable à un chapiteau, au haut duquel onn voit un globe. Dans les monumens antiques, on en rencontre qui ont beaucoup d'analogie avec celui-ci. Le fceptre de Jupiter avoit à fa cîme un Aigle; & tel étoit celui que les Tofcans donnèrent au Roi Tarquin, lequel depuis eft paffé dans les mains des Confuls. (Juvenal, Satyre X, vers 38,) le fceptre de Junon, au rapport de Paufan. II, 17, avoit à fa pointe un Coucou. On fçait que c'eft fous ce mafque peu galant, que Jupiter, pour la première fois, fit fa femme de fa fœur. Sur la fameufe Table d'Ifis & d'Ofiris, le fceptre de ce dernier eft de couleur d'or & terminé en tête d'Epervier. Celui de l'autre perfonnage, a pour ornement une fleur dite *loro :* enfin, Antoine Auguftin nous a confervé dans fon dial. V, une médaille repréfentant une Cybèle, qui porte un fceptre en tout pareil au nôtre. Le fceptre, dans les premiers tems, étoit l'attribut non-feulement des Dieux & des Rois; mais encore des Triomphateurs, comme on peut l'obferver fur plufieurs médailles antiques. C'eft d'après cela qu'on a prétendu que notre Figure a quelque rapport avec Bacchus. Et en effet, dans la Pompe Bacchique décrite dans Athenée V, 6, on voit une Femme, qui d'une main tient une couronne, & de l'autre un inftrument qu'on pourroit appeller un fceptre. Dans plufieurs autres monumens, on rencontre des Bacchus tenant à la main un bâton qui a la forme d'un fceptre. Voyez Suétone, chap. 24, dans la vie de Néron. Ce fceptre & l'habillement blanc de notre Figure la feroient regarder comme la Paix perfonnifiée; fi elle tenoit à la main un rameau d'Olivier; mais les pommes d'or qu'on voit ici, l'ont fait paffer aux yeux des Sçavans Antiquaires pour Junon, ou pour Venus. La raifon qu'on allégue en faveur de la première conjecture, eft tirée d'Athenée. cit. cap. 7,

p. 82.

79



80



p. 83; la Terre, dit-on, aux nôces de Jupiter & de sa sœur, enfanta subitement l'arbre qui donne de telles pommes. Consultez encore les Mythologues. Quant à la seconde opinion, les pommes d'or sont, dit-on aussi, un attribut de Venus, ainsi que le voile d'azur, qui rappelle qu'elle est née de la mer. Le sceptre convient au moins autant à Venus qu'à Junon. L'empire de la beauté ne le céde point à celui de la grandeur; mais pour une Venus, notre Figure est bien modeste. D'autres Sçavans prétendent qu'on faisoit des vœux indistinctement à Venus ou à Junon, quand il s'agissoit de nôces, & que cette Figure porte les attributs de l'une & de l'autre à la fois; & en effet, les mères de familles, jadis, offroient des sacrifices à Venus pour obtenir & procurer de bons maris à leurs filles. Venus présidoit autant au mariage que Junon, & le sceptre lui convient en signe du pouvoir que les femmes ont dans les affaires domestiques. C'est pour cela que la jeune épouse, chez les Anciens, en entrant dans la maison de son mari, en recevoit un paquet de clef. Chez les Egyptiens, c'étoit bien pire, non-seulement les femmes présidoient aux détails de l'intérieur du ménage; mais encore les maris promettoient aux Fiançailles, d'obéir à leurs nouvelles épousées. Nous n'assurons point l'autenticité de cette tradition, qui n'est appuyée d'aucuns monumens, & qui est venue jusqu'à nous de si loin & à travers tant de siècles.

V. Apulée métam. X, Orphée, Hymne à Junon, Lorenzi *de sponf. & nupt. cap. II.*

Il y en a d'autres qui veulent que cette Figure représente une Danseuse; mais on leur répond que, quoiqu'elle ait du mouvement & de la légèreté, on ne doit y voir que le génie du Peintre habile; ayant à exprimer une Femme seule, pour lui donner plus de grace & la rendre plus agréable, l'Artiste se sera étudié à lui communiquer de l'action & de la vie; ses gestes délicats ne sont pas assez prononcés, assez animés, pour rendre une Femme exécutant une danse.

Quoiqu'il en soit de toutes ces différentes conjectures, peut-être ne faut-il voir dans ce Tableau qu'un caprice, qu'une fantaisie aimable, sortie du cerveau du Peintre.

PLANCHE LXXX.

On voit encore ici des Poissons de diverses espèces.

PLANCHE LXXXI.

Vue d'un Temple avec des festons & des Figures symboliques; près de la mer, dans le lointain, sur la rive, & sur une coline, on voit une maison & quelques autres habitations ou fabriques. On peut remarquer dans plusieurs Peintures anciennes ces festons, ou guirlandes de verveine, qu'on attachoit aux statues des Dieux, & sur le fronton des Edifices sacrés ou autres, à l'occasion des fêtes & autres sujets d'allégresse. Vitruve IV, 1. Les griffons figurés sur le portail du Temple, pourroient bien indiquer qu'il étoit dédié au Soleil, le griffon lui étant consacré. Cependant la plupart des Temples du Soleil étoient découverts.

Quelquefois aussi les Anciens se promenoient pendant les jours chomés, la tête couronnée. Cette circonstance n'a point lieu pour les Figures qu'on apperçoit ici assez peu distinctement.

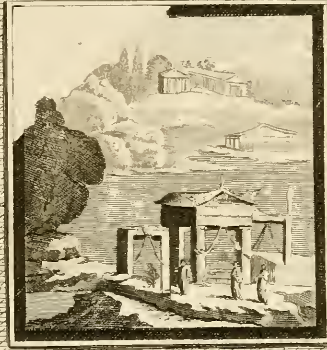
PLANCHE LXXXII.

Un buste de Femme d'un aspect majestueux; elle a la tête couronnée de feuilles; à son côté, on apperçoit une partie d'une autre tête d'Enfant.

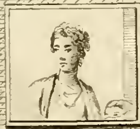
PLANCHE LXXXIII.

Le Centaure, ici représenté, a la partie humaine d'une carnation bronzée & la partie de cheval d'une couleur gris-cendrée, il a les mains liées derrière le dos & est en action de courir,

81



82



Tom. I.

portant fur fa croupe une Bacchante prefque nue ; elle le tient par les cheveux avec la main gauche, & femble vouloir le frapper avec le bout du manche d'un tirfe, qu'elle agite de la main droite ; on remarquera que les Centaures jouent un très-grand rôle dans l'Hiftoire de Vénus, ainfi que dans celle de Bacchus. Les monumens antiques nous fourniffent des fcènes pareilles à celle de notre Tableau, lequel eft des plus expreffifs.

Les cheveux du Centaure & de la Bacchante font blonds ; il eft vrai que le fond du Tableau eft noir ; ils font épars & déliés ; pouffés au gré du vent, ils correfpondent parfaitement au mouvement rapide des deux Figures.

Un certain Ixion eut l'audace de porter des vues charnelles jufque fur la Reine des Cieux ; d'après le confeil des deux Epoux, il fut arrêter que Jupiter feroit paroître aux yeux du téméraire une nue toute femblable à la chafte Junon. Trompé par les apparences, Ixion brufqua la conclufion du roman ; mais quoiqu'il n'embraffât qu'une nuée, fes plaifirs d'une efpèce nouvelle ne furent pourtant pas ftériles : il en naquit un fils beau comme les Anges de lumière ; mais fuperbe comme les Enfans des Tenèbres ; il fut élevé par une Nymphe ; & ce qui ne fait pas beaucoup d'honneur à fon éducation, c'eft qu'il contracta bientôt après un mariage plus étrange encore & moins impardonnable que celui de fon père ; il devint l'époux d'une Jument, & donna le jour aux monftres moitié hommes & moitié chevaux, qu'on appelle Centaures. V. Diodore, de Sicile, IV, 69, 70, & Pindare, *Od. Pyth.* II. Le Docteur Galien, dans fon Traité *de ufu partium*, de l'ufage des parties de l'homme & de la femme, n°. III, fe donne la peine de prouver qu'un tel accouplement, (il ne parle fans doute que du fecond), n'eft point dans la nature, & il prend de-là occafion d'invectiver les Poëtes qui fe font tout permis. Le bon Galien auroit dû plutôt fe délaffer de fes Obfervations Anatomiques, en lifant les beaux vers qu'une telle aventure a infpirés aux anciens Mythologues, ou bien

chercher dans cette ingénieuse allégorie, le trait d'Histoire ou le but moral que la riante Antiquité a voulu nous transmettre. Quant aux amours d'Ixion, on réduit cette fable à ceci: une Reine d'Egypte, pour se soustraire aux importunités d'un Hôte, que son Epoux avoit conduit dans son Palais, & qui probablement ne lui convenoït pas, fit mettre à sa place dans sa couche une de ses Suivantes appellée *Aura*, *Vent*, *brouillard*, *nuée*. On s'est déja servi de ce moyen, d'un jeu de mot, pour déchiffrer les énigmes de la Mythologie profane; mais si cette explication étoit commode à trouver, elle n'est point satisfaisante... Les Poëtes Moralistes, (& ces deux mots ne devroient jamais être désunis) se seront plû tout bonnement à mettre en image & en action un point d'instruction bien essentiel; vraisemblablement ils auront voulu nous apprendre qu'il ne faut point s'adresser aux Grands, aux Maîtres du monde; que de l'attachement qu'on leur porte, il n'en revient presque toujours que du vent,& qu'on n'apprend dans leur commerce qu'à devenir vains, superbes & orgueilleux, & à couvrir ces vices d'un vernis flatteur: & enfin, qu'en dernier analyse ils nous rendent des monstres, ou nous excitent à des actions dignes de ce nom.

Pour les Centaures, le premier Cavalier qui de loin parut ne faire qu'un avec l'animal qu'il monta, aura donné l'idée de cette espèce imaginaire de Monstres; & quoiqu'il y en ait déja assez dans la nature & dans la société, les Poëtes auront voulu donner un corps au fruit de leur imagination, & aux illusions de leurs sens, sûrs de plaire, toutes les fois qu'ils offriront des Tableaux étonnans ou bisarres; si l'on veut des détails sçavans sur cette matière, qu'on lise Bochart, Hieroz., pag. 11, lib. VI, cap. 10, p. 35, 40. Jusqu'où n'a-t-on pas compté sur la crédulité des lecteurs? on n'a pas craint d'affirmer, que le cheval de César avoit les deux pieds de devant faits comme ceux des hommes; V. Pline, VIII, 42; & Suetone, *cæs.* c. 61. Pausanias V, 19, fait mention d'un morceau de sculpture antique ou étoit figuré un

Centaure ſemblable au cheval de Céſar. Cependant dans les monumens qui nous reſtent, on obſerve conſtamment que les Centaures y ſont déſignés tels que celui que nous avons ſous les yeux. Apulée les appelle *demi-bêtes*, *ſemi-beſtiæ*. Voyez l'âne d'or, liv. v.

Sur les Monumens antiques qui appartiennent à Bacchus, on rencontre quelquefois ce Dieu dans un char traîné par des Centaures; Buonarotti donne deux raiſons principales de cet attelage: 1$_0$. parce que les Centaures aiment beaucoup le vin: témoin le vers 367, du liv. XIV, des Dioniſiaques de Nonnus: Horace en parle auſſi dans une de ſes Odes. 2°. Parce que Bacchus étoit du nombre des nourriſſons de Chiron, le Centaure. Mais l'amour du vin n'eſt pas la ſeule paſſion qui caractériſe les Centaures: à l'exemple des Faunes, des Sylvains, &c. Ils ſont connus par les embûches qu'ils dreſſoient aux Nymphes. On ſçait les excès auxquels ils ſe ſont portés dans leur double ivreſſe, aux nôces de Pyrithoüs, avec les Lapithes. On ſçait que le Centaure Neſſus tenta d'enlever Dejanire à Hercule qui le perça d'un coup de flèche; Diodore IV, 12, raconte que le même Hercule tua Omède, autre Centaure, qui faiſoit violence à Alcione ſœur d'Euriſtée. Appollodore nous apprend, que la Vierge Atalante, ſeule contre les deux Centaures Retus & Ileus, leur vendit cher l'injure qu'ils firent à ſon honneur, ils la payèrent de leur vie. On n'ignore pas qu'il y eut des Syrènes appellées *Centauricides*, à cauſe du maſſacre de pluſieurs Centaures qui prétendoient les épouſer malgré elles. Toutes ces ſcènes expliquent celle de notre Tableau. V. Buonarotti, V, Maffei, Statue, Tav. LXXII—IV: & de la Chauſſe, Theſ. ev. ant. To. I, ſect. I, Tab. LI; Tibulle I, el. 9, & Properce III, 24.

Pline, XXXVI, nous apprend qu'entr'autres merveilles de la ſculpture, on voyoit à Rome des Centaures portant des Nymphes; Ils avoient ſoin de guetter les Femmes ſur le bord des fleuves,

pour les enlever à travers les flots & en abuser sur l'autre rive ; ans inquiétude & à loisir.

Quelques fins observateurs prétendent que la scène de notre Tableau n'est rien moins qu'un rapt. Cette Bacchante, disent-ils, amie du Centaure, ne lui prend les cheveux que pour le guider plus sûrement. Elle fait usage de son tyrse, non pour le frapper, mais pour exciter & diriger sa marche. Ils ajoutent, que toutes les Nymphes ne fuyoient pas à l'aspect de pareils Monstres ; qu'il pouvoit y en avoir de très-aimables, & remplis de talens. Nous avons vu que le Centaure Chiron enseigna la Médecine & la Musique au jeune Achille ; & c'est sous un tel Maître qu'il apprit à plaire à la belle Deidamie. Mais si la tradition & les Poëtes ne nous ont transmis que leurs querelles & les mauvais traitemens qu'ils essuyèrent ; c'est parce que les Amans heureux, ou qui cherchent à le devenir, sont discrets & s'enveloppent du manteau du mystère ; & parce que les Belles d'autrefois qui faisoient sonner si haut leur belle résistance & leur triomphe sur des Centaures maussades & gauches, taisoient avec grand soin leurs foiblesses & leurs défaites auprès de ceux qui n'avoient conservé de leur monstruosité que l'organisation.

D'autres Moralistes, vieux & chagrins sans doute, n'ont vu dans notre sujet, qu'une allégorie de l'ascendant que les femmes aimées prennent sur leurs adorateurs serviles, & à ce trait de la fable, il ne manquent pas de rapporter l'humiliante aventure du grave Aristote, qui se laisse seller, brider & monter par la Maitresse de son jeune Maître. Voyez à la Comédie Italienne, la jolie Pièce en Vaudevilles, que MM. Auguste de Piis & Barré ont fait représenter à ce théâtre sur ce trait d'Histoire : peut-être ces Auteurs pleins de goût ont-ils chargé un peu trop le caractère du Philosophe ; ensorte que cet Opéra-Comique devient du plus mauvais exemple ; ceux qui se chargent des devoirs pénibles de l'éducation n'étant déja pas beaucoup considérés, de charmans

83



Tom. I.

couplets dans la bouche des Femmes & des jeunes-gens, ne contribueront que trop à décrier tout-à-fait un état d'où dépendent tous les autres.

Planche LXXXIV.

Cette belle *Centaureſſe*, peinte courant, porte ſur ſa croupe une jeune fille couverte d'un vêtement jaune, & tenant de ſa main gauche un tyrſe, ce qui ne peut être qu'une Bacchante; elle a les cheveux partie déliés, & partie entortillés derrière la tête en forme de nœud: la draperie de la Centaureſſe, qui eſt de couleur verte, deſcend de l'épaule gauche ſur les reins. On remarquera qu'elle a des oreilles pointues, comme celles d'une jument. La partie de ſon corps non humaine, eſt d'une grande blancheur, ainſi que ſon collier: de la main gauche, elle tient élevée une guirlande qui ſemble ſe terminer par deux boutons, dont l'un eſt dans cette même main, tandis que de la droite elle ſemble avoir paſſé l'autre par-deſſous le bras de la jeune fille, & être parvenue avec ce bouton juſqu'à ſon épaule; il paroît qu'elle veut lui en faire une eſpèce de bandoulière. On ne ſçait ſi le grouppe de ces deux figures eſt un caprice badin du Peintre autrement il ne ſeroit pas aiſé de ſaiſir ſon intention.

Le premier Artiſte qui repréſenta une Centaureſſe, fut Zeuxis, c'eſt à cet excellent Peintre qu'on eſt redevable de cette nouveauté; mais ſon pinceau ne traita pas ſouvent de pareils ſujets. C'eſt le témoignage qu'en porte Lucien, en décrivant avec une ſcrupuleuſe exactitude une Centaureſſe allaitant ſon fils; il aſſure que ce Tableau fut admiré à cauſe de ſa nouveauté & de la fineſſe des détails qu'on ne connoiſſoit pas encore dans ce tems; on peut conclure de ce paſſage, que Zeuxis fut non-ſeulement le premier à peindre; mais encore à imaginer de tels objets. Philoſtrate ne dément pas ce paſſage, imag II, liv. II; les premiers Poëtes ne connoiſſoient point de femmes aux Centaures. Ovide

eſt le premier parmi les Latins qui les ait chantées. Métam. XII, vers 404, & ſuivans.

Nous avons déja dit que la couleur jaune étoit conſacrée aux Bacchantes. Voyez les vers 150 des Dionyſiaques de Nonnus, liv. XIV.

Senèque ép. 124, nous apprend que les cheveux entortillés en forme de nœuds, tels que les porte la jeune Bacchante dans notre Tableau, étoient la coëffure affectée aux Germains; les Parthes au contraire étoient diſtingués par une chevelure flottante: voyez Tacite, *de mor. Germanorum*, cap. 38. Juvenal vante beaucoup dans ſa 13e. Satyre, vers 164, 65 les yeux bleus, & les cheveux blonds & noué des Tudeſques. Conſultez encore Seneque, *de ira* III, 26; & Martial, *in amphith.* ép. III, les Bacchantes treſſoient donc leurs cheveux en nœuds de vipères; quelquefois elles les laiſſoient épars; mais le plus ſouvent ils tomboient en treſſes autour de leur col & ſur leur ſein. Reliſez Horace, liv II, Ode XIX; mais ſur-tout Ovide, épiſt. IX, 86, & particulièrement vers 139, liv. III, de ſon *Art d'Aimer*; il n'a eu garde de paſſer ſous ſilence un des grands moyens de la ſcience qu'il traite. Caſtellan *de feſt. græc.* & les médailles de Buonarotti, p. 55, donneront auſſi des détails curieux ſur cette importante matière. Les Menades, autres femmes dignes d'être aſſociées aux Bacchantes furieuſes, ſont toujours peintes échevelées; Euripide, Virgile & Ovide n'ont jamais manqué à ce coſtume. Conſultez encore le *Muſ.* Rom. To. I; ſect. II, To. IX & XI.

Lucien dans ſa deſcription du Tableau de Xeuxis, dit que la Centaureſſe repréſentoit en ſa partie inférieure une très-belle Jument; & que la partie ſupérieure offroit une très-belle femme, exceptées les oreilles, leſquelles étoient ſemblables à celles des Satyres: cependant, n'en déplaiſe au galant Auteur des dialogues de morts, des oreilles de Jument doivent accompagner très-mal un beau viſage; encore ſi les Centaureſſes avoient ſçu imaginer un genre de coëffure qui en eût caché le bout; mais bien

84



Tom. I.

bien au contraire, il paroît qu'elles avoient grand ſoin de les laiſſer à découvert & qu'elles les regardoient comme un ornement. Philoſtrate de ſon côté ne craint pas d'ajouter que les Centaureſſes avoient beaucoup de reſſemblance avec les Nayades. Ce même Auteur nous apprend, qu'il y avoient trois ſortes de manteaux à l'uſage des Jumens blanches, blondes, ou noires. Les premières Jumens étoient les plus eſtimées, on s'en ſervoit pour les triomphes.

Les colliers ſe portoient de différentes manières, ou ſerrés, ou lâches comme le porte notre Centaureſſe; ou en bandoulière, ainſi qu'elle veut placer ſa guirlande autour de ſa jeune amie la Bacchante; les chaînes dont les guerriers & les femmes à leur exemple faiſoient uſage, ſe portoient toujours en ſautoir. Si nous voulions rapprocher les anciens uſages des modernes, ſur-tout en ce qui concerne la toilette des femmes, nous verrions que la ſage Antiquité, dans ſes modes, ſacrifioit quelquefois auſſi le goût au caprice; mais une mode que Sappho, Aſpaſie & Levontium n'auroient point déſavoué, & dont elles ſe feroient montré jalouſes: c'eſt cette eſpèce de collier qui ſuſpend ſur le ſein de nos beautés modernes le portrait des perſonnes qui leur ſont chères, placé jadis ſur un bracelet ou dans des boëtes; malheureuſement cette aimable invention ne fut point diſtinguée des autres modes puériles ou biſarres, & en a ſubi le ſort; au bout de quelques mois, on lui ſubſtitua des croix & des cœurs d'or; bijoux plus riches peut-être, mais qui ne ſignifient rien.

On nous pardonnera, ſans doute, ces petites digreſſions, qui ne ſont point étrangères aux différens objets qui nous paſſent ſous les yeux. Eh! pourquoi ne propoſerions-nous pas les femmes Grecques & Romaines pour modèles, ou pour contraſtes à nos Concitoyennes? Le dirai-je?... Les Anciens, nos Maîtres au Barreau, ſur le Théâtre, ou dans les Camps, le ſont peut-être encore à leur toilette & au fond de leur boudoir.

Un Centaure, dit-on, naquit de l'union de Neptune tranſ-

M

forme en cheval, avec Cerès : une Centaureſſe, épouſe d'un mortel qui n'auroit ſubi aucune métamorphoſe, ne pouvoit-elle pas bien mettre au jour un Fœtus d'un forme toute humaine ? Qui pourroit donc nous empêcher de conjecturer que la jeune femme que notre Centaureſſe porte en croupe, ne ſoit ſa propre fille ? Son tyrſe nous indiquera en même tems qu'elle eut pour père Bacchus, ou quelque compagnon de ſa ſuite. Le tableau de Zeuxis nous confirme encore dans notre opinion. Lucien dit, que la Centaureſſe peinte par ce grand maître, tenoit un de ſes enfans dans ſes bras & lui donnoit ſa mammelle, à la manière accoutumée ; tandis que ſon autre fils, placé ſous elle comme un poulain, ſuçoit le lait de ſes mammelles de jument ; & il ajoute que cet enfant étoit ſauvage & déja terrible comme ſon père.

Planche LXXXV.

Le Centaure qui a l'air de courir à l'aventure, paroît, quoique ſans barbe, plutôt vieux que jeune ; ſes cheveux ſont hériſſés & mêlés ; le tyrſe qu'il porte ſur ſon épaule, & auquel pend une cymbale attachée avec un lacet noué, fait reconnoître aiſément les attributs d'une Bacchante ; ſa partie de cheval eſt de couleur de bai-clair, en tirant ſur le roux : il eſt en action d'enſeigner à toucher la lyre à un beau jeune-homme, qu'il ſoutient légèrement ; la draperie qui tombe de l'épaule gauche du Centaure, & celle de ſon jeune élève, ſont violettes.

Ordinairement les Centaures ſont repréſentés barbus ; cependant, entr'autres monumens, une Cornaline du Muſeum Royal, tom. I, ſect. I, t. LII, nous offre un jeune Centaure un bâton ſur l'épaule, un caſque en tête ; mais n'ayant point de barbe, ce qui feroit croire que c'eſt un Centaure hermaphrodite, (confrontez à ceci un paſſage de Pline, XI, 49) ainſi que le nôtre dont le viſage eſt maigre & preſque vieux. Reliſez auſſi Galien, liv. II, *de uſu partium.*

85



Tom. I.

On doute encore ſi les Centaures ont des cornes à la tête, les cheveux hériſſés de notre figure nous empêchant de lever ces doutes.

Quant aux attributs de notre figure, conſultez le Centaure céleſte d'Hyginus, Aſtron. poët. III, XXXVII, II, 32; Ovide, Faſtor. vers 139,& ſuiv. nous pourrions conjecturer que l'Auteur de notre tableau, par un caprice de ſon imagination, a voulu repréſenter ſous l'emblême d'une Bacchante le ſage Chiron, & nous inſinuer par ces attributs que les Philoſophes peuvent être, ou ſont quelquefois, amis de Bacchus & de la joie. Cette idée étoit digne & dans le genre d'Anacréon; ce Poëte aimable aimoit beaucoup à marier enſemble la philoſophie & les plaiſirs. On ſçait que les Egyptiens plaçoient un ſquelette ſur la table dans leurs feſtins.

Pour avoir une idée de la vraie teinte de la couleur de la croupe de notre Centaure, on pourroit lui donner celle du miel; cette couleur que les Latins expriment par le mot *fulvus* ou *flavus*, les Italiens par celui de *falbo*, & par le mot Tudeſque *falb*. C'eſt le jaune obſcur, qui colore le Lion; où cette teinte entre le roux & le noir qui répond à la nuance du fruit du chataignier, ou bien encore à celui du palmier, c'eſt-à-dire, aux dattes. V. la deſcription du Centaure Chiron par Ovide: en général, les chevaux bais étoient très-eſtimés. Vous trouvez dans l'Hieroz de Bochart p. I, lib. II, cap. VII, de longues & de ſçavantes diſſertations ſur la peau des chevaux.

Nous avons déja parlé de la lyre de Chiron, à l'occaſion de l'éducation d'Achille; revoyez l'eſtampe XXVII; mais ne doit-il pas paroître étrange de voir entre les mains d'une Bacchante un inſtrument inventé & mis en uſage par Orphée, lequel fut la victime du reſſentiment des femmes conſacrées à Bacchus? Ovide Métam. XI; Hyginus rapporte autrement la cauſe première du ſupplice du Chantre de la Thrace, & prétend *in aſtron.* poët. II, 7, que Bacchus en ordonna lui-même les apprêts, parce que l'époux

infortuné d'Euridice lui refusa des louanges. Le sentiment d'Ovide, Mét. XI, fab. II, est plus vraisemblable ; il prétend que Bacchus au contraire vengea sa mort en métamorphosant en arbres de diverses espèces les Bacchantes qui en étoient les Auteurs. Diodore de Sicile I, 23, & ailleurs, nous apprend que les orgies de Bacchus & les vers d'Orphée ont passé ensemble de la même manière d'Egypte en Grèce ; d'ailleurs, d'après plusieurs beaux monumens rapportés par Montfaucon, tom II, part I, II, III, c. 17, pl. 86 — 86, est-il étonnant de voir la lyre indistinctement entre les mains des Bacchantes & des Centaures, puisqu'on les voit attelés ensemble au même char de Bacchus ?

Quoiqu'il en soit de toutes ces autorités graves & sçavantes, ne pourroit-on pas conjecturer, d'après le génie des Anciens, qu'ils ont voulu dans ce morceaux précieux nous laisser une ingénieuse allégorie. En plaçant dans le même tableau une lyre & un thyrse, ils ont prétendu sans doute nous avertir qu'on ne fait point de beaux vers à jeun ; que, chez eux du moins, pour être bon poëte, il falloit être buveur ; & qu'un buveur étoit maussade, s'il ne justifioit son ivresse par d'heureuses saillies.

La lyre de notre tableau, n'a que quatre cordes.

Planche LXXXVI.

Ce tableau est supérieur de beaucoup aux trois autres précédens, lesquels pourtant sont beaux & agréables ; tous quatre semblent l'ouvrage du même pinceau.

Tout dans cette Centauresse, peinte de profil, est gracieux & délicat, & mérite une attention particulière ; l'union de la partie humaine avec la nature du cheval, est certainement admirable ; on distingue la blancheur de la carnation de la femme d'avec la netteté de la peau blanche de la jument. Le geste de la main gauche qui touche les quatre cordes de la lyre, est plein de graces ; la main droite est également légère, & désigne visi-

86



Tom . I.

blement qu'elle veut frapper la cymbale. La poſition du jeune homme qui tient l'autre cymbale de la main droite eſt noble & pittoreſque : de ſa main gauche paſſée ſous le bras droit de la femme, il lui tient l'épaule en la ſerrant étroitement : le vêtement du jeune homme eſt violet, & la draperie qui flotte au bras gauche de la Centaureſſe eſt jaune. Il faut encore obſerver l'ajuſtement de ſa tête, ſes bracelets, ſon collier & ſa lyre.

L'Auteur de ce morceau de peinture ne peut être qu'un très-grand maître ; il a ſçu mettre en uſage toutes les fineſſes de ſon art, pour rendre inſenſible à l'œil le paſſage de la carnation de la femme à la peau de la jument. Voyez ce que dit Lucien, *Zeuxis*, § 6, ſur les difficultés qu'il y avoit à vaincre dans un ſemblable ſujet. Voyez auſſi Philoſtrate, lib. II, imag. II.

La lyre de notre Centaureſſe eſt abſolument ſemblable à celle du Centaure précédent, elle a auſſi le même nombre de cordes.

Les ſymbales de notre tableau ſont telles que celles que nous avons déja rencontrées précédemment ; elles ſont de couleur d'or, c'eſt-à-dire, de bronze doré. Cet inſtrument étoit en uſage dans les danſes & pour accompagner ou ſoutenir le chant des femmes. Frappés l'une contre l'autre, les cymbales rendoient le ſon le plus agréable. On les a quelquefois confondues avec les caſtagnettes, & par fois encore avec le tympanon. Iſydore nous apprend qu'on faiſoit des cymbales avec divers métaux fendus enſemble, pour les rendre plus harmonieuſes. Conſultez Athenée XIV, 9, p. 636, & Spon. miſſ. ev. ant. ſect. I, art. VIII, tab. XLIV.

Les Centaureſſes aimoient beaucoup la toilette, & tous les autres moyens de plaire : celle de notre tableau a eu la prudente précaution de cacher la partie ſupérieure de ſes oreilles. Voyez dans Ovide, Métam. XII, 409 & 411, tous les ſoins que prenoit l'amoureuſe Centaureſſe Ilonome pour paroître belle aux yeux du volage Cillarus.

N. B. A l'occaſion du collier qui tombe aſſez négligemment

ſur le ſein de notre Centaureſſe ; les ſçavans Auteurs du Texte Italien des Antiquités d'Herculanum, que nous prenons la liberté de réduire, & quelquefois de refondre, ne craignent pas de dire que cet ornement, (les colliers) étoit jadis conſacré aux jumens & aux femmes: & ils s'appuyent du ſuffrage de pluſieurs Auteurs Latins, anciens & modernes, que nous ne citerons pas après eux; mais nos Lecteurs ſçauront que nous ne ſommes ici que copiſtes des Sçavans de Naples ; & que l'honnêteté & la galanterie françoiſe ne nous auroient jamais permis d'accoller ainſi des objets qui ne ſont pas faits pour être confondus d'une manière auſſi crue.

Du reſte, voyez Virgile, Enéide VII, 278 vers ; V. Juſte *Lipſe, de Militiâ Romanorum* ; V. Dial. 27, Juvenal, Satyre XVI, V. ult. & enfin, *ſilius italicus*, XV, 255 — 56.

PLANCHE LXXXVII.

Cette Peinture admirable peut être comparée à celle de la Planche LXXXI ; on y voit pluſieurs figures portant dans la main des branches d'arbres ; deux autres branches ſont placées en travers d'une eſpèce de trepied ou colonne, élevés ſur une baze. Pluſieurs édifices avoiſinent ces différens grouppes ; & dans le lointain, ſur le bord de la mer, on remarque une ſuperbe Ville.

On obſervera la groſſe clef que porte à la main l'une des figures du premier plan, & qui eſt une femme accompagnée d'une petite fille : on pourroit conjecturer que c'eſt une maitreſſe de maiſon qui revient de la Ville à la tête de pluſieurs ouvriers.

Les deux branches qui ſont dans le trepied, ou colonne à jour, ſont de laurier.

L'arbre noueux, qui ſemble protéger l'habitation qu'il ombrage encore de quelques-uns de ſes rameaux, produit ici le plus bel effet, & repouſſe avec beaucoup d'art les fabriques du fond du tableau.

87


88


Planche LXXXVIII.

Deux petits Paons posent chacun leurs pattes sur des tiges de fleurs blanches ; ils sont d'un grand fini & peints au naturel.

Ce petit tableau a beaucoup souffert.

Planche LXXXIX & XC.

Ces deux Peintures, trouvées dans les excavations de Résine, le 31 Août 1758, sont extrêmement gracieuses & belles, d'une assez bonne manière pour leur genre, & d'un excellent coloris ; elles représentent deux espèces de Trônes majestueux & nobles, dont le bois doré est travaillé avec beaucoup de délicatesse & d'art ; ils sont accompagnés de leurs petits marche-pieds.

Le premier appartient à Venus ; la colombe placée sur le coussin en est un indice certain, ainsi que le feston de myrthe qu'attache l'un des deux Génies ou Amours, qui font comme sentinelle aux côtés du siége, & le sceptre en forme de quenouille que porte l'autre enfant ; la draperie qui couvre le dos & le bras du fauteuil, est d'un verd changeant ; le traversin est de couleur de rose transparente ou d'un *roux-coupé.*

Le casque, avec son cimier & son panache, posé sur l'oreiller de l'autre Trône, indique assez, qu'il ne peut convenir à d'autre qu'au Dieu Mars ; le bouclier qu'un des deux Génies soutient de la main droite, & la guirlande de *chiendent* que l'autre arrange, confirme encore cette assertion.

On observera que les quatre Génies ont chacun un collier & quatre bracelets aux bras, ainsi qu'un cercle à leurs pieds ; tous ces bijoux sont d'or. Le mouvement de ces figures & beau & gracieux.

Homère distingue trois sortes principales de siéges, parmi lesquels le Trône tient le premier rang : Voyez l'Odissée XV.

V. 330 & suivans, ainsi que le Commentaire d'Eustathe; voyez l'Illiade, VII & XXIV; Athenée, lib. V, cap. 4, pag. 192, l'étimologicon & Pollux III, 90, X, 47, en parlent aussi. Les Dieux & les Déesses, les Rois, les Héros, les femmes; chacun dans l'Antiquité avoit son siége d'étiquette, à-peu-près comme aujourd'hui à la Cour des Rois; c'est-là qu'il faut bien se garder de confondre un *fauteuil* avec un *tabouret*; au sujet de ces siéges modernes, si l'on veut en sçavoir quelque chose de plus positif & de plus circonstancié, qu'on se transporte à l'endroit du Palais de Versailles appellé *l'œil de bœuf*: le dernier des courtisans est en état de fournir les mémoires nécessaires pour posséder à fond cette importante matière. Sur un bas-relief du supplément aux Antiquités de Montfaucon, t. I, L. II, ch. VII, Pl. XXVI, on remarque un Trône semblable aux nôtres; mais dont les accessoires, tel que le trident, le font reconnoître pour appartenir à Neptune. Sur plusieurs médailles, on peut voir aussi un Trône, sur lequel est un Paon; on y lit pour légende ces mots Latins, *Junoni Reginæ*, à la Reine Junon; consultez aussi les belles médailles de Louis XIV, en y joignant un passage de Pausanias VIII, 30.

Le marche-pied accompagnoit toujours ces sortes de siéges, & n'a point été oublié des Auteurs qui ont differté sur la forme & l'usage des trônes.

Qui ne sçait que la Colombe est l'oiseau de Venus? Ovide, Métam. XV, 386; Martial VIII, épig. 38. On en donne pour raison, que cette espèce est très-portée aux plaisirs de l'Amour. Voyez dans l'Histoire Naturelle de Buffon, tous les manèges, toutes les ruses usités parmi les Tourterelles; leurs agaceries, leurs combats, leurs raccommodemens. C'est, sans doute, en étudiant les mœurs & les douces habitudes de ces oiseaux, qu'Ovide a conçu son *Art d'Aimer*. La Coquette la plus raffinée prendroit des leçons d'eux: mais le besoin seul d'aimer est leur excuse; & la Coquette n'a pour motif que l'envie de plaire, & de régner sur des rivales ou sur des esclaves.

Quant

Quant aux couſſins, ils étoient deſtinés jadis aux mêmes uſages qu'à préſent ; on s'en ſervoit également pour repoſer la tête, pour s'y aſſeoir, ou bien encore pour mettre ſous les genoux & ſous les pieds.

Perſonne non plus n'ignore que le myrthe étoit conſacré à Venus ; on en trouve la raiſon chez tous les Mythologues & les Poëtes. A Rome on adoroit une Venus *Murtia* ou *Myrtia*, *Venus au Myrthe*.

On trouve ſur les monumens Grecs & Romains, des ſceptres de toutes les formes, & de toute grandeur. Montfaucon, ſupplément, tom. I, Plin. XXI & XXVIII, &c. &c. Nous avons déja dit combien le ſceptre convenoit à la Déeſſe de la Beauté. Le ſublime Homère, qui n'en eſt pas moins galant, dans ſon Hymne à Venus, lui donne l'Empire ſur toutes les plantes, ſur les Animaux, les Hommes & juſques ſur les Dieux. Voyez ce qu'en dit Lucrece, ce Poëte philoſophe, au commencement de ſon Poëme de la nature, *Alma Venus*..... &c.

On ſçait auſſi que la roſe étoit ſous la protection ſpéciale de Vénus. Saint-Jérôme, plus Philoſophe que galant, en donne la raiſon dans une de ſes lettres : c'eſt, dit-il, parce que les feuilles tendres de cette fleur, cachent des épines aiguës. S'il eût été le contemporain d'Anacréon, le Patriarche des Amours eût répondu au Père de l'Egliſe, dans des vers Grecs plus élégans que ſa proſe, que l'aiguillon de la roſe eſt le ſel des plaiſirs, & qu'une main adroite & délicate cueille la fleur ſans toucher aux piquans. D'ailleurs, les Naturaliſtes Amateurs nous apprennent qu'il exiſte des roſes ſans épines, & ils en cultivent dans leurs Jardins.

Diodore V, 74, aſſure qu'on attribuoit à Mars l'invention des armes offenſives & défenſives. Pline VII, 56, veut au contraire que les Lacédémoniens ſoient les inventeurs du caſque. Appollodore I, 4, prétend que les Cyclopes fabriquèrent les premiers une armure pour Pluton.

Le panache du casque de notre tableau est rouge, ou de la couleur du sang: Virgile, Eneid. IX, vers 50 & 271: les premiers qui firent usage de casque sont, dit-on, les Habitans de la Carie. Pline VII, 56, nous apprend que dans les commencemens on se servoit de la peau des animaux pour se garantir la tête; & c'est de-là que le cimier fut imaginé & fait avec du crin, lequel on orna ensuite de trois plumes ou aigrettes, plus élevées que le reste de cette coëffure martiale. Dans les armées modernes, les simples Dragons portent un bonnet qui nous rappelle parfaitement la forme primitive des casques. Ce panache, au rapport de Polybe VI, 21, servoit à rendre le Guerrier qui le portoit d'une taille plus haute, & à lui donner un air plus terrible.

Les boucliers étoient ovales ou ronds, bombés ou concaves. Ovide fait dire au géant Polipheme, que son œil ressemble à un grand bouclier. Les Habitans d'Argos furent les premiers qui portèrent ces armes défensives, dans la guerre entre Pretus & Acrisius. Pausanias, II, 25.

Voici pourquoi la plante appellée chiendent, est un attribut du Dieu Mars: Ovide, fast. V. vers. 231 & suiv. sera notre garant, quoiqu'Hésiode dans sa Théogonie lui soit contraire. Junon piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde Minerve, sans la participation de son épouse, & appréhendant qu'une telle méthode de faire des enfans, n'eût des conséquences fâcheuses pour les femmes, voulut tenter à son tour de donner le jour à un fils, sans l'œuvre de son mari. Une certaine Nymphe, nommée Cloris, plus sçavante qu'il ne convenoit peut-être à son état de Nymphe, lui découvrit une fleur, (c'est apparement notre Gramen appellé Chiendent), qui avoit la vertu singulière de rendre enceintes les femmes qui la touchoient seulement: Junon la toucha & accoucha de Mars. Il existe des herbes, malheureusement trop connues, qui ont la vertu contraire... Peut-être pourroit-on trouver le sens caché de cette plaisante fiction. Jupiter,

maître des Dieux ; ne l'étoit pas toujours de ses passions ; & il fit comme on sçait plus d'un voyage incognito parmi les hommes pour leur enlever leurs femmes, &c. Junon, l'aigre Junon, aura voulu faire porter la peine du Talion à son mari trop peu sage, qui devenoit le père d'enfans, dont elle n'étoit pas la mère ; & enfin une rusée & habile sage-femme aura procuré à Junon les moyens les plus expéditifs & les plus secrets de mettre au jour le petit Dieu Mars, à l'insçu de Jupiter, qui méritoit bien que sa femme à son tour devint mère, sans recourir aux bontés trop rares de son auguste, mais volage époux.

On observera dans les deux Peintures que nous expliquons qu'il y règne une opposition de mouvement, entre les Génies du premier trône & ceux du second.

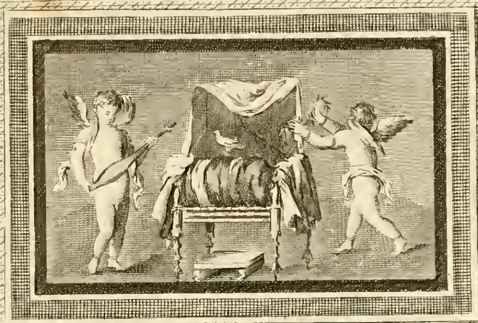
On sçait l'aventure plaisante arrivée à Mars & à Venus, & racontée par Homère avec tant de grace, au liv. VIII de son Odyssée, & dans la suite par Ovide, Métam. IV, vers 171, 189, *de Arte Amandi*, vers 561 — 90 ; dans les Antiquités Romaines, il existe deux beaux monumens qui représentent aussi cette scène comique. Tom. I, p. I, liv. III, pag. XLVII & XLVIII, de Montfaucon. Le même Sçavant rapporte encore plusieurs médailles, & même plusieurs pierres précieuses où ce fait est consigné : cette aventure n'est plus dans nos mœurs : un Vulcain moderne qui auroit surpris sa belle moitié entre les bras de Mars, ne les eût point enveloppés dans un reseau de fer légèrement travaillé, & sur-tout n'eût point rendu le Soleil & toute la Cour céleste témoin de son accident.

Mais ce qui est encore dans nos mœurs, & qui y sera probablement long-tems encore, c'est la préférence que les Belles ont toujours accordée aux Guerriers sur tous les autres états de la vie civile. L'air entreprenant qui caractèrise ordinairement les gens de guerre, leur costume léger, ce panache qui ombrage leur tête, les armes qui jettent tant d'éclat entre leurs mains, tout en eux flatte l'amour-propre d'une Belle, & lui promet des

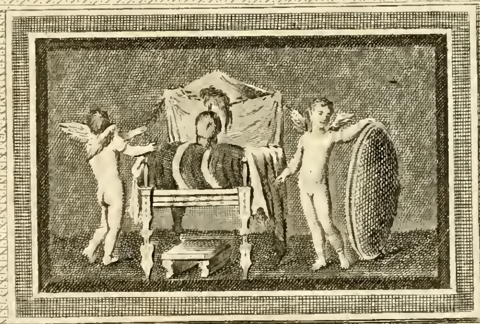
plaisirs plus prompts & plus nombreux. Quel triomphe pour une femme, qui n'est point brave, de désarmer la bravoure même, de badiner avec le fer d'un héros redoutable, de voir tremblant à ses pieds celui qui vient de faire trembler tout un peuple, de faire répandre des larmes de plaisir à celui qui vient de faire couler du sang : il est encore une victoire plus noble & qui doit flatter davantage le cœur d'une femme sensible ; un Guerrier farouche, perd bientôt sa férocité auprès de celle qu'il aime ; un vainqueur qu'ennivre la gloire, apprend auprès d'elle à devenir plus humain, à pardonner aux Vaincus ; ses mœurs sauvages s'adoucissent, & son courage tempéré par la douceur, devenu moins fougueux, n'en devient aussi que plus éclairé. Il existoit à ce sujet une tradition chez les Athéniens ; on disoit parmi eux, que Mars souillé de meurtres & se voyant en horreur, s'associa Venus, afin de regagner les cœurs, & pour faire supporter sa présence trop redoutée. C'est Lactantius, Firmiannus, qui nous l'a conservée. D'un autre côté Plutarque assure que les Lacédémoniens adoroient une Venus armée : c'étoit sans doute une ingénieuse précaution de leur législateur, qui craignant que ses concitoyens ne devinssent efféminés & lâches, voulut qu'au sein même du plaisir, ils eussent toujours devant les yeux l'image de la valeur ; ou bien encore pour leur dérober la foiblesse & l'élégance voluptueuse des formes de la Beauté, écueil où ce Peuple de héros auroit échoué, comme tant d'autres.

On voit par-là, combien les Anciens étoient habiles à fondre les nuances, à exciter ou arrêter les passions l'une par l'autre, & sur-tout à mettre en sentiment & en image leur morale & leur métaphysique. L'expérience justifioit leurs procédés ; & cette heureuse association de Mars & de Vénus, leur valut une foule de héros en amour comme en guerre. Ils ne négligeoient même pas les plus petits détails, les attributs les moins importans ; nous avons vu dans la Planche précédente, le soin qu'ils prenoient d'unir la lyre au thyrse ; ici c'est le myrthe qu'ils ont

89



90



Tom. I.

rapproché de l'arbre consacré à Mars. Qu'on nous permettre de rapporter ici quelques vers composés d'après leurs principes.

L'Amour n'est pas toujours Berger;
Il s'endort près de la Bergère:
Cet Enfant, né pour le danger,
Se réveille au bruit de la Guerre.

On doit le feu de la valeur
A la flamme de la tendresse:
Un Guerrier est toujours vainqueur,
Quand il combat pour sa Maitresse.

Le Myrthe croît près du Laurier;
Séparé, leur tige est rempante:
Un Amant, quand il est guerrier,
En est plus cher à son Amante:

Les François ont pour étendarts
L'heureuse écharpe de leurs Belles:
Et souvent le casque de Mars
Servit de nid aux Tourterelles.

Une autre raison, tirée de l'Histoire, avoit fait imaginer aux Anciens leurs emblêmes, & l'association de Venus & de Mars: les annales du monde leur avoient appris qu'il y a peu de guerre, où les femmes n'ayent joué quelque rôle; elles en sont presque toujours la cause ou le but. Les femmes étant la propriété la plus chère à l'homme, le premier combat qui se donna fut sans doute entre deux Sauvages rivaux. Si l'on vouloit des autorités, il faudroit citer presque tous les Poëtes, & tous les Historiens de l'Antiquité, à commencer par Homère & Hérodote.

PLANCHES XCI & XCII.

Les Peintures de ces deux tableaux trouvés dans les excavations de Resine le 7 Sept. 1748, ainsi que plusieurs des suivans, sont d'un goût particulier. Elles répréſentent des petits enfans aîlés, ou des Génies qui s'exerçent à la danse & à d'autres jeux.

Quelques-uns s'appliquent à divers arts : on en voit auſſi qui chaſſent & qui pêchent. Dans la première de ces deux Planches, l'un des deux enfans y paroît en action de danſer, tenant d'une main un roſeau fendu; l'autre, avec ſes mains accommode ſur ſa tête une couronne de myrthe ; le premier eſt couronné de même.

Le ſecond tableau offre auſſi deux petits enfans ; l'un a pareillement dans ſa main un roſeau fendu ; & l'autre tient ſur ſon épaule gauche un long bâton, vers la pointe duquel on remarque une pomme ou boule : de ſa main droite il ſoutient un petit inſtrument de forme ronde, ſuſpendu à un lacet ou cordon.

Ces quatre figures ſont drappées d'une eſpèce de manteau flottant qui ne les couvre preſque point.

On préſume que le Peintre a voulu repréſenter ici l'éducation des enfans & leurs différens exercices. D'autres prétendent que ces Génies ont diverſes ſignifications que nous expliqueront à leur article.

La danſe chez preſque toutes les Nations a été dans une grande conſidération & d'un uſage univerſel. On connoît les danſes & les repas ſacrés des Hebreux : le Roi David ne crut point déroger, en danſant devant l'Arche. Ouvrez la Bible, exode XXII, 19, & XXIII, 6 : liſez Spatheim & Callimaque, dans ſon Hymne à Apollon, vers 12, & dans celui à Diane, vers 266. Lucien, *de Saltatione*, nous apprend que les Indiens, le matin au ſortir de leur lit, vont adorer le Soleil levant, & exécutent en ſon honneur des danſes qui imitent la marche ou révolution de quelques planettes, ce qu'ils répètent le ſoir au coucher du même aſtre. Le même Auteur ajoute que les Ethiopiens n'alloient jamais aux combats qu'en danſant ; à chaque javelot qu'ils lançoient, ils faiſoient un ſaut, & en faiſoient faire un à l'ennemi qu'ils terraſſoient.

Les Grecs, Nation ſi ſçavante & ſi polie, mettoient la danſe au nombre des exercices les plus louables, & des inſtitutions qui font le plus d'honneur aux hommes. Auſſi Pindare remercie

Apollon de nous avoir enfeigné la danfe, comme d'un très-beau préfent. La danfe, dit un Poëte Grec, nous vient des Dieux. Athenée I, 18 & 19, en penfe auffi favorablement, & croit que ce bel art eft né avec l'amour, fon premier auteur. Ce même Ecrivain n'eft pas auffi heureux en conjectures, quand il ajoute que les corps céleftes fçavent danfer, & qu'ils fervirent de modèle en cela aux hommes; au refte, Pythagore leur avoit bien accordé la fcience de l'harmonie, & le divin Platon alla plus loin; car il crut entendre leurs accords; feroit-ce, à caufe de la fineffe de fon organe de l'ouïe, qu'on lui donna le furnom de Divin? Mais revenons : les Dieux, dit-on, s'introduifoient, au commencement du monde, parmi les danfes des hommes : n'avoient-ils toujours d'autres motifs que le goût de la danfe; c'eft ce que la pieufe Antiquité n'ofe décider. Confultez Meurfius, *ad Arifto. Elem. Harm.* & le fçavant Bénédictin Averoni, *in Anthol. differtat. XVIII.*

Quoiqu'il en foi, les premières & les principales fciences que les Anciens étoient jaloux de faire apprendre à leurs enfans, étoient la Mufique & la Danfe. Ils prétendoient par-là leur former le jugement, les habituer à penfer jufte & à ne rien faire, pour ainfi dire, qu'en mefure. la Mufique étoit chez eux, non-feulement un Art agréable; mais encore une fcience utile & profonde, une branche importante des Mathématiques. La Danfe contribuoit à rendre leurs corps plus agiles & plus robuftes, à en regler tous les mouvemens, à le contenir dans une affiette ferme. Enforte que toute l'éducation, dans ces premiers tems, en fe bornant pour ainfi dire à la Danfe & à la Mufique, paroiffoit remplir parfaitement fon objet; *mens fana in corpore fano*, le fage Socrate penfoit ainfi : non-feulement il donnoit beaucoup d'éloges à la Danfe & à ceux qui s'y livroient; mais encore il voulut, lui-même, quoique vieux, apprendre à danfer. V. Xenophon, dans fon banquet; Diogene Laërce, vie de Socrate, Plutarque, fur la confervation de la fanté; Athenée I, 17 & XIV, 6, pag. 628;

Lucien I. L'exercice de la danſe diſpoſoit auſſi les Anciens à ceux de la Guerre. Homère loue beaucoup l'adreſſe d'un certain Mérion, lequel ſçut éviter la pique d'Enée, parce qu'il étoit bon danſeur. Le Prince des Poëtes vante beaucoup auſſi, dans ſes Héros, leur habileté pour la danſe : entr'autres, Pyrrhus, fils d'Achille, cultiva tant cet art, qu'il fut l'inventeur d'une danſe qui porte ſon nom, (*Pyrrique.*) Athenée & Lucien ne ſont pas de ce ſentiment & prétendent que cette danſe eut pour premier Auteur un Lacédémonien nommé Pirricus. On connoît toute la ſévérité de l'éducation qu'on recevoit à Lacédémone : la danſe cependant en faiſoit une partie eſſentielle. Les enfans de cette République avoient à peine atteint l'âge de cinq ans, qu'ils apprenoient en premier lieu la danſe pyrrique, & enſuite les autres danſes en uſage parmi eux.

Les Romains, ainſi que quelques cantons de la Grèce, penſoient bien autrement. La danſe à leurs yeux n'étoit qu'une eſpèce de chaſſe inſenſée, honteuſe, & indigne d'un homme & des femmes honnêtes. Ciceron dans ſon plaidoyer pour Murena, prétend que perſonne à jeun ne danſe, à moins qu'on ne ſoit attaqué de folie. On ne danſe point, dit ce grand Orateur, dans une ſolitude, ou à un repas modéré. Cette Sentence, dans la bouche d'un grave Sénateur, & prononcée dans une Cauſe intéreſſante, au milieu du Barreau, ne tire point à conſéquence : ce n'étoit point dans la Tribune aux Harangues, & devant les pères Conſcripts, qu'on devoit eſpérer un éloge de la danſe Auſſi cela n'empêcha pas que dans des tems poſtérieurs, la danſe ne devint tellement en vogue, qu'on établit des Chaires & des Ecoles publiques pour l'apprendre aux jeunes Demoiſelles de bonne maiſon, & aux enfans nobles. On prétend que les gens graves déſaprouvèrent beaucoup une telle inſtitution qu'ils traitèrent d'abus & de relâchement dans les mœurs. Macrobe, ſat. II, 10, d'après Ciceron, déplore à ce ſujet la perte de l'ancienne diſcipline. Reliſez l'Ode VI, du liv. III, d'Horace.

On

91



92



Tom. I.

On diſtinguoit pluſieurs ſortes de danſes. Les danſes graves & ſérieuſes caractériſoient les Lacédémoniens. Les danſes molles & efféminées étoient en règne parmi les Ioniens, & quelques autres Peuples. Voyez Homère, Iliade XXIV, vers 261. Les danſes dégénérèrent de plus en plus, & ſe réduiſirent aux Bacchanales: auſſi les Saints Pères de l'Egliſe, & notamment S. Ambroiſe, *de Jejun. cap.* 18, les condamnèrent & les proſcrivirent-ils. Encore aujourd'hui dans nos Campagnes, on ſçait toutes les querelles que les Curés Janſéniſtes ſe font avec leurs ouailles à ce ſujet; quoiqu'il y ait loin d'une fête champêtre, d'un bal ruſtique, aux danſes laſcives des Pilades ſur un théâtre où tout étoit piége pour l'innocence & pour les mœurs.

L'inſtrument que portent à la main les Enfans de notre peinture, eſt, ſans doute, une crotale, ou roſeau fendu, & arrangé de façon qu'il puiſſe produire un ſon & faire du bruit, quand on le ſecoue avec la main. V. le Scholiaſte d'Ariſtophane, *in nubibus*, & avec lui Suidas *in Crotal.*

De nos jours, les enfans du Peuple ſe font une ſorte d'inſtrument qui a beaucoup de rapport avec la Crotale; ils choiſiſſent deux morceaux de bois dur, ou deux os lices, plats, du moins d'un côté, & oblongs; ils paſſent ces deux morceaux entre les doigts de la main, enſorte qu'il y ait un doigt entre, puis en remuant légèrement la main, il font heurter ces deux os l'un contre l'autre & à chaque bout; ce qui produit un bruit qui, ménagé en tems égaux, peut rendre ſenſible pluſieurs airs ſimples, tels que des marches de tambour.

S'il eſt vrai que les Crotales n'étoient d'uſage que pour les danſes obſcènes, il faudra croire que nos petits Génies ſe diſpoſent à une telle danſe. Mais ce nom de Crotales s'entend de beaucoup d'inſtrumens, quoique S. Clément d'Alexandrie les diſtingue des cymbales & du tympanon. Cet inſtrument étoit employé dans les danſes ſimples, folâtres, telles que celles que des femmes gayes ou des enfans exécutent entr'eux ſans prétention &

ſans mauvaiſe intention. On attribue aux Siciliens l'invention de la Crotale. Celles qu'on remarque entre les mains de pluſieurs femmes ſur un monument rapporté par Spon, *Micellan. érudit. ant.* tab. XLIII, p. 21, différent des Crotales de notre Planche.

L'enfant qui ſe couronne dans notre tableau, paroît ſe diſpoſer à la danſe, tandis que ſon petit compagnon le provoque & lui porte le défi avec la main tendue vers lui.

Les jeunes gens danſoient nuds, & imitoient par leurs geſtes & le mouvement de leurs bras, les exercices de la lutte, &c.

Les couronnes de myrthe étoient affectées aux Amours, fils de Venus. Le myrthe, chez les Anciens, étoit le ſymbole des plaiſirs & de la joie : on lui croyoit entr'autres propriétés, celle de faire rire ceux même qui y étoient le moins diſpoſés. C'eſt Ariſtophane qui nous a conſervé cette tradition. Auſſi ceux qui vouloient mener une vie chaſte & intègre, abhorroient le myrthe ; de nos jours encore, dans les petites Paroiſſes de nos Provinces éloignées, on conſerve toute l'année une branche de buis, de laurier, ou d'olives bénie aux fêtes de Pâques, comme un préſervatif contre les tentations du démon de la chair.

Le long bâton que porte un des enfans, a paru à quelques Sçavans devoir ſervir à maintenir l'équilibre, & à faire l'office de ce que parmi nos Danſeurs de corde, on appelle un *balancier* : d'autres n'y voyent qu'un inſtrument propre à lancer au loin de petits objets : c'eſt ainſi que nos Bergers dans les campagnes s'étudient à jetter des pierres ou cailloux à une très-grande diſtance, avec le fer de leur houlette.

Quant à ce que ce même enfant tient ſuſpendu de l'autre main ; les uns veulent que ce ſoit un diſque ; les autres un contre-poids ; ou bien encore une eſpèce de Crotales.

Planche XCIII & XCIV.

Le premier tableau repréſente deux petits enfans, dont l'un porte à la bouche deux fluttes qu'il tient chacune d'une main : & dont il joue à la fois. Les plumes qui garniſſent ces deux

fluttes font à obferver : il n'eft pas ordinaire d'en voir à de tels inftrumens. L'autre faute ou danfe fur un feul pied ; il a fur l'épaule un long bâton mince, ou rofeau.

L'un des deux petits enfans de la feconde Peinture, porte auffi fur l'épaule un long bâton plus gros que celui de l'enfant précédent ; il femble être fendu à fon extrêmité fupérieure, comme la tête d'une aiguille ; plus bas eft une efpèce d'anneau ou de moulure, qui n'eft peut être là que pour l'ornement. L'autre Génie s'accompagne à la danfe, en touchant gracieufement d'une lyre à fix cordes : lui feul eft fans draperies ; mais il a des aîles ainfi que les trois autres.

Ces deux morceaux ont été trouvés au même endroit & à la même époque que les deux précédens.

Nous avons déjà differté ailleurs fur l'invention de la flutte & de la haute opinion que les Auteurs anciens en avoient ; l'art d'en jouer étoit connu de tous les Peuples de la Grèce. Athenée IV, 25, pag. 184, XIV, 2 p. 617 ; un ancien Poëte Grec, donne à cet Art l'épithète de divin, *Ars diviniffima* ; fans doute parce que la flutte étoit admife auffi bien dans les Fêtes facrées, & aux cérémonies graves & férieufes, que dans les parties de plaifir, & dans les jeux profanes. Les Lacédémoniens s'en fervoient à la Guerre, à la place des trompettes & des autres inftrumens militaires. Polybe, Plutarque, Athenée Thucydides V, de la Guerre du Peloponefe, & Aulugelle, d'après eux, *Noctes Atticæ* I, 11, nous atteftent ce fait. Ariftote prétend que les Tyrrheniens, non-feulement combattoient, mais encore donnoient la difcipline & faifoient la cuifine au fon de la flutte. Le même Philofophe dans fon traité *de Republicá* VIII, 6, & le fage Platon dans fon dialogue d'Alcibiade, nous apprennent que l'Art de jouer de la flutte entroit dans l'éducation des enfans nobles. Aulugelle XV, 17, nous a confervé à ce fujet une anecdote curieufe : Périclès, chargé d'élever fon neveu Alcibiade d'Athènes, voulut lui faire apprendre à jouer de la flutte, comme il étoit d'ufage alors dans les maifons les plus diftinguées. Le Jeune-homme n'eut pas plutôt

approché l'inftrument de fes lèvres, que voyant fon vifage tout défiguré & fes joues enflées pour y introduire de l'air, il le brifa auffi-tôt. Depuis cette époque, on abandonna la flutte, & on la retrancha des exercices ordinaires de l'éducation. Ce trait caractérife celui qui en eft le héros & dut faire preffentir dès-lors ce que le galant Alcibiade devoit être un jour.

Les Mythologues racontent la même chofe de Minerve; doit-on leur préférer la leçon d'Ariftote, qui prétend que Minerve rejetta la flutte, non pas tant à caufe de la difformité du vifage qu'elle occafionnoit quand on en jouoit, que parce qu'elle vit que cet inftrument ne contenoit aucune vertu: mais quelle vertu la fage Minerve efpéroit-elle y rencontrer? Platon liv. III, profcrit la flutte de fa République, parce qu'elle tranfporte l'ame hors d'elle-même, & excite des paffions violentes: nous n'appréhendons pas aujourd'hui les mêmes effets de nos joueurs de flutte. Les Romains en général, ne s'en fervoient ni dans leurs chants, ni dans leurs danfes, & en faifoient affez peu de cas, parce qu'ils ne la trouvoient pas digne d'un homme férieux & grave. Peut-être n'étoit-ce en eux qu'un défaut de goût.

Dans Théocrite & Martial, on trouve des paffages qui atteftent le jeu de deux fluttes à la fois. Un autre paffage fort fingulier, pris dans St. Auguftin, *tract.* 19, *in Joann.* le confirme encore: s'il ne faut, dit ce Père Latin de l'Eglife, s'il ne faut que l'haleine d'une bouche feule pour faire jouer deux fluttes, un feul & même efprit, ne peut animer & remplir deux cœurs en même-tems. On rencontre fréquemment fur des monumens antiques des joueurs à deux fluttes. Ces doubles fluttes étoient employées auffi pour le théâtre. V. Bartholin, de Tib. veter. I, 6, 5. Athenée IV, pag. 176, & 182; Montfaucon tom III, page 11, liv. V, ch. II; Pier. Vittori, var. lect. lib 38, cap. 22 & Averani *in Anthol.* diff. LX.

Les plumes qu'on remarque fur certaines fluttes fervoient à varier les modulations, à modifier les tons; on fermoit au

besoin avec elles les ouvertures de l'inſtrument; comme on les bouche à préſent avec les doigts.

Le bâton que tient l'un de ces enfans, peut être conſidéré, ou comme un balancier pour tenir le corps en équilibre; nous avons déja dit un mot, dans l'explication de la Planche précédente; ou bien encore, comme un bâton paſtoral, en uſage dans la danſe des Payſans. L'autre bâton plus épais & ouvert par le haut, eſt peut-être une eſpèce de crotale; le cercle alors ſervira à aſſujettir & à tenir ferme les deux parties du bois, & à empêcher le bâton de ſe fendre plus avant; peut-être eſt-ce un balancier d'une nouvelle forme : on pourroit conjecturer auſſi que c'eſt un thyrſe, pour feindre la danſe des Bacchantes.

Les Anciens avoient trois ſortes d'inſtrumens de Muſique; ceux à vent, ceux à cordes, & ceux dont on jouoit en les frappant. Voſſius, de quat. art. pop. cap. IV. De ce troiſième genre, étoient les tympanons, les cymballes, & en général toute eſpèce de Crotales. Mais la lyre & la flutte étoient plus eſtimées; & c'étoient auſſi les ſeuls inſtrumens que les Grecs faiſoient ordinairement apprendre à leurs enfans. Platon rapporte que Socrate diſoit à Alcibiade : tu apprends à lire, à écrire, à toucher la lyre; mais tu ne veux point t'appliquer à jouer de la flutte. Les inſtrumens de Muſique entroient dans l'éducation des Héros. L'habileté d'Achille pour la lyre eſt connue. Le Poëte des Bergers, Théocrite, nous apprend Idyll. XXXI, 103, & ſuiv. qu'Hercule comptoit parmi ſes Maîtres, un certain Eumolpe Filammonide qui lui enſeignoit la lyre. Cet inſtrument étoit auſſi en uſage & auſſi recommandable que la flutte. Nous avons déja vu que les courageux Lacédémoniens combattoient au ſon de la flutte; Athenée XIV, pag. 627, dit que les Crétois alloient auſſi à la guerre aux accords de la lyre. Le Chantre des héros, Homère, Iliade, XVIII, 26, 569, & ſuiv. nous avertit que la lyre n'étoit jamais oubliée parmi les armes, quand on ſe diſpoſoit à ouvrir une campagne, ou parmi les uſtenſiles d'un feſtin, quand les

Rois donnoient un banquet Voyez encore le liv. III, 54, liv. IX, 189, de l'Iliade & l'Odiſſée, liv. XVII, 270, & ailleurs. On chantoit ſur la lyre les hauts faits des Guerriers, ou le tendre délire, les douces foibleſſes des Amans. On ſçait, & Quintilien nous l'atteſte IX, 4, que Pythagore vouloit qu'on le réveillât au ſon de la lyre, pour le préparer plus efficacement aux diverſes actions qui devoient remplir ſa journée; il vouloit encore le ſoir qu'une harmonie ſuave & tranquile mit le calme dans ſes ſens agités & les diſpoſât à un ſommeil paiſible.

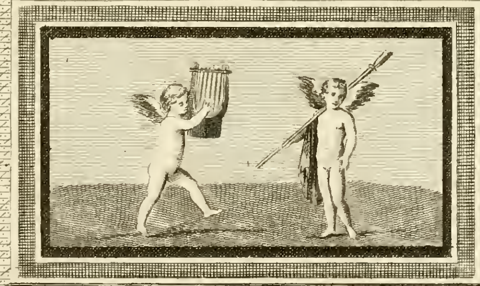
Non-ſeulement les Pythagoriciens, mais encore des nations entières, ſur-tout les Grecs, ont cru que la flutte, & ſpécialement la lyre, avoit la vertu de guérir de la peſte & de beaucoup d'autres maladies; que ces inſtrumens étoient propres à adoucir les hommes & même les animaux féroces. Platon, Plutarque, Athenée, Ciceron & d'autres Auteurs, en fourniſſent des exemples & en donnent les raiſons. La Bible nous apprend, que la harpe du jeune David adouciſſoit les tranſports nephrétiques de Saül: & plus bas, lib. II, *Regum: David ſaltabat totis Viribus ante Dominum; David ſautoit de toutes ſes forces devant l'Arche du Seigneur.* Liſez auſſi ce qu'on raconte de la *Tarantule.*

La danſe faiſoit autrefois une partie eſſentielle de la muſique qu'on diviſoit en vocale & inſtrumentale : aujourd'hui elle n'en eſt plus que la compagne : toutes deux furent en grand honneur de tous tems & chez toutes les Nations ſçavantes & polies. Au rapport de Polybe, lib. IV, les Arcadiens ſe vantoient d'être le plus ancien peuple qui les ait cultivées. Quoique de mœurs ſévères dans toutes les autres parties de leurs uſages, ils faiſoient apprendre la muſique à leurs enfans dès leur première jeuneſſe: l'éducation ne finiſſoit qu'à la 30e année. Tous les ans, les jeunes gens célébroient au Théâtre les Bacchanales, accompagnées de cantiques, de danſes & au ſon des fluttes. Auſſi étoit-il honteux & malhonnête parmi eux de ne ſçavoir point danſer, jouer, & chanter. Les convives apportoient leur lyre, & couronnoient les

93



94



Tom. I.

repas par des chants. Cornelius Nepos rapporte que Themiſtocle fut dèshonoré de ce qu'il ne ſçavoit jouer d'aucun inſtrument : il dit auſſi qu'entre les belles qualités d'Epaminondas ; on comptoit ſon habileté à danſer, à chanter & à jouer de la lyre ou de la flutte ; le même Auteur ajoute que dans la Grèce on donnoit beaucoup de prix à ces choſes de peu de valeur, & preſque mépriſées chez les Romains. Cependant dans les premiers tems de la République, au rapport de Ciceron IV, *Tuſcul quæſt.* dans les repas on célébroit les louanges & les vertus des hommes fameux. Les dames Romaines enſeignoient auſſi ces talens agréables à leurs filles. V. Plutarque, vie de Pompée, Salluſte, *in Catilin.* & Macrobe Saturn. III, 10. Mais cette éducation molle ne fut jamais généralement reçue & approuvée par les Sages de ce grand peuple. Probablement ce reproche ne tombe que ſur l'abus, & non ſur l'uſage qu'on en fit à Rome. V. Averani *in anth.* diſſ. XVIII & Ciceron II, de *legibus.* Ovide *Faſtorum* VI, 657, & ſuiv. Numa lui-même avoit inſtitué deux Collèges pour les joueurs de fluttes, (*Tibicini*, *Fidicini*,) parmi les autres Colléges des Arts. Il eſt vrai que ces Muſiciens ſervoient aux ſacrifices, aux fêtes publiques, &c. Mais ils ſe conduiſirent mal, & ne firent pas aſſez oublier leur origine ; car on les tiroit ordinairement de chez l'Etranger, ou parmi les eſclaves, ou de la claſſe la plus vile du peuple. Enſorte qu'ils donnèrent lieu au proverbe *Tibicinis vitam vivere*, *mener la vie d'un Muſicien.* Ce proverbe a été franciſé & reçut auſſi parmi nous la même application. V. Bartholin de tib. II, 7 & III, I ; les Romains ne croyoient pas aux effets miraculeux de la Muſique.

Polybe nous apprend que les Cineteſiens, peuples de l'Arcadie, n'avoient point de Muſique ; le climat & leur indolence s'y oppoſoient.

Diodore I, 80, prétend auſſi que les Egyptiens n'étoit pas Muſiciens, & ne connoiſſoient point la lutte. Mais la Bible & Moyſe infirment le témoignage de l'Hiſtorien profane.

Sous les Empereurs Romains, la Musique étoit un objet de luxe, & de débauche; aussi, non-seulement les Saints Pères, mais encore les Sçavans, & même les Payens eux-mêmes, en ont parlé avec beaucoup de mépris & d'indignation.

PLANCHE XCV & XCVI.

Les deux petites figures représentées dans le premier tableau sont véritablement gracieuses, délicates, & nullement inférieures à celles qui les accompagnent. Elles ont un mouvement des plus agréables. L'un de ces deux petits enfans soutient sur l'épaule gauche un instrument triangulaire à plusieurs cordes; il danse, en même tems qu'il en touche de la main droite. L'autre petit enfant danse aussi au son de ce même instrument; mais il tient dans chacune de ses mains deux clous, lesquels frappés l'un contre l'autre, ajoutent encore au son que produit l'espèce de harpe que porte l'autre Génie.

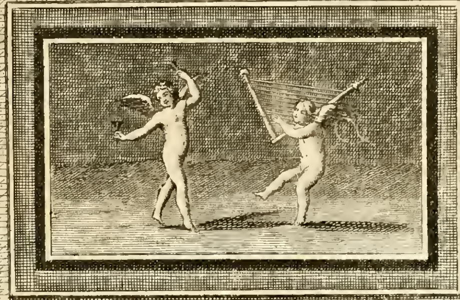
La seconde peinture offre trois autres enfans occupés à jouer; l'un tient avec ses deux mains, comme pour l'attirer à lui, une corde attachée par le bout en forme de nœud à un clou fiché en terre. L'autre enfant, qui semble vouloir contrarier le premier, d'une main tire aussi la même corde, & tient de l'autre main une verge; tandis qu'un troisième, armé d'une baguette, paroît en vouloir frapper l'enfant du milieu.

Ces cinq petites figures sont ailées.

Ces deux tableaux furent trouvés dans les excavations de Resine, mais non au même endroit: le premier le 7 de Septembre, le second le 13 d'Août 1748.

Athenée IV, 25, p. 182-183, & Pollux, liv. IV, ch. IX sect. 59 & suivantes, dissertent assez longuement sur les instrumens de Musique de forme triangulaire. Nous renvoyons aussi à Bullengerus, de theat. 11, 46, 47, & à Spanheim. Callim. hymn. in del. v. 253: dans les *Miscellanea erudita antiqua* de Spon, pag. 21, Planch. XLVIII, on voit une femme qui porte à la main

95



96



Tom. I.

main un instrument à corde, triangulaire & fermé des trois côtés.

Le même Auteur, Spon, cite un passage fort singulier tiré d'une Epître attribuée à S. Jérôme, & qui a pour titre : *De generibus Musicorum* : la sainte Eglise, (y dit-on), ressemble à une harpe ; les vingt-quatre Dogmes des Pères en sont comme les cordes, & elle a pris pour base la Trinité, figurée par la forme triangulaire de l'instrument, ou par le delta Δ, troisième lettre de l'Alphabet Grec. La simplicité des Fidèles de la primitive Eglise ne trouvoit sans doute rien à desirer dans cette comparaison qui, aujourd'hui nous paroîtroit étrange & peu satisfaisante.

On touchoit ordinairement les instrumens à corde avec un archet, nous en avons vu la preuve dans notre Planche du Centaure Chiron. Tous les Poëtes Grecs & Latins l'attestent, ainsi que la figure de cette Femme représentée dans les monumens de Spon. Plutarque, dans son Livre des Bons Mots des Lacédémoniens, nous apprend que ce Peuple, religieux observateur des anciens usages, punit un joueur de harpe, parce qu'il ne se servoit point d'archet pour en toucher les cordes ; mais qu'il y mettoit seulement les mains. Cette manière de jouer, qui supposoit dans le Musicien plus de talent & de délicatesse, & qui devoit produire de plus douces sensations sur l'oreille de ses Auditeurs, ne pût trouver grace devant eux : accoutumés à une discipline sévère, ils y soumettoient jusqu'à leurs plaisirs. Chez nous, qui ne sommes pas des Sparriates, on sçait tout ce qu'un grand Philosophe eut à souffrir pour avoir osé mal parler de notre Musique.

On a soupçonné que les cloux que tient dans ses mains une de nos Figures sont symboliques, qu'ils étoient l'emblême de quelques mystères d'amour, ou de quelqu'autres secrets plus élevé & plus cachés encore : mais c'est vouloir mettre du mystère partout. D'autres ne veulent point que ce soit des cloux, mais des os, dont le choc rend un son, & opinent qu'on doit les classer dans l'espèce appellée *Crumati*. Tels sont ceux qu'on remarque dans la main d'un jeune homme figuré dans la Planche XLIV,

pag. 21, des monumens de Spon. Ils diffèrent cependant des nôtres.

Pollux IX, cap. VIII, segm. 112 & 116, décrit différens jeux des Anciens qui ont quelque rapport à celui qui occupe les trois Enfans de notre seconde Planche; ils l'appelloient *Dielcistinda*; & *Scaperda*. Homère, dans l'Iliade, en décrivant le combat des Grecs & des Troyens sur le cadavre de Patrocle qui se disputoient & attiroient chacun de leur côté, les compare à ceux qui jouent à ce jeu. Consultez deux Traités sur les jeux des Enfans, chez les Anciens, l'un du sçavant Jésuite Bulengerus, & l'autre du jeune Meursius.

Plutarque, dans son Traité de l'*Education des Enfans*, observe très-sagement qu'on ne doit leur permettere que des jeux qui, par leur différente application, aient quelque rapport avec l'état auquel on les destine. Les Anciens n'avoient pas seulement pour but, dans les jeux de leurs Enfans, de leur former un corps robuste, mais encore d'exercer leur esprit. Un Gouverneur prudent doit veiller autant sur les recréations de son Elève que sur ses études; relisez l'Emile de J. J. Rousseau.

Planche XCVII & XCVIII.

On voit encore ici des jeux d'Enfans. Dans le premier de ces deux petits sujets, est un charriot porté sur deux roues pleines avec un timon de bois mince & long, au bout duquel sont attachés sous un petit joug deux Enfans remplissant la place de chevaux. Ils sont guidés par un troisième Enfant aîlé comme eux, lequel tient les rennes avec ses deux mains, & fait l'office de cocher.

L'autre petit tableau représente trois autres Enfans qui se divertissent au jeu, vulgairement appellé *Cache-cache*. Deux de ces Figures ont une draperie. Toutes trois sont aîlées.

Ces deux morceaux sont d'une légèreté de dessin & d'une ex-

97



98



Tom. I.

preſſion peu commune. Le premier fut trouvé dans les fouilles de Reſine, le 31 Août, & le ſecond le 7 Septembre de l'année 1748.

La forme du chariot eſt en tout ſemblable aux chars en uſage dans les jeux du Cirque, ainſi que l'on peut s'en convaincre d'après les marbres & les monnoies du tems. Ces chars différoient des autres qui étoient fermés ſur les côtés; il y en avoit auſſi qui avoient la figure d'une botte; les médailles en offrent pluſieurs exemples. On ſe ſervoit ordinairement des chars à deux roues, appelés en latin *Birota* ou *Birotum*; leſquels ne faiſoient que la moitié des chars à quatre roues, appelés *Currus*, *Rheda*, *Pilentum*, *Petorritum*, *Carpentum*. C'étoit des voitures pour la Ville; on y étoit plus à ſon aiſe, & on pouvoit s'y repoſer: elles ſe rapprochoient beaucoup de nos *Calèches*. On peut remarquer sur les monumens antiques des chariots ſemblables à celui-ci, avec ſa barre ou petit joug. Conſultez Scheffer, de *Vehiculariâ* ſur-tout, Livre 11, 17 & 18.

Les anciens adoptoient des timons à leurs voitures en proportion des animaux qu'ils atteloient. Un char à quatre chevaux, ou un quadrige avoit un double timon. Dans la Cyropedie de Xenophon, VI, il eſt dit que le char d'Abradate avoit quatre timons & huit courſiers. Le même Auteur nous apprend qu'on mit juſqu'à ſeize chevaux au char de Cyrus, lequel par conſéquent devoit avoir huit timons. Quelquefois auſſi une corde au bout de laquelle étoit le joug, tenoit lieu du timon.

Les jeux du Cirque eurent beaucoup de vogue chez les anciens, & les pères y envoyoient volontiers leurs enfans. Voyez Rodiginus, lib. 18, cap. 26; le nomocamone de Forius, tit. XIII; Pollux X, ſegm. 168.

Le ſujet de la ſeconde Planche s'explique aſſez de lui-même. Il n'eſt perſonne de nos Lecteurs qui n'ait joué dans ſon enfance aux petits jeux de cet âge, & ſur-tout à celui-ci, dont la dénomination populaire eſt *cache*, *cache Nicolas*: cet amuſement eſt ici déſigné ſi clairement, & en même tems avec tant d'eſprit,

P ij

qu'il feroit fuperflu d'en donner une explication ; il eft vrai que les anciens Scholiaftes auroient faifi cette occafion d'étaler leur érudition. Nous n'uferons pas du privilége des Commentateurs, & nous nous contenterons de renvoyer à Pollux, lib. IX, cap. VII, feg. 117 & fuiv. & à un joli petit Poëme Hollandois, intitulé : les jeux d'enfans.

Nous hafarderons feulement une obfervation qui tient aux mœurs. C'eft que l'homme, à quelques nuances près, eft le même prefque par-tout & dans tous les tems ; nous aurons plus d'une fois occafion de remarquer que nous avons confervé les habitudes que nos prédéceffeurs avoient contractées il y a deux mille années ; l'enfance fur-tout, comme étant plus près de la nature, eft l'âge où l'homme de tous les pays fe reffemble davantage, même dans fes plus petits jeux.

PLANCHE XCIX & C.

L'un des trois petits enfans figurés dans la Planche XCIX, tient entre fes mains un mafque ; à la vue de ce mafque, (qui n'eft cependant pas auffi difforme & auffi hideux, que la plûpart de ceux en ufage chez les Anciens), un autre enfant effrayé fe renverfe à terre ; tandis qu'un troifième paroît en action de gronder le premier & de fecourir le fecond : celui-ci eft d'un mouvement beau & gracieux, & fon expreffion eft pleine de naturel.

Le petit tableau repréfente deux Génies qui s'exercent au métier de menuiferie ; tous les uftenfiles de la boutique font à obferver : on y voit la fcie, l'établi avec le fer crochu pour affujettir & tenir ferme la pièce de bois, qui eft fur le métier, fous l'établi eft le marteau, & une caffette deftiuée à renfermer tous ces différens outils, ainfi que cela fe pratique chez nos Ménuifiers. Contre le mur, eft une efpèce de modillon, & deffus un vafe, qui, probablement contient l'huile pour oindre les fers & les rendre plus tranchans.

Le premier tableau fut trouvé à Resine le 24 Août 1748, & le second au même endroit, le 13 du même mois de la même année.

On prétend que les paysans donnèrent la première idée des masques, en se colorant le visage avec du marc de vendange;

Peruncti fæcibus ora,

Dit Horace dans son Art poétique; ou bien encore en se couvrant la face sous une écorce d'arbre, selon Virgile, George II, v. 387.

Ora que Corticibus sumant horrenda Cavatis.

Les uns en attribuent l'invention à Tespis, les autres à Cherile; les uns à Eschile & les autres à Meson. Voy. la Poétique de Scaliger, 1, 13; Bulengerus de theatr. O. I, 2, & Marescotti, de pers. & larv. cap. 2: nous parlerons plus au long de l'origine des masques, quand nous expliquerons les tableaux, où il s'en trouve beaucoup, tant tragiques que comiques.

Les masques des Gorgones étoient les plus horribles chez les Anciens; Eschile qui les introduisit sur la scène, fit accoucher de peur plusieurs femmes enceintes.

Comme toutes nos petites figures sont aîlées, on pourroit les prendre pour des Génies. On sçait que les Génies jouoient un grand rôle dans la Mythologie anncienne. L'étimologie seule de leur nom indiquoit leurs fonctions: on croyoit en effet qu'ils présidoient à la naissance de l'homme, ou bien qu'ils naissoient en même tems que l'homme, ou bien encore, qu'ils s'emparoient de lui, au moment qu'il venoit au monde, pour ne le plus quitter qu'à la mort; toutes nos actions leur étoient subordonnées, & leur correspondoient: on en a même donné deux à la fois à chaque individu, l'un bon, l'autre mauvais. On prétendoit que

dans chaque maiſon habitée par le mari & la femme veilloient auſſi deux Génies ; mais on ne nous a pas tranſmis auquel de l'homme ou de ſa compagne, appartenoit le bon ou le mauvais Génie. Quoiqu'il en ſoit, cette fiction ingénieuſe fut ſans doute imaginée pour expliquer les contradictions qui caractériſent la conduite des mortels ; c'étoit un emblême heureux que les Poëtes & les Philoſophes du tems paſſé avoient trouvé pour rendre plus ſenſibles les opérations de l'eſprit & du cœur. Cette théorie en images avoit ſes inconvéniens : n'étoit-il pas à craindre que l'homme déja né pareſſeux, ne s'endormit ſur la foi de ſon génie, & ne fit aucun effort pour repouſſer le vice ou s'approcher de la vertu ? Il ne lui étoit alors que trop aiſé de juſtifier ſes excès, en les mettant ſur le compte d'un être inviſible & puiſſant, dont il n'étoit que l'agent. Cette doctrine pouvoit auſſi avoir des avantages ; elle néceſſitoit l'indulgence ; & ſi les hommes agiſſoient toujours d'après leur croyance, les Anciens devoient connoître le pardon des injures, & plaindre plutôt que punir leurs ſemblables infortunés pouſſés au crime par leur génie.

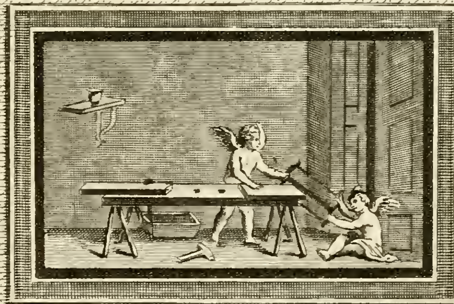
Chez les Anciens, les Colléges des Artiſtes avoient leurs Génies ou Dieux particuliers. Les corps des métiers avoient leurs Divinités protectrices : pluſieurs inſcriptions en font foi ; celle-ci, par exemple : *Genio Collegi tibicinum Romanorum. Q. S. P. P.* c'eſt à-dire, *qui ſacris publicis præſt. ſunt.* Sylvain étoit le Dieu des Menuiſiers ; témoin cette autre inſcription : *Sylvano Dendrophoro.* Sans doute parce que Sylvain étoit le Dieu des bois, & que les Menuiſiers ne travaillent que ſur le bois.

Licurgue, par une de ſes Loix, avoit interdit aux Lacédémoniens tout Art méchanique, tous métiers ſerviles, même l'Agriculture, dont on laiſſoit le ſoin aux Eſclaves, ou à la Colonie des Ilotes. Les autres Peuples de la Grèce, plus ſages dans l'éducation de leurs enfans, leur faiſoient apprendre un métier quelconque, s'ils étoient pauvres. S'ils étoient riches, il les appli-

99



100



Tom. I.

quoient à l'Agriculture, au commerce, ou à quelqu'autre état de ce genre. Il existoit à Athènes une Loi très-judicieuse : il étoit défendu à tous les Citoyens de rester oisifs, & chacun d'eux devoit rendre compte de sa conduite au Magistrat. Mais il n'étoit permis à aucun d'exercer deux professions à la fois; par cette raison que, qui entreprend beaucoup, fait tout mal. Les Artistes célèbres étoient nourris aux dépens du Public, & occupoient les premières places au Théâtre & dans les Assemblées. Les plus sçavans dans les Arts méchaniques furent les Egyptiens: chez eux, le fils étoit obligé par la Loi d'embrasser le métier de son père, ou de ses parens, & n'étudioit les Lettres, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour exercer son état. Diodore I. 80. 82. Voyez aussi Hérodote, II. 42. Romulus défendit aux Romains habitans des Villes la profession des Arts Méchaniques & Manuels, comme pouvant dégrader leur esprit, & s'opposant au but qu'il se proposoit d'en faire un Peuple guerrier. Il ne permit les métiers qu'aux Esclaves & aux Etrangers. Denis d'Halicarnasse, *ant. Rom. lib. II.* Numa Pompilius, au contraire, préférant à l'ardeur guerrière une manière de vivre civile & paisible; & voulant polir par les Arts le caractère féroce & la rudesse des premiers Citoyens Romains, fonda divers Colléges pour y exercer les métiers les plus nécessaires, entre lesquels on nomme celui des Menuisiers. Plutarque, vie de Numa. Ces différens Corps ayant subi plusieurs révolutions sous les Rois, les Consuls & les Empereurs furent supprimés, puis remis. Les raisons politiques de ces vicissitudes sont détaillées dans Cinerecio, *cit. eser-decoll. & corp. opif.* Les Colléges des Artisans, malgré l'avilissement où ils furent presque toujours chez une Nation qui n'estimoit que l'art de vaincre, jouirent cependant de beaucoup d'exemptions & de privilèges. On avoit trop besoin d'eux pour les négliger tout-à-fait. Hors de Rome, dans tout le reste de l'Italie, & particulièrement dans les Villes de la Grèce, les Communautés des Ouvriers & des Artistes fleurirent & furent très-estimés. Lisez l'*Oratio pro*

Archiapoëta Ciceronis. L'Orateur parle beaucoup du Collége des Menuisiers qui étoit l'un des plus considérables à Rome & ailleurs; & il comprend dans ce nombre les autres Ouvriers appellés *Tignarii*, *Centonarrii*, *Dendrofori*, *Dolabrarii*, *Scalarii.* Gruter, Reineisius & d'autres Auteurs en font aussi mention d'après plusieurs marbres. On y voit que les Menuisiers avoient un Temple où ils tenoient leurs Assemblées, où ils discutoient sur leur profession, & agitoient les affaires de leur Collége. Pancirole, *in append. ad not. imp. occid.*

Pollux X, 146, nomme beaucoup d'instrumens de menuiserie, ils sont presque tous gravés d'après les marbres antiques, dans Gruter & Montfaucon, tom. III, pag. 11, Plan. CLXXIX.

Pline, VII, 56, attribue à Dedale l'invention de la scie ; mais Iginus Fab. 174, prétend que Perdicas, neveu de Dedale, imagina la scie sur le modèle de l'épine du dos d'un poisson.

Outre l'établi, les anciens Menuisiers faisoient usage du chevalet, sous lequel ils fixoient le bois qu'ils vouloient scier.

Le marteau convient non seulement aux Serruriers, mais également encore aux autres Ouvriers en fer. On voit souvent dans les monumens antiques Vulcain tenant cet instrument dans sa main avec cette inscription : *Malleatores moneta.*

Consultez Vellius; & Pline aussi, XVI, 40 & 43.

Planches CI & CII.

Le premier de ces deux tableaux est d'un grand prix. Il nous met sous les yeux plusieurs objets dont il n'est fait aucune mention dans tous les anciens Auteurs qui ont traité des travaux de la campagne. Le pressoir ici représenté mérite d'être observé avec une attention particulière. Cette machine est composée de deux grosses poutres de bois quarrées & fichées en terre perpendiculairement ; la partie supérieure est fermée par une troisième pièce de bois également grosse & posée dessus en travers. Il y a aussi

aussi quelques traverses parallèles & plusieurs coins de bois. Le marteau que portent à leur main les deux Génies représentés en action de frapper en sens contraire, désigne assez le jeu & l'usage de ces traverses & de ces coins. Dans le petit espace que laissent ces pièces de bois, on distingue parfaitement le raisin ; la liqueur rouge qui coule par le canal dans le vase placé dessous est le vin doux. On apperçoit à l'écart un autre vase sur un fourneau allumé; un Génie remue la liqueur qui y est contenue, avec une espèce de cuillier qu'il tient des deux mains, tous ces détails ont beaucoup de rapport avec la manière de faire cuire le vin nouveau.

L'autre Peinture, qui n'est ni moins belle ni moins intéressante, offre une boutique de Cordonnier, & deux Génies assis sur des escabeaux ou sièges sans dossier, ils sont occupés à faire leur métier autour d'une table sur laquelle on voit un petit instrument rond. Contre la muraille est une planche & des souliers dessus. De l'autre part, on observe une armoire dont les deux volets sont ouverts ; elle contient diverses choses concernant le métier, entre lesquelles on distingue deux formes de bois & des vases avec différentes couleurs propres à teindre les souliers.

Les petites Figures de l'un & l'autre Tableau ont des aîles; mais les deux petits Enfans de la seconde Planche sont les seuls qui aient nne draperie, qui ne les couvre presque point.

Ces deux morceaux furent trouvés dans les excavations de Resine en 1748, le premier le 13 Août, le second le 17 du même mois.

On sçait combien les Anciens faisoient cas de l'agriculture. Sans parler des Hébreux, presque dans tout l'Orient les Rois eux-mêmes prenoient part aux travaux des champs. Nous apprenons d'Herodote & d'Ælien que celui qui sçavoit le mieux cultiver la terre avoit la préférence sur les autres concurrens, pour être élevé à la dignité Royale. Les choses ont bien changé de face depuis ce tems; mais du moins on devroit s'en souvenir

davantage, & il est bon de le rappeller. Romulus lui-même, qui défendit à tout Citadin les Arts manuels, permit cependant l'agriculture. Denis d'Halicarnasse, liv. 11, rapporte la raison qu'en donnoit Caton. Les hommes les plus robustes, dit-il, les Soldats les plus infatigables sont fils de Laboureurs. Personne n'ignore que les premiers Romains passoient alternativement de la charrue à la dictature, & de la dictature à leur charrue. Les exemples en sont fréquens & connus. Varron, Columelle & Pline ont donné la liste de tous les Auteurs Latins, Grecs & des autres Nations qui ont traité de l'agriculture; & ils n'ont pas oublié les deux grands Poëtes, Hesiode & Virgile; les deux célèbres Généraux Xenophon & Magon, & les Rois Geron, Philometor, Attale & Archelaüs; & ces Rois n'ont pas été des tyrans. Un Auteur moderne a dit :

> Si l'on m'eût confié les jeunes ans d'un Prince,
> Lui taisant sa naissance, au fond d'un Province,
> Parmi les Laboureurs, confondu près de moi;
> J'en aurois fait un homme, avant d'en faire un Roi.

Le Collége des *Capulatores* étoit très-célèbre à Rome & dans les Provinces de l'Empire. Caton, Columelle & Pline présument qu'on appelloit ainsi ceux qui étoient préposés aux pressoirs des olives. Il en est fait mention sur des marbres antiques rapportés par Gruter & Reinesius. Dans une autre inscription, il est parlé du Collége des Vignerons, *Vinarii*. Lampridius, chap. 33, rapporte que l'Empereur Alexandre Sevère rassembla en corps tous les Vignerons.

Les Ecrivains latins appellent *torcular* & *torcularium* pressoir, à *torquendo*, du verbe *presser*, non-seulement la machine à faire le vin, mais encore le lieu où l'on fait la vendange. Quant aux Dénominations grecques, consultez Popma, *de instr. fundi*, *cap.* XI. Chez les Grecs, aux Fêtes de Bacchus, on

exécutoit un ballet, dont les figures repréſentoient les travaux de la vendange. *V.* Meurſius.

Il y avoit deux ſortes de preſſoirs ; les uns à vis, les autres avec des poids. Vitruve VI. 9. n'en connoît point d'autres.

Rapprochez auſſi ce qu'en a écrit Pline XVIII. 31. Caton, *de re ruſticâ*, *cap.* 18, a décrit la manière de faire des preſſoirs antiques : mais ſa deſcription eſt ſi obſcure, que Turnebe avertit qu'on auroit beſoin d'un ſçavant & ingénieux Architecte pour l'entendre. Le preſſoir repréſenté dans notre Planche paroît avoir quelque rapport avec ceux dont Vitruve & Caton nous ont laiſſé l'explication. Mais il eſt beaucoup plus ſimple, beaucoup moins compliqué. Les preſſoirs dont encore aujourd'hui on fait uſage dans les environs de Portici, reſſemblent beaucoup à celui-ci.

La forme du maillet dont ſe ſervent nos deux petits Génies, a fait penſer qu'il ſervoit à couper le marc de la vendange, comme le font encore les Vignerons ſur le preſſoir. Varron, *de re ruſticâ*, I. 54. Mais le mouvement, l'attitude que l'Artiſte a donné à ces enfans, prouvent aſſez qu'ils en font un autre uſage.

A la ſeule inſpection, le méchaniſme de notre preſſoir eſt aiſé à ſaiſir.

Quant aux différens termes qui déſignent chaque pièce de cette machine, conſultez *l'index ſcript. rei ruſticæ* de Geſſner.

Voyez auſſi Columelle, *de re ruſticâ* XII. 18 & 29 ; Pline, XIV. 9.

Les Grecs & les Romains faiſoient cuire leur vin, en y mêlant de l'eau de mer ; ce qu'il ne faut point confondre avec l'hydromèl, qui eſt une mixtion de vin & de miel. Athenée, 1, p. 31 ; Caton, *cap.* XXIV. & CV ; Pline, XIV. 8 & 9 ; Palladio, XI. 14 & 18 ; Pollux. VI. 17.

La manière de faire cuire le vin nouveau est décrite dans Columelle, XII. 19. & suiv.

Les petits siéges sans dossier, ou les escabeaux sur lesquels sont assis dans leurs boutiques les deux petits enfans de la Planche 102, sont encore en usage chez nos modernes Cordonniers.

Le premier de ces deux Génies étend avec la main droite sur la forme, le cuir du soulier qu'il tient ferme de sa main gauche. Martial, en un seul vers, a très-bien peint ce métier.

Dentibus antiquas solitus producere pelles.

Epigr. IX. 5.

Pline en parle aussi, XXXV. 10.

Parmi les Colléges fondés à Rome par Numa Pompilius, Plutarque nomme celui des Cordonniers qui a subi les mêmes vicissitudes que les autres. Sous l'Empereur Alexandre Severe, les Cordonniers furent réunis aux autres Ouvriers qui avoient quelques rapports avec eux. Voyez Lampridius, dans l'Ouvrage déjà cité, *cap.* 33. Ils habitoient à Rome, le 4e. quartier; *in vico sandaliario*; comme on peut le voir sur une inscription rapportée par Pancirole & le Guide. Voyez encore Aulugelle, XVIII. 4, & Senèque, *Epist.* 113. Pline, VII. 56. attribue l'invention de ce Métier à un nommé Boezius. Au reste, l'usage des souliers remonte très-haut. Moïse & Homère en font mention. Balduinus, *de calc.*, *cap.* 1., le suppose même établi déjà du tems d'Adam. Cet Auteur convient, il est vrai, que cette chaussure n'avoit point encore une forme déterminée. C'étoit une précaution quelconque, un rempart contre les épines qui, sans cela, auroient pû blesser le pied.

Les souliers, chez les Anciens, étoient de diverses sortes,

101



102



Tom. I.

il y en avoit pour les hommes, pour les femmes, &c. Horace décrit ainsi les souliers d'un Sénateur Romain :

Ut quisque insanus nigris medium impediit crus
Pellibus. Satyre. VI.

Voyez Tertullien, *de pallio*, *cap.* 4.

Les guêtres étoient la chaussure affectée aux Paysans. Les Romains s'en servoient quand ils alloient à la campagne, & les Plebeyens en portoient dans la Ville. Elles montoient jusqu'au milieu de la jambe. Sidonius Appollinaris, *lib.* IV. *ep.* 20. Les Grecs avoient une chaussure appellée *secasii*, d'une forme toute opposée. Le cothurne étoit d'usage non-seulement parmi les Acteurs Tragiques, mais encore hors de la Scène. Les Chasseurs le chaussoient. Virgile, Æn. I, v. 341. Balduinus, *de calc. cap.* 15, veut que cette espèce de chaussure, remontant fort haut en forme de bottines, soit spécialement consacrée pour la chasse. Les souliers ou brodequins représentés dans notre Planche, y ont quelque rapport, ainsi qu'à plusieurs autres chaussures désignées par Pollux. VII. C. 22.

Les Cordonniers teignoient en noir leurs souliers, avec une composition que Pline appelle *atramentum sutorium*, *l'encre des Cordonniers.* On peignoit aussi les chaussures de différentes couleurs. Consultez Saint-Jean Chrysostome, Homel. XXVII.

PLANCHES CIII & CIV.

Il n'est pas facile de déterminer à quel métier sont appliqués les trois Génies représentés ici. La machine quarrée-oblongue autour de laquelle ils sont occupés, semble à la première vue un chassis de Tisserand. Mais, outre qu'ils ne se servent point des outils nécessaires à cette profession méchanique, l'un d'eux paroît plutôt vouloir *filer* que *tramer*,

L'autre petit enfant paroît ourdir une même trame suspendue à de petits crochets ajustés aux traverses supérieures. La 3e. Figure qui a été fort maltraitée & a beaucoup perdu, se tient d'une main au métier de ses petits compagnons, & il porte de l'autre une longue baguette fort droite. La corbeille que l'on voit de l'autre côté, servoit probablement à contenir les pelotons de fil, dont nos jeunes ouvriers font usage pour leur travail.

L'action qui se passe dans l'autre morceau de Peinture est gracieuse & point équivoque. On y voit deux Amours pêcheurs, l'un est assis, l'autre est debout. Leur ligne paroît être de roseau: plusieurs poissons déjà sont pris à l'hameçon, & d'autres paroissent monter à la surface de l'eau, pour subir le même sort à leur tour.

Le premier de ces deux sujets fut trouvé le 13 Août & l'autre le 24 du même mois, en 1748, dans les excavations de Resine.

D'après une examen refléchi de tous les détails qui entrent dans la composition de la Planche 103, on pourroit conjecturer que nos petits Tisserans sont occupés à faire des vêtemens de campagne, ou des rets. Pline, VIII. 48. & XIX. I. donne plusieurs éclaircissemens sur cette matière. Voyez aussi Ferrari, *anal. de Revestiar.* cap. 13. Bruan. de vest. saled. hebr. &c.

Les outils dont se servent les Tisserans sont décrits dans Pollux, VII. 36. Seneque, Ep. 90. & Pline, VII. 56. attribuent l'invention de faire un tissu aux Egyptiens. Communément on en fait honneur à Minerve, à qui on se croyoit redevable de beaucoup d'autres Arts encore. Parmi les occupations des femmes des Héros de l'Antiquité, on leur recommandoit, sur-tout, de faire de la toile. Eustache, Commentaire de l'Iliade, I. 31. pag. 30. Dans Homère, elles mettent leur vanité à bien filer. Théocrite, Ydille XVIII, Vers 32 & suivans, pour donner une grande idée de la fameuse Helène, dit qu'elle filoit mieux que toutes ses compagnes. Au rapport de Varron, Pline, Suetone & Plutarque, les Romains avoient beaucoup de considération pour les Dames Romaines qui sçavoient filer parfaitement. Voyez Tira-

quello, de Il. Conn. l. 10. n°. 38. Il n'en eſt pas ainſi chez les Modernes. Mais peut-être ſuffiroit-il, pour inſpirer à nos Dames *comme il faut*, du goût pour les ſoins domeſtiques, de leur rappeller, ou de leur apprendre que Pénélope, Andromaque, Lucrece, &c. &c., ne dédaignoient pas de prêſider elles-mêmes à tous les détails de leur ménage. Autrefois c'étoient les femmes qui filoient les habits de leurs époux : aujourd'hui elles ne les habillent plus, elles ſe contentent de les *coëffer* *. Qu'on me permette ce jeu de mots qui n'eſt peut-être qu'une traduction paraphraſée de cette ancienne Épitaphe latine :

EPITAPHIUM REGINÆ AMALASUNTHÆ.

Caſta vixit.
Lanam fecit.
Domum ſervavit,
Quam multis laus iſta deeſt !

Nous laiſſons aux maris le plaiſir de commenter cette inſcription funéraire à leurs dignes moitiés.

Hérodote II. 35, entr'autres Coutumes des Egyptiens, en rapporte une bien étrange. Chez ce Peuple, c'étoient les femmes qui négocioient au marché, qui tenoient les cabarets ; les hommes ſédentaires s'occupoient à faire de la toile.

Nous avons, en cela du moins, imité les ſages Egyptiens. Il n'eſt pas rare de voir quelques-uns de nos ſimples Soldats friſés, poudrés comme des petits-Maîtres, après leur léger exercice du matin, paſſer le reſte du jour aſſis dans leur cazerne, & occupés à ce qu'on appelle du *filet*. Ils font courir la navette auſſi adroitement

---

* Encore aujourd'hui, parmi les Bourgeois, le père de famille, chez lui, pendant l'été eſt coëffé d'un léger bonnet de bazin, brodé avec beaucoup de complaiſance par ſa femme.

qu'ils présentent le mousquet, & ils pourroient avoir le pas sur nos plus habiles Ouvrières. On rencontre assez souvent dans les Carrefours de Paris de ces Soldats sans armes, portant à leur main des cartons remplis de cette sorte de besogne qu'ils vont vendre dans des Magasins de Mode. Le prix qu'ils en retirent sert à payer leur tour de garde. Mais au premier cri de guerre, ils ont bientôt expié les doux loisirs de la paix.

Quelques-uns prétendent que notre petit Tableau représente la manière de filer, ou de mélanger avec de la laine des petites paillettes d'or. Pline nous apprend XXXIII. 3. qu'outre la nouvelle invention de faire des draps tissus d'or pur, on voyoit de son tems des anciennes étoffes ornées de fils d'or qui paroissoient arrangés comme avec la main. Ce passage est confirmé par Sidonius Apollinaris, *carm.* 22. *v.* 199. Les écheveaux de fil divisés & mouchetés en plusieurs endroits, comme si les uns étoient d'or, les autres de laine, le poids qui les assujettit, le petit métier ou tambour de toile placé à dessein de retenir les petits brins d'or qui pourroient tomber à terre; tout cela confirme cette ingénieuse conjecture, qui d'ailleurs souffriroit bien des difficultés.

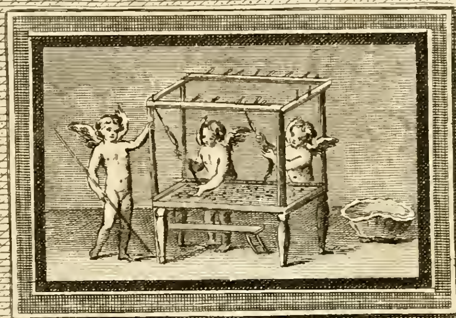
Relisez le Poëme de Catulle *in nupt. Pel. & Thet.* sur les nôces de Thétis & de Pelée. Il y décrit avec élégance les Parques qui filent la destinée de ces Héros.

Ajoutons à ce que nous avons dit que les Poëtes attribuent à Minerve l'invention de filer la laine. Pline, au même endroit déjà cité, *cap.* 56. veut que l'Inventeur du fuseau soit Clostère, fils d'Arachné, & que la première filasse ait été de lin.

Notre Planche 104 représente deux petits Pêcheurs. Plutarque, dans son Traité de *soll. rt. anim.* rapporte les raisons qu'on alléguoit de son tems pour ou contre la pêche, & discute si c'est un exercice louable ou non. Et ce qui est digne de remarque, c'est que Platon, liv. VII. de ses Loix, invite les jeunes gens à prendre le plaisir de la chasse, & leur défend d'aller pêcher,

probablement

103



104



probablement parce que ce paiſible exercice n'exige point de forces, & eſt peu propre à en donner. Les Ictiophages ou mangeurs de poiſſons, ne ſont point auſſi aguerris que les autres Peuples. Athenée, I. p. 13. obſerve que dans Homère, il n'eſt point du-tout parlé de la pêche. V. Feizius III, *cap.* 5 & IV. *cap.* II. 4.

Platon, III. de ſa République; Plutarque, ſymp. VIII. 8., & Athenée, I. p. 25. nous apprennent que les Héros ne mangeoient point de poiſſons: parce que (diſent-ils entr'autres choſes) c'eſt une viande trop délicate & qui ne convient qu'aux Héros de la table. Athenée nous a conſervé VI. p. 225. pluſieurs jolis Vers de Diphius, Senarcus, Filotebeus, & d'autres Poëtes qui maudiſſoient les Pêcheurs, parce qu'ils vendoient très-cher des poiſſons de la plus mauvaiſe odeur.

Pollux, X. 132 & 133, compte tous les inſtrumens propres à la pêche, entre leſquels on diſtingue la canne de roſeau & les hameçons. Plutarque, *de ſollert. animal.*, décrit comment doit être préparé le roſeau ou jonc du Pêcheur, ſon hameçon & ſes filets. Dans Montfaucon, tom. III, pag. 332, Planche 185, on voit un petit Antique repréſentant une pêche; mais qui ne reſſemble point du-tout à notre Tableau.

Pollux déjà cité; Philoſtrate I., *imag.* 13 & XIII; Elien, H. A. XII. 43, & beaucoup d'autres Auteurs nous ont tranſmis les différentes manières de pêcher chez les Anciens. On connoît ces deux Vers d'Ovide :

Hi jaculo piſces, illi capiuntur ab hamis ;
Hos cava contexto retia fune trahunt.

Reliſez auſſi l'Idylle XI du premier Recueil des Idylles de M. Berquin. Cette eſpèce de Romance, intitulée le *Pêcheur*, eſt une heureuſe imitation d'une très-jolie Barcarolle Italienne.

R

PLANCHES CV & CVI.

Tout eſt beau, naturel & expreſſif dans le premier de ces deux Tableaux, trouvés dans les excavations de Reſine, le 6 d'Août 1748. Il repréſente une chaſſe : l'attitude du Génie eſt vive & gracieuſe. La draperie qui voltige autour de ſon bras a beaucoup de légereté, & le mouvement de ſes aîles répond parfaitement à l'action dans laquelle le Peintre l'a ſaiſi ; de la main droite il lance un dard, de la gauche il tient deux autres fleches. La forme & le mouvement des deux cerfs qui fuyent, & des deux chiens qui les atteignent par derrière ont beaucoup de vérité. Rien de plus rapide que leur attitude.

L'autre Peinture eſt pleine de grace & de goût ; ce n'eſt qu'une fantaiſie, qu'un caprice de l'Artiſte ; mais on ne peut mettre plus d'expreſſion qu'il en a mis dans les deux Génies placés ſur un des chars tirés par des Dauphins, qui bondiſſent ſous un joug, & dirigés par les rennes de leur conducteur. Cette compoſition eſt auſſi pittoreſque qu'agréable. L'un des deux Enfans aîlés eſt repréſenté endormi, prêt à tomber dans l'eau, & laiſſant échapper ſon fouet. L'autre, au contraire, tient ſon fouet levé & a beaucoup de vivacité.

Leur propre défenſe & le beſoin d'alimens furent l'origine parmi les hommes de la chaſſe & de la guerre. Lucrece, l. V, v. 964 & ſuiv. ; Ariſtote, Polit. 1, 8. Les premiers Héros n'acquirent leur gloire & le titre de bienfaiteurs du genre humain, qu'en détruiſant les bêtes féroces qui devaſtoient les campagnes. Pauſanias, 1, 27. Strabon, XV, p. 704, nous apprend que chez les Indiens les chaſſeurs étoient nourris par le Roi. On ne tarda pas à réduire en Art un exercice utile autant qu'agréable. Virgile, Georgiques, liv. I, v. 139 & 40. L'invention en fut attribuée à Diane en même tems qu'à Apollon. Xenophon, dans ſon Traité de la Chaſſe ; mais on s'accorde à en laiſſer la gloire à Diane.

Chiron l'apprit d'elle ou de son frère, & l'enseigna à son tour à beaucoup d'autres. Oppian, Cyn. II, v. 10 à 29, distingue les inventeurs par les différentes manières de chasser. Il n'est point de Nations où cet exercice n'ait été en grande considération. Sans faire ici mention des Peuples les moins connus & les moins policés; Strabon XV, p. 734, en parlant de l'éducation des Perses, dit qu'ils s'y exerçoient depuis cinq jusqu'à vingt-quatre ans, sans qu'ils pussent manger de leur gibier. Xenophon, Cyropedie, I, ajoute que les Rois de ce Peuple devoient être d'excellens chasseurs, étant ses conducteurs à la guerre ainsi qu'à la chasse; Tacite, liv. II de ses Annales, rapporte que Vonone, Roi des Parthes, encourût la haine de ses Sujets, parce que, contre leur coutume, il voulut leur interdire l'usage fréquent de la chasse. Les Grecs, jusqu'au tems d'Homere, regardoient la chasse comme une partie principale de l'éducation de la jeunesse. Athenée I, p. 24; & Plutarque, dans son Traité de l'éducation des Enfans. Les anciens Peuples d'Italie aimoient beaucoup aussi ce violent exercice. Virgile, Æneide, liv. VII & IX. Les Romains en faisoient grand cas. Horace, liv. I, ep. XVIII, la désigne ainsi:

Romanis solemne viris opus, utile famæ
Vitæ que & membris.

Platon, Polibe, Ciceron, Plutarque, Euripide, tous les grands Hommes de l'antiquité en ont parlé de même; Pline, sur-tout, en s'adressant à Trajan: la chasse étoit un spectacle public pour la jeunesse de Rome. Voyez Bullengeus *de Venatione Circi.*

Pollux, Oppian, & beaucoup d'autres Auteurs, particuliérement ceux qui ont écrit des Traités *ex professo* sur la chasse, ont décrit les différens instrumens nécessaires pource noble exercice, ou plutôt pour le métier des nobles.

Les cerfs étoient particuliérement consacrés à Diane. Callimaque, dans son Hymne adressé à cette Divinité, v. 99 à 106, dit que son char étoit traîné par quatre cerfs, dont les bois

étoient d'or. Voyez Spanheim & les autres Commentateurs, ainsi que les autres Ecrivains cités ci-dessus.

Consultez Seneque, X, ep. 77, sur les qualités qu'on exigeoit d'un chien de chasse. Lisez le joli Poëme de Fracastor *de Curâ Canum*, & le Traité de J. Caïus *de Canibus Britannicis*.

Parmi nous, la chasse n'a rien perdu de ses attraits. C'est presque l'unique occupation des riches & des Grands; un équipage de chasse est devenu un objet de luxe très important. Dans les Provinces la chasse est la seule occasion que les Seigneurs aient de connoître leur Vassaux, & de leur en imposer; mais nos Héros modernes ne ressemblent plus à ceux du tems passé, leurs plaisirs ne sont plus des bienfaits pour les Habitans de la campagne. Le Code des Chasses est par-tout très rigoureux; le meurtre d'un levreau coûte souvent la vie, ou du moins la liberté & une flétrissure au chasseur indigent qui l'a tué sans permission. De nos jours aussi, les femmes partagent avec les hommes cet exercice sanguinaire, qui leur étoit interdit jadis; les Amazones & quelques Héroïnes faisant seules exception à cette loi sage, dictée par la nature : nos Dames portent maintenant le fusil avec plus d'adresse qu'elles ne tiennent l'aiguille, & sont devenues tellement aguerries qu'elles peuvent voir sans pitié la tourterelle innocente, atteinte du plomb meurtrier, palpiter sous leurs mains cruelles. Les pleurs du cerf aux abois ne les attendrissent plus; je doute fort que ce courage féroce puisse les dédommager des vertus paisibles de leur état, des graces aimables de leur sexe dont elles commencent à rougir.

On rencontre plusieurs marbres & plusieurs pierres fines antiques, où le sujet de notre N°. 106 est executé. On pourroit conjecturer que ces sortes de compositions étoient une manière de rendre sensible l'extrême légereté de ceux qui disputoient le prix à la course des chars.

Les Dauphins, comme nous l'avons déja dit plus haut, étoient particuliérement consacrés à Venus. Dans l'Antologie, on lit que

105


106


l'amour se fit conducteur de Dauphins, pour marquer son empire sur la mer; de même qu'on le représente assis sur un lion docile au frein de cet Enfant, emblême de son pouvoir sur la terre. Aussi les Dauphins passoient chez les anciens pour être amis de l'homme, sur-tout des enfans & spécialement des vierges. Voyez Plutarque, *de industriâ animalium.*

Sur un Jaspe rouge rapporté par Agostini, p. 11, Pl. 59, on voit un char tiré par des Dauphins, monté par un Amour qui tient les rennes & le fouet; mais on n'y voit point de joug, comme à l'atelage de notre petit Tableau.

PLANCHES CVII & CVIII.

On ne sçauroit voir rien de plus fini, d'un meilleur coloris & d'un plus beau dessin que le Tableau de notre Planche 107, trouvé dans les excavations de Resine le 7 Septembre 1748. Cette composition est d'une grace infinie; la molesse & la légèreté régnent dans la disposition & le mouvement de ses figures. On y voit un petit Amour touchant de la lyre avec le doigt. Il est assis sur un char tiré par deux Griffons, dont un autre petit Amour tient les guides d'une main, & de sa gauche porte un bassin rempli de fruits. Le fond du Tableau offre une grande draperie verte avec deux bouts de draperies jaunes au milieu.

Pausanias II, 27, fait mention d'une Peinture antique de *Pausias*, où l'on voyoit l'Amour jettant l'arc & la fleche, & tenant une lyre à la main. Sur un beau camée qui porte le nom de l'Artiste Grec, & qui est imprimé dans Agostini Gemm. ant. p. 11, Planche 55, on voit aussi un Amour sur un lion, & une lyre à la main. Bergerus, thes. pal. sel. sect. 1, c. 1, n. xvj, rapporte une pierre fine qui contient le même sujet.

Les Payens croyoient que la musique calmoit la colère des Dieux & les rendoit favorables. Censorinus, *de die Natali*, cap. 13; Arnobe, lib. VII, *adversùs Gentiles.* Ensorte que, chez les Grecs, & même chez les autres Peuples étrangers, on ne célé-

broit point de Fêtes religieuſes ſans muſique inſtrumentale. Strabon X, p. 467. Plutarque obſerve dans ſon Traité ſur la Muſique, que dans le Temple d'Apollon, à Delos, on voyoit les trois Graces qui portoient à leur main les pipeaux, la flutte & la harpe, les trois principaux & les plus anciens inſtrumens. Le plus ſimple & le plus antique ſont les pipeaux. Callimaque, Hymne à Diane, v. 244, 45; après eux vint la flutte. La harpe, plus composée, plus difficile & auſſi plus noble, leur ſucceda bientôt. Athenée IV, pag. 184. Le Poëte Ariſtophane appelle la harpe, *la mère des Hymnes*, parce qu'elle étoit particuliérement conſacrée à accompagner les louanges des Dieux. Platon, dans le troiſième livre de ſa Republique, interdit dans ſa ville imaginaire la flutte, & y retint la harpe, comme un inſtrument utile dont les accords mâles, harmonieux & nobles portoient à la vertu. Eſchile, dans Athenée XIV, p. 632, appelle *Sages* les joueurs de harpe. Le Philoſophe Athenée lui-même ajoute 1, p. 14, d'après Homère, qu'Agamemnon, en partant pour l'expédition de Troye, laiſſa auprès de ſa femme un joueur de harpe pour la maintenir chaſte, en lui chantant l'éloge des femmes fidelles & honnêtes. Aujourd'hui, les maris, en pareil cas, prendroient des précautions toutes contraires.

Chez les anciens, la harpe n'étoit pas ſeulement un inſtrument religieux & utile aux mœurs : elle ſervoit encore d'interprête à l'Amour. La lyre d'Anacreon, d'après l'aveu de ce Poëte aimable, n'étoit propre qu'à chanter le plaiſir. Le beau Paris accompagnoit ſur ſa harpe des chanſons voluptueuſes, qui lui gagnoient le cœur des belles. La harpe étoit un inſtrument d'amour : Caſſiodore va plus loin, il ne craint pas de conjecturer que les *cordes* de la harpe ſont appellées ainſi, parce qu'elles touchent le *cœur*.

Ælien, v. 5, IV, 17, donne une deſcription du Griffon, qui pourroit convenir à ceux de notre Planche. Voyez auſſi Pline, X, 49. Herodote, III, 116, IV, 13, croit cet animal fabu-

leux. Bochart Hieroz., p. 11, liv. VI, c. 2, dit que Moyse défendit aux Hébreux de manger de la chair de Griffon, qu'il compare aux Aigles de la grande espèce. Philostrate, dans la Vie d'Apollonius de Thiane, III, 48, pense que cette espéce imaginaire étoit consacrée au Soleil, & que c'est pour cela que les Peintres Indiens représentent le Soleil monté sur un quadrige attelé par des Griffons. Des marbres & des médailles nous en ont transmis de pareils; & Fabretti a gravé un Tableau antique, représentant Apollon entre un griffon & une lyre; l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. On en rencontre aussi accompagnant Nemesis, Diane, Bacchus & Minerve. Buonaroti, dans ses Médailles, p. 136, 142, & au sujet d'un camée de Bacchus, p. 429, a recueilli & enrichi de judicieuses réflexions tout ce qui regarde ces monstres. Le Tableau que nous décrivons est précieux en ce qu'il nous offre des griffons unis avec l'amour, & en ce que celui qui est attelé à la droite paroît être comme le mâle, du moins sa crinière authorise cette conjecture. Ce qui faisoit croire que ces animaux venoient de l'Inde, c'est que les tapis & tapisseries qu'on exécutoit dans ce Pays étoient couverts de pareilles figures bizarres & fantasques. Les tapis d'Alexandrie & de Babylone étoient sur-tout célèbres. On en couvroit les murailles, on en ornoit les lits; & telles sont les draperies qu'on remarque dans la Peinture dont il est ici question. On présume aussi que les fruits que porte l'autre Enfant aîlé sur un bassin sont des pommes. Ce fruit, chez les Anciens, étoit consacré à l'Amour, & passoit pour renfermer en lui quelque chose de mystérieux & d'emblêmatique. Philostraste sera notre garant; Imag. VI, liv. I, où il décrit les jeux d'une troupe de petits Amours nuds & aîlés, qui se jettoient des pommes les uns aux autres, & se donnoient autant de baisers qu'ils attrapoient de pommes. Relisez les Poésies de Théocrite, de Virgile, d'Ovide, &c.; c'est ce fruit qui animoit les divertissemens des Nymphes, des Bergères & de leurs Bergers, & les provoquoit à de plus doux plaisirs. On trouve

à ce ſujet un très-beau paſſage dans Ariſtophane, acte III, ſcène III, vers 35 & ſuivans de ſa Comédie des Nuées.

Nos petits Enfans ſont probablement des Amours. Chez les Grecs, de cinq ans en cinq ans on célébroit la Fête de l'Amour, qu'on appelloit *Erotin*. Quelques Auteurs croient que cette Fête étoit commune aux Muſes, ainſi qu'à l'Amour : & quoiqu'en diſe Meurſius, cela devoit être ainſi ; il ne falloit point ſéparer ces Divinités aimables qui vont rarement l'une ſans l'autre :

Des Vers la touchante harmonie
Diſpoſe au plus tendre retour ;
Bien ſouvent le feu du Génie
S'allume au flambeau de l'Amour.

Ces Fêtes étoient ſur-tout conſacrées au raccommodement des Epoux brouillés, & les Muſiciens y faiſoient entendre à l'envi des accords de harpe. Nous aurions grand beſoin de pareilles Fêtes aujourd'hui, mais il falloit être les Grecs pour les inventer ? peut-être parmi les Peuples modernes, ſeroit-ce aux François d'imiter les Athéniens.

Ce que les anciens penſoient ſur l'origine de l'Amour mérite d'être obſervé. Voyez Platon, *de Conviv.* ; & Plutarque, *de Placitis Philoſophorum*, 1, 4, & *de Genio Socratis*, *&c.* La belle Venus étoit, ſelon eux, l'embléme de l'ordre, de la ſymétrie & de la beauté de l'univers ; l'Amour en ſignifioit la cauſe & la force. Ils faiſoient Venus fille du jour, & l'Amour fils du cahos. D'après les anciens Poëtes, le Soleil & l'Amour étoient la même choſe ; l'un & l'autre paſſoient également pour l'auteur de tout, pour le père des Dieux & des hommes : on leur accordoit le gouvernement des choſes céleſtes. On pourroit appliquer ici ce paſſage ſur l'amour, tiré d'un Poëme Philoſophique moderne :

C'eſt lui qui du néant fit jaillir l'exiſtence ;
La matière par lui reçut l'inteligence :
Par lui le mouvement remplaca le repos ;
L'harmonie à ſa voix regna dans le cahos.

Sa

Sa main qui régit tout, & par qui tout commence,
Tient le premier anneau de cette chaîne immense,
Où l'un à l'autre unis, tous les êtres divers
Observent sous ses loix l'ordre de l'Univers.

Fragment XVII, *pag.* 33.

Quelques Commentateurs ont cru reconnoître dans notre Planche, tous les emblêmes de l'Amour, tel que les Anciens le concevoient. Nous ne les suivrons pas dans leurs conjectures trop vagues & trop peu satisfaisantes.

La Peinture du n°. 108, fut trouvée dans les excavations de Résine en 1749 : on y voit un autel rond sur une base quarrée : un énorme serpent forme autour de cet autel plusieurs anneaux ; sa tête est d'une couleur blanchâtre, avec quelques tâches obscures ; il a une partie du ventre d'un bleu clair, l'autre moitié est jaune ; ce reptile est peint mangeant quelques fruits qui sont sur l'autel ; dans l'angle du côté du serpent, sont écrits ces mots : *Genius hujus loci montis*. De l'autre côté de l'autel, on remarque un jeune homme couronné de feuilles, tenant une branche d'arbre dans sa main droite ; il est en action de porter la gauche à sa bouche. La singularité de ce Tableau le rend l'un des objets les plus précieux du Muséum Royal.

Noë chez les Hébreux (Genese, chapitre VIII, vers. 20,) Cecrops, chez les Grecs, (Eusebe, chron. lib. II.) furent ceux qui, dit-on, éleverent les premiers autels. Dans l'origine, les autels se dressoient sur les montagnes ; c'étoit là, ajoute-t-on, que les hommes sacrifioient & faisoient leurs prières ; sans doute croyant s'approcher davantage du Ciel, & se faire mieux entendre de la Divinité. Les Auteurs Payens ne sont pas bien d'accord sur tout cela. La forme des autels antiques n'étoit pas la même par-tout ; il y en avoit de triangulaires, de longs, de quarrés, & de ronds ; tel est celui de notre planche : on en rencontre beaucoup de ces derniers sur les médailles & les marbres.

Ces autels varioient aussi pour la hauteur. C'est ce que les Grecs, peuple religieux, distinguoient très-scrupuleusement. *V.* Pottero. Archæol. 11, 2 : les Latins, non moins superstitieux que les Grecs, au rapport de Varron, faisoient usage de trois sortes d'autels : aux Dieux du Ciel, *Superis*, ils consacroient ceux qu'ils appelloient *Altaria* ; les Dieux de la Terre, *Terrestri*, en avoient de moindres, *Aras* ; & il falloit que les Dieux des Enfers, *Inferi*, se contentassent des autels désignés sous le nom de *Foci*. La hauteur de l'autel étoit proportionnée à la grandeur du Dieu auquel il étoit dédié. Pour l'ordinaire, les autels n'étoient pas élevés plus haut que le nombril du Sacrificateur. *V.* Vitruve, & Saubert. de Sacrific. *cap.* 15.

Beaucoup de Sçavans ont prodigué leur érudition sur la nature des serpens, sur les vertus miraculeuses qu'on leur attribuoit ; & sur les raisons mystérieuses qu'on alléguoit pour prouver qu'ils étoient des objets sacrés, des êtres divins. Après beaucoup de recherches, ils ont conclu qu'ils n'avoient trouvé que des conjectures incertaines, & ont avoué leur ignorance. Nous ne nous arrêterons donc qu'à un passage d'Eusebe, I. 7, *de præparatione Evangelicâ*. Il est remarquable : les mouvemens rapides, la marche précipitée des serpens, quoiqu'ils soient privés de pieds & de tout autre membre dont les autres animaux sont pourvus, pour aller d'un lieu dans un autre, auront fait croire au peuple, qui n'est point naturaliste, que ce reptile avoit en lui quelque chose de surnaturel. Salomon, le sage Salomon lui-même, *proverbia*, *caput.* XXX, vers. 19, s'en étonnoit, lui qui connoissoit tout, depuis le cédre jusqu'à l'hysope.

Bochart, hieroz. p. 11, lib. III, cap. 14, prétend que les Dragons n'ont aussi ni pieds, ni aîles, & qu'ils ne différent des autres serpens, que par le volume & par quelques particularités, telle qu'une grande bouche, un col couvert d'écailles, ou de poils, & de la barbe, ou une certaine excroissance à la mâchoire inférieure. La description qu'en donne Avicenne, est la même

A ces traits, le reptile de notre peinture pourroit bien être un Dragon. Les Dragons qui habitoient la Grèce & l'Arabie, malgré leur grandeur, portoient sur eux quelque chose qui les garantissoit d'être vus de huit mille. Avicenne écrit que dans certains lieux, leur plus grande longueur n'excédoit pas quatre coudées. On remarquera que Lucain prétend, livre IX de sa Pharsale, que les Dragons n'avoient de venin qu'en Afrique; & que c'étoit dans cette contrée qu'ils devenoient venimeux. Ordinairement les Dragons décrits chez les Auteurs, sont ou noirs, ou de couleur jaune, plus ou moins foncée, ou bien encore cendrés. Tel étoit le serpent consacré à Epidaure, & dont fait mention Pausanias II, 28; cet Ecrivain ajoute, que cette espèce étoit familière avec les hommes: Pline XXIX, 4, en parlant de cette même famille de reptile, nous apprend que le serpent d'Esculape, *Anguis Æsculapius*, fut amené d'Epidaure où il étoit adoré, à Rome, vers l'an 462, ou 463; qu'on en nourrissoit sans peine dans les maisons, & qu'on n'auroit pu résister à sa fécondité, si l'on n'eût pris le soin de brûler sa semence. Consultez Ovide, Métam. XV, v. 630, & suiv. Titelive, lib. X, *cap. ult.* & Valere Maxime I, 8, §. 2. On est en doute de sçavoir, si le serpent de notre tableau est de la race de ceux d'Esculape, sous la forme desquels Esculape étoit adoré: car Lampridius, dans la vie d'Héliogabale, dit que ce Prince avoit à Rome des petits Dragons d'Egypte, appellés *Agathodæmon*, ou *bons Génies*: or ceux-ci sont différens des serpens d'Esculape, ou d'Epidaure.

Les serpens sont très-friands de miel, & autre aliment doux ou sucré. On nourrissoit les serpens sacrés avec des figues & des dattes. Et tels paroissent être les fruits qui couvrent l'autel que nous décrivons.

Ænée, dans Virgile, ayant tué un serpent sur le tombeau d'Anchise, doute si ce n'étoit pas le Génie de ce lieu, ou le Ministre des mânes de son père. Ce passage de l'Ænéide, V. v. 97, paroît expliquer assez naturellement l'inscription gravée sur

notre Tableau : *Genius hujus loci montis*, *Génie de ce lieu de la montagne.* Mais il faut remarquer que notre ſerpent embraſſe l'autel où la colonne des anneaux de ſon corps, (circonſtance qu'on rencontre rarement ſur les monumens), ce qui pourroit faire conjecturer, qu'il repréſente ou bien un emblême du dieu Eſculape, ou le véritable ſerpent d'Eſculape mangeant les fruits d'un ſacrifice, en préſence même de celui qui le lui offre. D'après ces détails, voici nos conjectures : les Anciens, (preſque tous Spinoſiſtes), croyoient que non-ſeulement le monde entier avoit une ame univerſelle ; mais encore que chaque partie de ce grand tout avoit ſon ame particulière, ſon Génie, principe intelligent du mouvement, de la chaleur, de la conſervation, en un mot, de la vie ; ainſi l'homme n'étoit point le ſeul qu'on croyoit doué d'une ame pour gouverner ſon corps. Les Corps céleſtes, les élémens, ainſi que les plus petits individus, eurent auſſi leur *Génie.* On entendoit par ce mot, la nature elle même, dont la force expanſive agiſſoit ſouverainement ſur toutes les parties de l'Univers, & leur aſſignoit une forme certaine, une organiſation déterminée & diſtincte. Le ſerpent fut l'animal qui parut le mieux rendre ſenſible aux yeux du vulgaire, cette théorie ingénieuſe. Ce reptile eſt plein de vivacité: coupé en morceaux, chacun de ſes tronçons conſerve long-tems le mouvement de vibration qui lui étoit imprimé ; il s'agite, ſe débat, & paroît animé d'une vie qui lui eſt propre. Les hommes par la ſuite reconnurent de quelle importance il étoit pour leur ſanté, de s'aſſurer de la température du climat, ſous lequel ils reſpiroient, de la qualité des eaux & du terrein qu'ils habitoient, & d'où ils tiroient leurs alimens ; ils crurent voir encore dans le ſerpent, l'emblême du Génie qui préſidoit au ſol ſur lequel ils ſéjournoient ; ce reptile étant preſque toujours caché dans les entrailles (*) de la terre,

(*) Vitruve, I, v. ſemble juſtifier le métier d'Auſpices & de Sacrificateurs. Du moins, ſelon lui, leurs fonctions, qui dégénérèrent en fraudes

y étant né & s'en nourrissant. Aussi l'appelloit-on *autocthone*, *in genitus*, *indigena*, & enfin pour tout exprimer d'un mot *genium*, *génie*. Aussi Esculape adopta-t-il le serpent comme le symbole de la guérison, l'animal hyérogliphique de la santé. Ajoutons à cela, qu'Esculape lui-même est un Dieu de la Mythologie, qui chez les Anciens désignoit l'Air, de la bonté duquel dépend la santé de l'homme & des autres animaux. V. Pausanias VII, 23.

La Religion des Égyptiens & le Culte prescrit par Zoroastre paroissent avoir eu pour base la théorie des Génies. Leur empire s'est étendu par-tout. Hésiode est le premier parmi les Grecs qui en ait parlé & qui les ait classés. Voici l'échelle des êtres, selon lui : il distingue la nature intelligente en Dieux, en Génies, en Héros, en Hommes. Les Génies sont des Puissances médiatrices entre les Divinités & les mortels ; ce sont des messagers fidèles qui portent dans les Cieux nos vœux, nos prières, nos bonnes œuvres, ou nos crimes, & qui font descendre sur la terre, les oracles, les châtimens & les récompenses. Chaque Dieu avoit son Génie, par le ministère duquel il agissoit. Chaque Homme avoit aussi le sien pour lui servir de conseil & de sauve-garde. Trois principaux emplois étoient confiés aux Génies : les uns prenoient soin des astres, les autres de l'air, & d'autres encore de la terre. C'est pour cela que les Grecs appelloient les Génies *Daimonas*, peut-être du mot *sapere* ; parce qu'ils étoient comme les Inspecteurs, les Censeurs du monde. Les Latins les appelloient

---

pieuses, n'avoient rien dans leur origine que de très-louable & de très-utile. Les hommes, (dit notre Architecte philosophe.) en entrant dans le pays où ils vouloient fixer leur demeure, commençoient par faire examiner avec attention les viscères des animaux qu'ils y rencontroient, afin de juger de la nature des alimens & de la boisson, ainsi que de l'influence du climat sur les corps vivans. Cette précaution sage se réduisit bientôt à des sacrifices d'appareil, où l'on immoloit en pure perte, des victimes qui ne servoient qu'à engraisser leurs bourreaux sacrés.

Genii; parce que *præsunt gerundis* ou *genundis rebus omnibus*. Nous en avons déjà parlé.

Mais de même qu'on croyoit qu'il y avoit un Génie universel, un *grand Génie*, *Megalodemon*, qui veilloit à l'ensemble de la nature ; les Anciens ne pouvoient se refuser à croire qu'il existoit aussi de petits Génies qui habitoient l'intérieur de la terre, & en gouvernoit les parties cachées. Les serpens qu'on voyoit sortir des trous, & qui nourrissoient leurs petits dans les flancs ténébreux de la terre, leurs parurent propres à donner une idée de ces Génies subalternes. Et ce sont ceux-ci qu'ils appelloient encore *Mani*, *Dii Patrii*, &c. qu'ils confondoient alors très-souvent avec l'ame des morts, du tombeau desquels ils voyoient sortir ces serpens.

Pour en revenir à notre inscription, il n'est pas rare d'en trouver de semblables. V. Grutter, p. IX & p. LXXIV. Boissard nous a conservé l'inscription d'un petit Autel votif à l'Eau, ou à la Lymphe, ou à la Nymphe : *Nymphis quæ sub colle sunt*, *Arulam*, &c. Consultez aussi Montfaucon, tom. II, p. 11. Pl. XLIX.

Les hommes adressèrent leurs premiers sacrifices & leurs prières aux Dieux sur la cime des montagnes. Nos bons Ayeux (comme nous l'avons déjà remarqué) avoient la simplicité de croire qu'en se plaçant plus près du Ciel & en poussant de grands cris, ils se feroient mieux entendre. Ils jugeoient leurs Divinités d'après eux-mêmes : mais ils n'avoient souvent que trop de raisons de soupçonner leurs Dieux sourds. Épicure aima mieux les faire insoucians. Tacite, pour donner une idée de la hauteur d'une montagne qu'il décrit, ajoute ces mots : *preces Mortalium à Deo nusquàm propiùs audiri*. Xenophon, en parlant de Cyrus, liv. VIII, dit que ce Prince sacrifioit à Jupiter, le Père des Dieux, au Soleil & aux autres Déités, sur le sommet des montagnes, à la manière des Perses. C'est à cause de cela que le Scholiaste de Sophocle,

107



108



Tom. I.

in Trachin. remarque que toutes les montagnes étoient consacrées à Jupiter. Voyez Homère, hymn. in Appolin. Les premiers Temples furent aussi élevés sur les montagnes. Spanheim, au sujet de l'Hymne de Callimaque in del., v. 70. observe que dans la Bible les Dieux étrangers sont appellés les Dieux des montagnes. Voyez le Pseaume CXXI. de David. La sainte Écriture va même plus loin, & ne craint pas de reprocher aux Idolâtres qu'ils adoroient jusqu'aux montagnes. Lucien, *de sacrificiis.* Si quelques montagnes méritèrent de participer aux honneurs divins, le Vesuve devoit être du nombre : la fertilité de son terrein, la bonté du climat justifioient cet excès de reconnoissance. Vitruve II. 6. Strabon V. p. 247. Varron, *de re rusticâ.* I, 6. Tacite, Pline, Stace, Martial & Galien ont beaucoup vanté la salubrité de l'air qu'on y respire. Procope, bel. goth. lib. II, nous appreud que les Médecins y envoyoient leurs malades. Strabon déjà cité, dit que la Ville d'Herculanum offroit un séjour des plus sains. Nous conclurons que notre Tableau représente une offrande au Génie de la santé de quelque endroit voisin du Vésuve & d'Herculanum.

Il s'offre donc trois conjectures à faire sur le sujet qui nous occupe. 1°. Ce peut être un sacrifice à la santé. Le Dragon sera l'un des serpens d'Esculape : les fruits tiendront la place des libations sacrées, & le jeune homme sera le sacrificateur; ou bien le malade qui a été guéri & qui sacrifie, & appelle par ses sifflemens le divin serpent & l'enchante avec sa verge. Car le mouvement de la verge & le sifflement étoient deux circonstances que les Anciens croyoient propres à commander aux serpens en pareil cas. 2°. On pourroit penser que ce serpent est le bon Génie, le *Cnef* des Égyptiens. Dans cette supposition, il faudra voir dans le jeune homme un Harpocrate. On le représente ordinairement ainsi; c'est-à-dire, une couronne sur la tête, une branche à la main, & debout

devant un autel entortillé d'un ſerpent. 3°. Enfin, d'autres ſe contentent de penſer que ce ſerpent repréſente le Génie de quelque endroit de la montagne, comme l'inſcription ſemble le confirmer. La couronne & la branche étoient néceſſaires à ceux qui vouloient ſacrifier, & ſpécialement aux Sacrificateurs de la Déeſſe de la Santé, & aux Prêtres d'Eſculape. V. le Mus. Rom. tom. 1. ſect. 1 t. IX & X.

Le geſte de notre Figure exprime le ſilence. On repréſente toujours Harpocrate, & même la Déeſſe Angerona, dans cette attitude. Voyez encore le *Muſeum Romanum*, tom. 1. ſect. II. Pl. XXXIII, IV, V.

L'inſcription conſervée dans notre Tableau le rend d'un prix ineſtimable. Ce n'eſt pas le ſeul antique du Muſeum Royal où on en rencontre. Nous en rapporterons encore de très-rares & de très-ſingulières.

PLANCHES CIX, & CX.

Le No. 109 repréſente un grand Coq jaunâtre; il a le ventre blanc & le col verd. La Terraſſe ſur laquelle il eſt poſé eſt de couleur jaune. Le fond de ce petit Tableau eſt blanc. Comme vraiſemblablement il devoit y avoir ici un autel; on peut conjecturer que ce Sujet étoit relatif au Dieu Eſculape.

No. 110. Sur une Terraſſe rouſſe, & un fonds blanc dans un cadre roux, on voit encore un Coq qui va pour becqueter deux ſuperbes grappes de raiſins qui tiennent enſemble.

PLANCHES CXI.

Sur une baſe fort haute eſt une Statue qui ſemble pincer une guittare. On croit que c'eſt la Fortune. Dans le lointain, eſt une eſpèce de Ville. Le Navire qu'on diſtingue parfaitement, n'a viſiblement qu'un ſeul rang de rames.

Ce

209



210

221

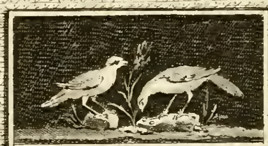


Tom. I.

112



113



114



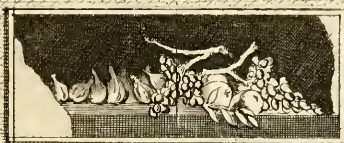
115



116



117



Tom. I.

Ce petit Tableau eſt parfaitement rond & a un joli cadre.

PLANCHE CXII.

Ce Tableau quarré oblong repréſente un Payſage aſſez nud, & dont les arbres n'ont point de feuilles ni de rameaux ; mais il eſt enrichi de trois animaux d'eſpèce différente : un tigre, une biche & un chevreuil.

PLANCHE CXIII & CXIV.

Ces deux petits Sujets quarrés oblongs offrent chacun deux Oiſeaux. Dans le N°. 113, ces Oiſeaux ſont de couleur verte, & ont la poitrine rouſſe.

Au N°. 114, on voit une Perdrix qui becquete de l'herbe ; & un autre Volatil peint en action de prendre un papillon.

PLANCHE CXV & CXVI.

Deux Tritons d'une couleur rouge foncée ſont poſés chacun ſur un fragment de corniche ; tous deux jouent d'une eſpèce de trompe marine, & tiennent de l'autre main un panier de fruits. Ils ſe reſſemblent parfaitement à très peu de choſe près ; & paroiſſent être les reſtes de quelques Peintures plus conſidérables.

Ovide & Apollonius décrivent les Tritons, tels que ceux que nous avons ici ſous les yeux : ils ont la même forme & le même coloris. A Rome, ſur le faîte du Temple de Saturne, étoit un très-grand Triton, lequel quand il faiſoit du vent, jouoit de la trompette. *Natalis comes.*

PLANCHE CXVII.

Ce Tableau fort endommagé repréſente des figues très-belles, deux grappes de raiſins, & d'autres fruits.

PLANCHE CXVIII.

Cette Peinture repréſente une eſpèce de veſtibule, ou bien un de ces bâtimens que les Latins appelloient *Tholus*, ou quelqu'autre léger édifice de fantaiſie. Les colonnes ſont d'un bon goût ionique & ſans baſe. Elles ſoutiennent la couverture & la corniche, laquelle paroît de l'ordre dorique, par ſes trigliffes & ſes modillons. La lionne, ou autre animal féroce, la guirlande & ces feſtons entrelacés avec des rubans rouges, le plat, ou diſque de couleur d'argent, tous ces ornemens ne ſemblent ici que pour remplir le vuide. Au-deſſus eſt un petit Tableau repréſentant une Marine. Il mérite attention.

Servius, dans ſon Commentaire ſur l'Énéide, I X, donne pluſieurs éclairciſſemens ſur le *Tholus* des Anciens.

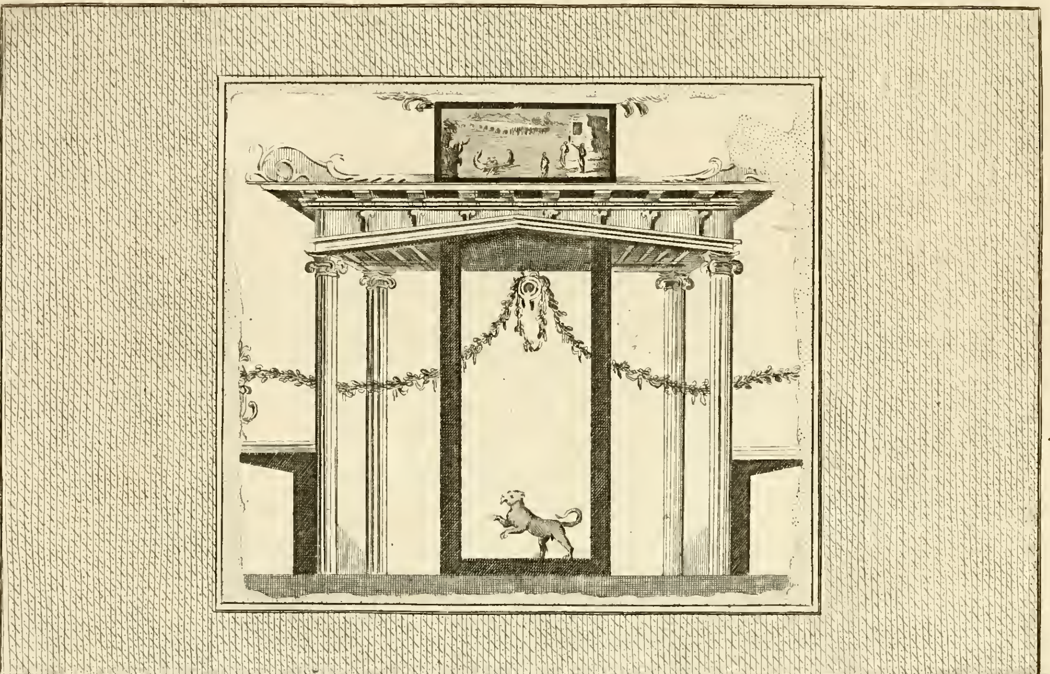
D'autres ne voient ici qu'une Tribune, ou le fond d'une perſpective de Jardin.

Conſultez Vitruve, V. 7. VI. 10.

PLANCHE CXIX.

Les vues qu'offre ce Tableau ſont très-variées & très-agréables. Le premier Plan eſt occupé par un grand édifice ſur le rivage. C'eſt peut-être un Temple : derrière ſont pluſieurs arbres. A gauche eſt un grand pilier très-mince : on conjecture que c'eſt un Autel, & mieux encore un phare. On voit devant un homme qui porte ſes regards vers la mer. Les quatre navires chargés de Soldats & de différens bagages pris ſur les ennemis, méritent d'être examinés. Toutes les proues ont la forme d'un viſage humain, ou de quelque choſe d'approchant. Dans la proue de la galère qui occupe le devant, on diſtingue parfaitement les bouts de deux poutres qui ſaillent, & qui ſervoient probablement à défendre le navire, & à percer l'ennemi. V. Scheffer. de mil. nav. I I 5., &c. I V. 2. III. 3. On y voit auſſi s'élever une eſpèce de col d'oie. A la poupe du même bâti-

118



Tom. I.

119



Tom. I.

ment, on peut remarquer auſſi une branche de laurier ; & tout le long des parapets de ce navire, ainſi que des autres, ſont ſuſpendus des boucliers. La plage préſente une charmante perſpective enrichie de pluſieurs édifices épars ſur des colines. Un d'entr'eux, ſur-tout, exige une attention particulière : c'eſt un long portique, ſoutenu par nombre de colonnes, & devant lequel ſont poſées deux ſtatues ſur leur baſe. Peut-être, eſt-ce un prétoire.

Pline, VII, 56, d'après Thucidide, attribue à Aminocle, l'invention des galères ou navires à trois rangs de rames. Mais Thucidide, lib. 1, ſſ. 13, dit ſeulement que les Corinthiens, les premiers, en firent uſage. V. Salmaſius, *ad jus, at. & Rom.* p. 693.

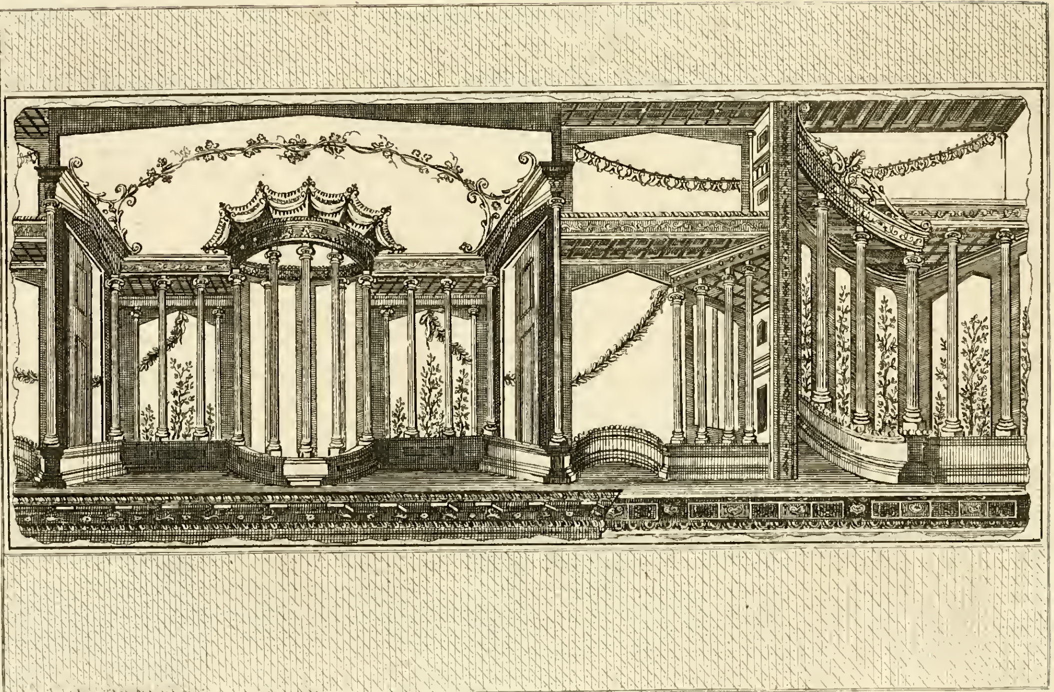
Les Anciens peignoient ou ſculptoient toutes ſortes de figures d'hommes ou d'animaux ſur la proue de leurs vaiſſeaux ; ce qui ſervoit à les diſtinguer & à leur donner un nom. C'eſt pour cela qu'on en a trouvés qui étoient appellés Taureau, Bouc, Mouton, Chimère, Centaure, Tigre, Scylla, Triton &c.; V. Virgile, Æneid. V, & X, lib. Montfaucon rapporte pluſieurs monumens de vaiſſeaux anciens, dont les proues étoient ſemblables aux nôtres. On avoit le ſoin auſſi de mettre à la poupe l'image de quelque Divinité, ſous la protection de laquelle le navire étoit conſacré. De même que chez les Anciens, chaque corps de métier avoit ſon Dieu tutélaire : Mars, pour les Soldats ; Mercure, pour les Marchands & les Voleurs. Il y avoit auſſi des Dieux qui avoient en garde les Vaiſſeaux. V. Ovide, Tr. I, el. IX ; Pâris dit à Helène, que ſon navire étoit ſous la tutelle de Vénus.

PLANCHE CXX.

Ce Tableau ainſi que les ſuivans, (trouvés en différens endroits des excavations de Réſine,) repréſente un morceau d'architecture de fantaiſie. Nous avons déjà fait une obſervation générale ſur ces ſortes de ſujets. C'eſt que les Peintres, en orne-

mens, ou décorateurs, (V. Vitruve liv. VII, ch. 5,) couvroient ſelon leur caprice les murs qu'on leur donnoit à peindre, d'objets vagues & ſans liaiſon ; ils peignoient les premières choſes qui leur venoient à l'eſprit, ſans ſe donner la peine de mettre de la vérité dans leurs idées, & ſans s'embarraſſer beaucoup de ſuivre les règles de la perſpective; auſſi dans toutes leurs compoſitions faites à plaiſir, on y remarque toujours le même horizon, les mêmes points de vues, la même diſtance; cependant, quoiqu'il paroiſſe mal-aiſé, au premier abord, de rendre raiſon de ces peintures, & d'en trouver le véritable ſujet; en les examinant dans leurs détails, on y trouvera une grande connoiſſance de l'art & de ſes regles ; & tout en convenant que ce ne ſont que des caprices de l'imagination de l'Artiſte, nous ne pouvons nous empêcher de leur accorder un très - grand mérite. Ils renferment même pluſieurs points d'inſtruction très - importans, & principalement dans le Tableau que nous avons en ce moment ſous les yeux. L'Edifice qu'il repréſente ne ſemble pas complet; tout ce qu'on voit à droite, manque du côté oppoſé. Tel qu'il eſt, le tout forme un amas de colonnes de différens ſtyles, d'une compoſition très gracieuſe ; mais qui tient plutôt du génie d'un Peintre que de celui d'un Architecte. Il y a beaucoup de grâce dans ces feſtons, entrelaſſés & attachés à l'Edifice qu'on pourroit préſumer d'ordre jonique ; mais il y a tant d'irrégularités, qu'il eſt preſque méconnoiſſable : ces défauts même rendent ce Tableau d'un très-grand prix, en ce qu'il nous offre les différentes manières de peindre du tems de Vitruve, & contre leſquelles cet Architecte Philoſophe s'eſt élevé. Les proportions des colonnes les font dégénérer en candelabres, condamnés par les ſçavans Architectes. Les deux cloiſons, qui ſont par compartimens, méritent encore d'être obſervées.

Au rapport de Pline XXXV, 4, ce genre de Peinture fut renouvellé à Rome, ſous Auguſte, par un certain Ludius. Mais il étoit connu très-anciennement en Grece & même en Italie. Il



Tom. I.

étoit bien dégénéré & on en abusoit sous Vitruve. Lisez l'endroit déja cité.

Nous connoissons aussi cette manière de peindre. Saint Bernard tansa vivement les Moines de Clugny de ce qu'ils scandalisoient ceux qui fréquentoient leur Monastère, par les Peintures grotesques (*a*) dont les murs de leur Cloître étoient couverts. Que n'eussent-ils jamais donné d'autres sujets de scandale! Mais si nos Peintres d'ornemens sont plus fideles aux règles de la Perspective, il faut avouer qu'ils sont inférieurs aux anciens Artistes dans beaucoup d'autres parties. Nos Peintres modernes montrent beaucoup d'intelligence, sur-tout à cacher leurs défauts. Mais les irrégularités des Anciens tiennent moins à l'ignorance des vrais principes, qu'à leur insouciance dans ces sortes de compositions. On ne peut refuser à ces derniers une grande fraîcheur dans leurs idées, un *faire* soigneux & fini, une franchise de pinceau peu commune, une touche spirituelle qui plaît à tout le monde. C'est ce que Vitruve accorde au talent d'un certain Apatarius, Peintre de ce genre.

Si l'on desiroit faire ressembler à quelque chose, le caprice qui fait le sujet de notre Tableau, on pourroit y voir l'une de ces perspectives qui terminent nos jardins, & que nous appellons *treillage*. Les plantes qui occupent tous les vuides de cette composition confirmeroient encore notre conjecture.

Voyez la Planche IV, du T. II, du supplément à l'antiquité expliquée du P. Montfaucon. Les colonnes des ruines de Palmire, présentent des irrégularités qu'il seroit bon de rapprocher de notre Peinture.

(*) L'étimologie de cette épithète vient, dit-on, de ce qu'on retrouva cette ancienne manière de peindre sur les murailles dans une grotte à Rome. V. Phylander sur Vitruve. Le Morto, Peintre célèbre, né à Feltro, fut le premier, parmi les modernes, qui peignit des grotesques, à l'imitation de ces Peintures trouvées dans des grottes anciennes. Consultez Vasari, vie de ce Peintre.

Nous avons dit que Vitruve trouvoit fort à redire à ce goût *grotefque* d'après lequel on peignoit des colonnes en forme de rofeau, ou de chandelier. Et voici la raifon qu'il donne de fa jufte critique : comment un rofeau peut-il foutenir le toît d'un édifice ? Comment un frêle candelabre peut-il fuffire à la charge des ornemens du faîte d'une maifon ?

On remarque dans le Mufeum Royal un grand nombre de ces candelabres fveltes & légers. Ils font tous de bronze, & compofés de trois parties. La bafe eft pofée fur trois pieds. Le fût s'élève à la hauteur de la poitrine d'un homme, & porte une jatte ou platine. Les deux extrêmités, c'eft-à-dire la jatte & la bafe, font très-peu de chofe. Mais le fût eft travaillé en forme de colonne cannelée, d'une grande légèreté. Ces chandeliers fe faifoient à Tarente dans une grande perfection ; & c'eft-là que s'en fourniffoient les autres cantons de l'Italie. C'eft à ces fortes de candelabres que Vitruve comparoît les colonnes qu'on peignoit de fon tems fur les murailles, pour en faire fentir le mauvais goût & le peu de jufteffe. V. Pline, XXXIV. 3.

Planche CXXI.

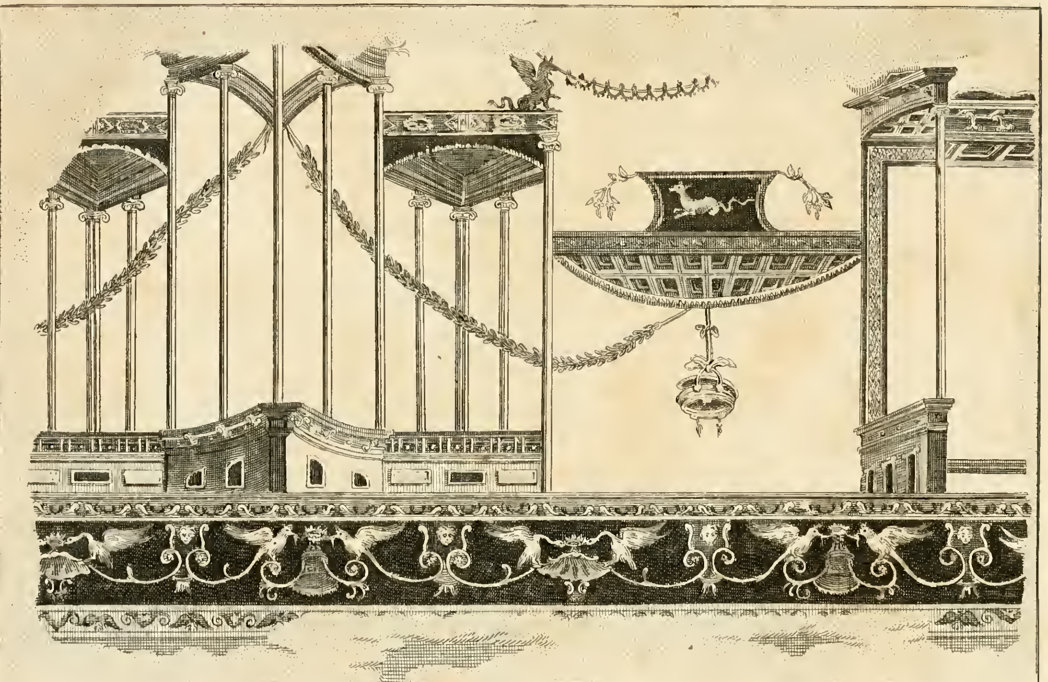
Cette Peinture eft dans le même goût & auffi irrégulière que la précédente. Sur une *bande* (*) eft une efpèce de corniche qui a prefque la forme d'un *relais.* (**) Cette bande eft divifée en trois parties. La première qui a fon architrave, eft ornée d'aîles. Celle de deffus qui femble être la corniche (ou pour mieux dire, une fimple gouttière), eft encore agréablement travaillée. La partie moyenne, plus large que les deux autres, pourroit être appellée avec beaucoup de jufteffe *frize.* V. Filander, au chap. 3. du liv. 3. de Vitruve.) Cette

---

(*) Terme d'Architecture. Boffages dont on orne un édifice d'ordre ruftique.

(**) Terme de fortification.

21



Tom. I.

partie, ordinairement, étoit enrichie d'animaux : on y figuroit quelques têtes, ou masques disposés avec symmétrie entre d'autres ornemens formant des modillons. On y répréfentoit des oiseaux, tels que des colombes, ou des cygnes. Suivant le caprice du Décorateur, on y plaçoit aussi des petites couronnes ou des coquilles.

A gauche du Tableau, on distingue trois pavillons. Celui du milieu est quarré, plus haut & plus grand que les deux autres qui sont à ses côtés, triangulaires, & pareils l'un à l'autre. Celui du milieu offre seul cinq colonnes. Mais comme il est vu en angle, on peut conjecturer que derrière la couverture, il doit s'en trouver trois autres. Les colonnes, toujours dans la forme de *Candelabres*, indiquent l'ordre ionique. (Selon les principes de la véritable Architecture, on ne distingue ici que l'ordre dorique.) Ces colonnes n'ont point de baze. Elles portent sur un soubassement qui se termine en corniche, avec une frize ornée de modillons, vue de côté, laquelle s'étend sous la gouttière.

Le Portique quadri-latéral doit être considéré comme le centre de tout le Tableau ; parce que les parties de la droite & de la gauche lui correspondent. Et en effet les Portiques triangulaires de chaque côté sont en tout semblables, en supposant encore qu'ils sont une continuation de ce même premier soubassement, où l'on voit des petits modillons pareils à ceux des côtés.

Dans la distance de ces trois Portiques, on apperçoit le commencement d'un autre avec une colonne & un contre-pilastre posés sur un soubassement un peu différent du premier, mais qui a trois ouvertures, ou fenêtres verticales.

Le haut du pavillon est orné d'un petit cadre, avec la figure d'un animal marin. On apperçoit aussi un griffon sur l'angle du bâtiment voisin. Le tout est entrelassé de festons, & d'autres ornemens peu connus. Cette composition n'est sans doute qu'un

caprice du Peintre. Quelques Sçavans y voient le Portique d'un Temple consacré à Isis, ou à Vénus.

PLANCHE CXXII.

Ce Tableau n'est encore qu'un caprice de l'Artiste. A la première inspection, on diroit qu'il représente un Edifice bien ordonné. Mais en donnant une attention plus suivie aux différentes parties qui le composent; & si on lui applique les règles de la symmétrie, il n'offre qu'un Portique à quatre colonnes, ou candelabres, qu'on jugera être d'ordre composite, eu égard à la forme & aux proportions du chapiteau. Les bases sont attiques, & posent sur un *relais*, ou soubassement orné en partie en façon de pied-d'estal, avec une grande ouverture (*) horisontale. Au milieu, entre les colonnes du Portique, est un parapet (**) de bois de médiocre hauteur. Les parapets étoient quelquefois de marbre. Vitruve, IV. 4. Varron, *de re rusticâ.* III. 1.) A l'autre Portique règne l'ordre ionique. La corniche, quoique d'un goût grotesque, tient plutôt du dorique, étant ornée d'une espèce de *Trigliphe* (***) & de *Métope*(****). A toutes les colonnes est lié comme à l'ordinaire un feston à droite & à gauche; ce feston est attaché aussi au Portique postérieur, & sert de couronnement à un espèce de bouclier ou de coupe. (C'étoit la coutume d'en suspendre aux portes des Temples.)

(*) C'est une espèce de *soupirail* de cave.

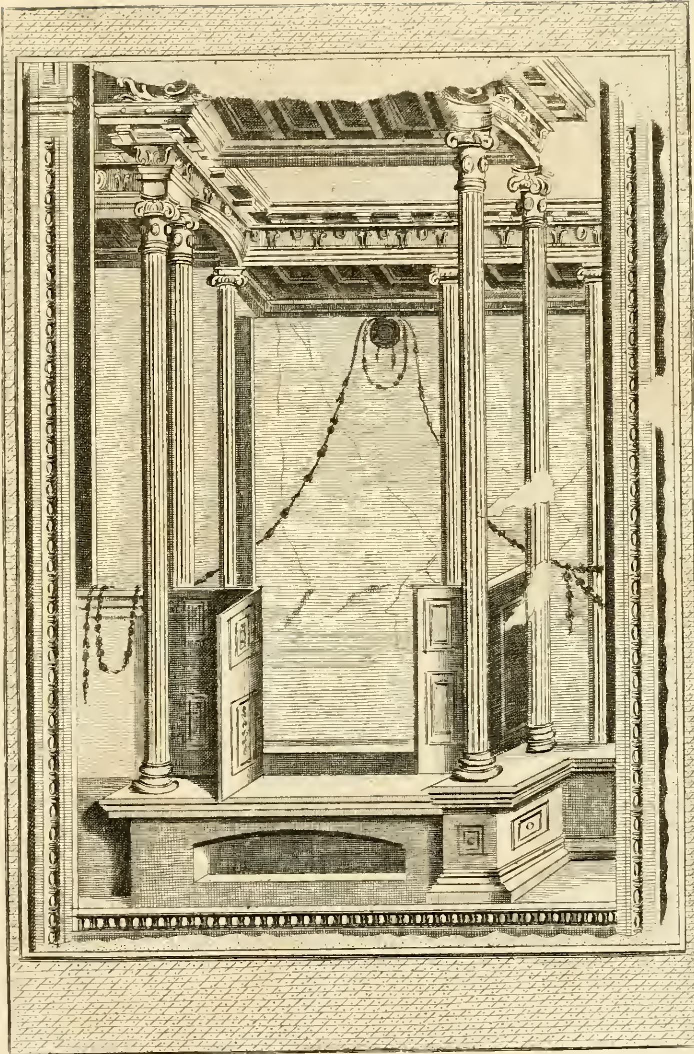
(**) Petit mur à hauteur d'appui; celui de notre Planche ressemble assez à nos *paravents* de chambre.

(***) Espèce de bossage de l'entablement, dorique, c'est une saillie, qui a deux glyphes, (petit canal creusé en angle, ou en demi rond), séparés par trois côtés ou cuisses, d'avec les deux demi glyphes des côtés.

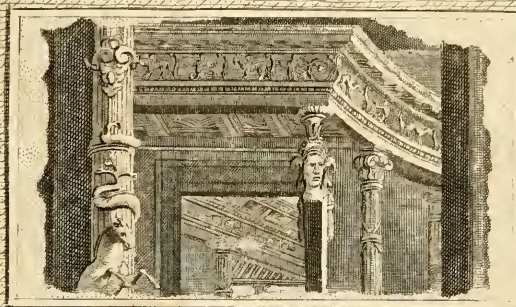
(****) Intervalle quarrée entre les triglyphes de la frise de l'ordre dorique. Dans cette espace, on plaçoit ordinairement des têtes de bœufs.

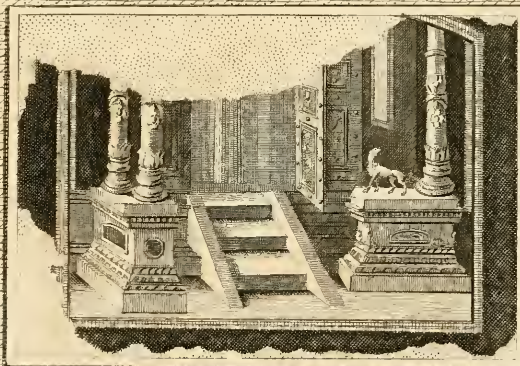
Il

122



Tom. I.

123 

124 

Tom. I.

Il y a dans tout ceci beaucoup d'ignorance ou de négligence; la hauteur des colonnes ne répondant point du-tout ni à l'architrave, ni aux corniches. On pourroit soupçonner que le Peintre a voulu représenter le vestibule d'un Temple, avec une portion de la Place publique, qui accompagnoit ordinairement ces sortes d'édifices. V. Vitruve & Palladio, liv. IV. chap. 8 & 9.

Cette Peinture est endommagée en plus d'un endroit.

Planches CXXIII & CXXIV.

De ces deux petites Peintures, diverses entr'elles, & toutes deux endommagées, la première pourroit bien figurer un magnifique vestibule d'une maison noble: car la première colonne isolée est grande & ornée d'un monstre marin, & autres caprices du Peintre. On y voit à droite trois colonnes (dont la plus avancée ressemble à un Terme, ou à une Cariatide) lesquelles en supposent autant à gauche. Toutes sont cannelées, ou en faisceaux, & paroissent destinées à soutenir un grand plancher. Le chapiteau, la corniche, & sur-tout la très-belle frize du vestibule, méritent attention. Le vuide de la porte laisse entrevoir une colonade d'ordre ionique qui donne l'idée d'un Porche, ou *Cavedio*. (*) V. Vitruve, VI. 3. 8. Ce Tableau nous apprend que les Anciens entendoient mieux que nous ne pensons l'art de faire dégrader les objets, & de faire correspondre les teintes les unes avec les autres.

L'autre Tableau a trois parties très-distinctes entr'elles: car les trois colonnes qui sont en avant, & qui se correspondent par leur symmétrie, ne peuvent être considérées comme faisant partie de l'édifice intérieur; mais elles semblent détachées du tout. C'est un art du Peintre pour laisser voir le bon effet de sa composition. Au milieu de l'édifice est une espèce de parapet

(*) *Cavedio*, cava ædium.

V.

composé de trois degrés avec une cloison ou porte, laquelle mérite d'être remarquée.

Les Anciens n'étoient point d'accord sur la différence du Porche & du vestibule dans la maison d'un Grand. V. Vitruve, VI. 8. & encore I. cap. 2. Il s'est élevé aussi une controverse parmi les Jurisconsultes pour sçavoir si le vestibule faisoit partie de la maison. Voyez Aulugelle. N. a. XVI. 5. & Gronovius. Il est certain que le vestibule étoit hors de la porte, vers le grand chemin. Quelquefois aussi le Portique en tenoit lieu. Les statues & les colonnes du vestibule étoient placées avant la porte des grands Palais. V. Suetone, *in Neronem*, cap. 31. Le vestibule précédoit la porte; le porche étoit après. Vitruve, lib. III. 3. donne la raison pour laquelle les degrés qui conduisoient à la principale entrée devoient être en nombre impair. C'est que le pied droit franchissant le premier degré, arrivé à la porte du Temple, ce sera encore lui qui y fera le premier pas.

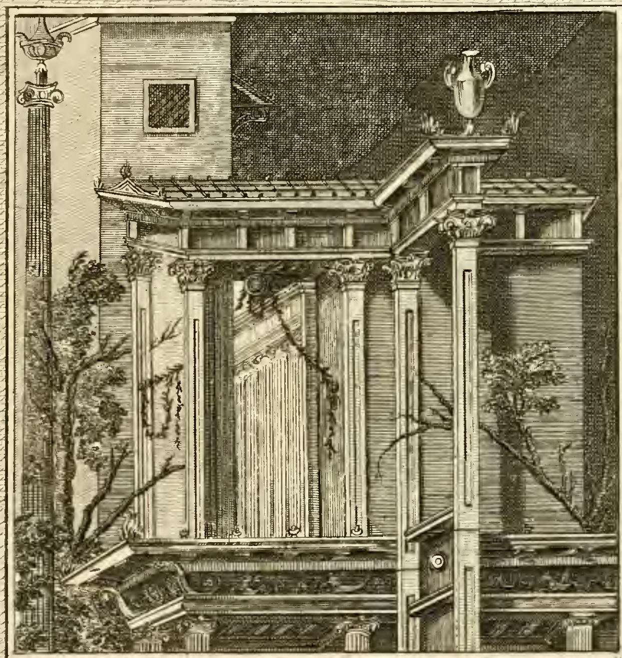
Vitruve remarque encore IV. 6. que les portes d'un Temple sur-tout devoient s'ouvrir en dehors.

Cujas observe, Obs. XIII. 27. tom. III. p. 378, que les Romains ouvroient la porte de leurs maisons en dedans; & les Grecs, au contraire, en dehors.

PLANCHE CXXV.

Sur un portique d'ordre ionique dont on voit seulement le chapiteau & la corniche avec une frize ornée de Dauphins, de Tritons, & de quelqu'autre monstre marin, est élevé un édifice de bois, moitié fermé, moitié ouvert qu'on pourroit prendre pour une galerie. V. Vitruve, liv. II. chap. 8. Le chapiteau tient du Corinthien. La corniche, le fronton & le toît sont indéterminés, & de pure fantaisie. Sur le flanc, on voit deux pilastres du même travail & de bois. A l'extérieur est un vase. De l'autre part, est un autre édifice avec une colonne

125



Tom. I.

cannelée & très-longue sur laquelle est aussi un vase pour ornement. D'après tous ces détails, on pourroit présumer que le Peintre a voulu représenter une salle à manger ; ou bien une tour qui domine une maison des champs. Les arbres dont l'Artiste a embelli sa composition, confirmeroient la seconde conjecture. V. Vitruve, lib. V. 2. 8. & 9. VI. cap. 8. Pline, epist. 17. lib. II. & V. ep. 6. Quelques-uns ont cru y voir un Théâtre situé à la campagne.

On observera aussi un feston suspendu à une petite roue.

Planches CXXVI & CXXVII.

Ces deux Morceaux furent trouvés dans les excavations de *Civita* le 1er, le 13 Juillet 1748 ; le second le 6 du même mois & an.

Le No. 126 offre deux vaisseaux de guerre sur lesquels on combat à outrance. Un autre navire mis en déroute, & sur le point d'être submergé, est tellement incendié, qu'à la lueur de la flamme on distingue une Figure qui paroît être une femme. Du milieu d'une petite Isle s'élève un Autel & un petit Temple entre deux arbres. Neptune y est représenté avec son trident. Peu loin du rivage est un jeune homme armé d'une pique, d'un bouclier, & le heaume sur la tête. Près de lui est un autre personnage qu'on ne distingue pas bien. On voit cependant qu'il porte un bouclier & qu'il paroît s'avancer vers la mer. Cette Peinture n'a pas été bien conservée. Mais elle n'annonce pas un pinceau des plus habiles. Néammoins elle mérite d'être observée avec soin. On remarquera que les rames de ces trois vaisseaux paroissent se mouvoir sur une même ligne : les boucliers semblent être suspendus aux flancs des navires. Les diverses machines & les armes des Combattans veulent être examinées. Au navire du milieu, outre la tour qui est sur la pouppe, la proue est armée de deux longues poutres. On prendra garde encore à l'aigle qui sert d'enseigne, au pavillon, & à quelques femmes

Le ſecond Tableau, No. 127, offre des Poiſſons de diverſes eſpèces.

On peut réduire à deux ſortes les navires des Anciens. Les uns étoient deſtinés pour le Commerce, les autres étoient conſacrés à la guerre. Les premiers beaucoup plus larges, n'étoient fournis que d'une ſeule voile; on les appelloit *naves onerariæ.* Les autres beaucoup plus longs, & pour cette raiſon déſignés ſous le mot *longæ*, n'alloient qu'à force de rames. Pline, VII. 56., rapporte les différentes opinions ſur l'invention des vaiſſeaux de guerre. Les uns en faiſoient honneur à Jaſon, d'autres à Semiramis, &c. Les bâtimens de tranſport furent, dit-on, inventés par Ippus, de Tyr.

Depuis long tems on agite la queſtion de ſçavoir ſi les Anciens avoient des navires à pluſieurs rangs de rames. Les opinions des Sçavans à ce ſujet peuvent être diviſées en deux claſſes. Les uns (& le nombre en eſt grand) croyent que les vaiſſeaux appellés *Birèmes* avoient deux rangs de rameurs, l'un placé au-deſſus de l'autre; les *Trirèmes* en avoient trois; qu'on en voyoit même qui offroient juſqu'à cinquante bancs de rameurs. Les anciens Auteurs en font mention. Quelques Antiquaires n'ont voulu admettre que ſeize rangs au plus. Et peu d'entr'eux s'accordent ſur la manière dont les rameurs étoient placés pour la manœuvre: ils les diſpoſent, chacun à ſa guiſe, en triangle, en diagonale, &c.

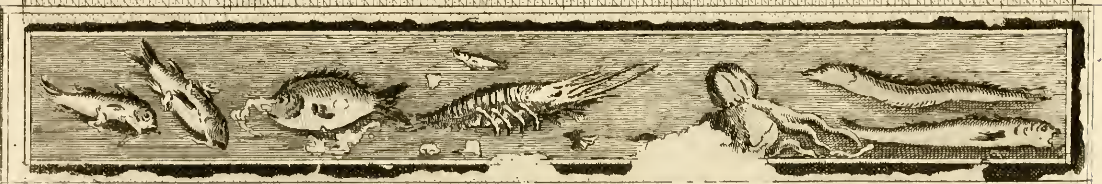
La ſeconde claſſe des Sçavans eſt celle qui, d'après les principes de la Méchanique, & d'après la longueur ſans meſure des rames que la hauteur des vaiſſeaux exigeoit, a nié la poſſibilité de cette manœuvre, & tient pour un rang unique de rameurs. d'après leur ſentimens, le birême ſignifie un vaiſſeau conduit par deux hommes; le trirème, par trois hommes: enfin il y en avoit qui en exigeoit quarante, même ſeize-cent, & juſqu'à quatre-mille. V. Pline. Athenée, &c.

Quoiqu'il enſoit, il eſt un fait qu'on ne peut révoquer.

126



127



128



129



Le témoignage des Auteurs eſt trop clair & trop déciſif pour permettre de douter que les Anciens avoient des vaiſſeaux à deux, à trois, à quatre, & juſqu'à cinquante rangs de rameurs poſés les uns ſur les autres. On peut voir un trirème ſur la colonne trajanne. Des médailles & d'autres bas-reliefs nous en fournissent des exemples. V. le P. Montfaucon, tom. I V. p. 2. lib. II, cap. IV & XI, depuis la Pl. CXXXVI à CXXXVIII, tom. II, pag. 11, Pl. CXLII. Conſultez ſur-tout l'excellent Traité de *Deſlandes*, *Eſſai ſur la Marine des Anciens*, pag. 116 V. auſſi Plutarque, Vie d'Antoine. Vegece IV. 53 & 37, &c., &c.

Les vaiſſeaux de guerre avoient un plancher ſous lequel les rameurs manœuvroient à l'abri de tous dangers; tandis que les Soldats combattoient deſſus.

Quelques Érudits conjecturent que le ſujet de notre Tableau pourroit bien être la fameuſe bataille navale qui s'eſt donnée entre Sextus Pompée & Agrippa, près Melazzo, & le Promontoire Pelorus.

D'autres perſonnes n'y voyent qu'un jeu de l'imagination de l'Artiſte.

Il ſe trouvoit quelquefois des femmes ſur les vaiſſeaux de guerre.

PLANCHES CXXVIII & CXXIX.

Le No. 128 trouvé dans les excavations de Réſine, le 10 Octobre 1745, n'a pas beſoin d'explication. Cette compoſition délicate & pleine de goût, repréſente un Perroquet qui tire un petit char guidé par une Sauterelle, laquelle tient les rennes dans ſa bouche. Il n'eſt pas rare de rencontrer de telles allégories ſur des pierres gravées, ou ſur des médailles.

Les Anciens ne connoiſſoient d'autres perroquets que ceux de l'Inde. Auſſi Cteſias, Ariſtote, Ælien, Pauſanias, & d'autres

ne les appellent pas autrement que les oiſeaux de l'Inde. V. Pline VI. 29. X. 42. & Bochart, Hieroz. pag. 11. lib. II. cap. XXX. pag. 342. Diodore, II. pag. 95, dit qu'on voyoit des Perroquets dans la Syrie. On lit dans Athénée, IX. p. 347, que du tems de Ptolomée Philadelphe, on montra à Alexandrie comme une grande merveille des Perroquets, des Paons, des Faiſans, & autres Oiſeaux rares. On les connoiſſois à Rome du tems de Varron; mais ils n'étoient pas communs. *De re ruſticâ*, lib. III. cap. 9. On les aſſocie aux Merle, blancs. Le galant Ovide plaint la mort du Perroquet de ſa chère Corinne, amor. II. el, *6* :

Extremo munus ab orbe datum.

Mais ſous Auguſte, ils n'étoient plus ſi rares.

Voyez ce que dit Bochart des Sauterelles, Hieroz, lib. IV; cap. I, VIII. Pline, XXIX, XXXV. 4.

Agoſtini rapporte une pierre, p. 2. tav. 143, où l'on voit un char tiré par deux coqs, conduits par un renard qui tient es rennes entre ſes pattes.

Quelques perſonnes croyent que ce petit Sujet eſt une Satyre allégorique, qui a rapport à quelque fait particulier; ou bien une alluſion à quelque noms connus du tems de l'Artiſte.

Le N°. 129 repréſente quelques Poiſſons de diverſes ſortes, & pluſieurs eſpèces de fruits.

PLANCHE CXXX.

Le champ de ce Tableau, trouvé dans les excavations de Réſine, eſt diviſé en deux compartimens. Au haut du premier eſt ſuſpendu avec un ruban dont on voit les deux bouts un bouclier de forme ronde & concave, & de couleur d'or, au centre duquel eſt une tête de Méduſe coëffée de ſerpens. Au-deſſous s'élève un chêne; au pied de ce bel arbre eſt une Nymphe toute nue, tenant une hache entre ſes mains. La moitié infé-

rieure de cette gracieuſe Figure ſe termine en une ſorte d'araſbeſque, exprimant par ſes contours allongés un tronc, & les racines d'un arbre. Aux deux côtés du chêne, croiſſent deux arbriſſeaux de la claſſe des palmiers.

L'autre partie de ce Tableau eſt un quarré long où l'on obſerve d'abord un Temple. On y monte par cinq (*) degrés dont le premier ſeul eſt circulaire. La porte eſt ornée d'une double guirlande : ſur l'architrave, au milieu de la friſe eſt un buſte, & ſur le faîte un ſerpent de couleur de bronze. Aux deux côtés de la porte une baſe longue ſoutient un crocodile bronzé auſſi. Derrière le crocodile, à la gauche latérale du Temple ſur une baſe plus haute, on diſtingue, de bout, dans une niche, une Idole Égyptienne : au dos de cette Chapelle, eſt encore un autre édifice (qui paroît faire partie du Temple.) Le comble a la forme d'un dôme, ou colombier : un (*) *Anubis* eſt aſſis ſur le cordon de pierre qui règne au bas. Pluſieurs Figures vivantes animent cette ſcène gracieuſe par ſa variété & par les objets peu communs qu elle offre. Il y a beaucoup d'expreſſion dans le conducteur qui retient de toutes ſes forces par la queue ſon âne qui s'obſtine à aller au-devant d'un crocodile ſortant d'un fleuve qu'on pourroit conjecturer être le Nil. L'âne eſt chargé de pluſieurs vaſes de verre qui paroiſſent contenir une liqueur rouſſe. De l'autre côté, près du Temple, on voit deux autres perſonnages couverts d'une ample draperie, & coëffés d'un caſque. Sur le ſecond Plan, eſt une habitation vaſte, avec un enclos conſidérable.

Les Anciens étoient dans l'uſage de ſuſpendre aux portes de leurs Temples les boucliers & les armes des vaincus. En-

(*) Voyez p.e. 123, la raiſon que donne Vitruve du nombre impair affecté aux degrés qui conduiſent à un Temple.

(**) Virgile l'appelle ; *latrator anubis.*

core aujourd'hui on arborre dans l'intérieur de nos Églises les drapeaux arrachés à l'ennemi.

Toutes les Nations ont observées cette coutume consacrée par l'amour-propre, autant que par leur piété envers un Dieu de paix qui ne devroit pas souffrir dans ses Temples de miséricorde & de clémence des monumens de vengeance & d'injustice. Les Prêtres ont toujours fait cause commune avec les gens de guerre; & dans toutes les Religions (nous ne parlons ici que des fausses) l'encensoir a consacré les fureurs du glaive; afin que le glaive défendit les droits de l'encensoir.

Les Anciens avoient coutume aussi de suspendre à la voûte de leurs Temples des boucliers, où étoient empreintes les images de leurs Ancêtres & d'autres Personnages célèbres. V. les Médailles de Buonarroti, p. 9. & suiv. Ce n'étoit pas seulement dans les Temples; mais encore dans les autres édifices publics & dans leurs maisons privées, ils appendoient pour ornemens des boucliers d'or, d'argent, &c, où étoient gravés les portraits de leurs Ayeux, ou de quelque Divinité. Auguste avoit orné son Palais de boucliers semblables, représentant les plus belles actions qui l'avoient illustré tant en guerre qu'en paix.

Ces sortes de boucliers avoient un côté nud & sans aucune Figure. Mais de l'autre part, ils contenoient, outre le Portrait, le nom du grand Homme auquel il étoit consacré.

Nos armoiries (qu'on dit être un foible reste des boucliers antiques) contiennent par fois aussi quelques allusions aux grands exploits ou aux belles qualités de celui qui le premier a donné des armes à sa maison. Le Docteur *Quesnay*, ce Médecin Philosophe, ce *Penseur* profond, Auteur de la *Physiocratie*, mérita que LOUIS XV lui donnât pour blason la fleur qu'on appelle *Pensée*. Les armes de Voltaire étoient trois flammes, symbole du Génie de ce grand Écrivain.

Pausanias, V. 10, rapporte qu'on voyoit dans le Temple
de

de Jupiter Olympien un bouclier d'or, où étoit gravée la tête de Méduse, & qu'on y lisoit quatre vers grecs.

On pourroit ranger la Nymphe de notre Tableau dans la classe des *Driades* & des *Amadriades*, ainsi appellées du mot grec Δρυὲς, qui veut dire *chêne*: parce qu'on croyoit qu'elles naissoient, croissoient & mouroient avec cet arbre. V. Callimaque, Hymn. in pall. v. 81. 83. Le sçavant Spanheim prétend que ce mot grec Δρυὲς s'entendoit généralement de toutes sortes d'arbres. Consultez encore Athenée III, p. 78.

Ce n'est pas sans intention & sans art, que le Peintre a placé une hache entre les mains de la Nymphe. Il voulut apprendre par cet attribut que les Driades étoient préposées à la garde des arbres qu'elles avoient adopté, & qu'elles punissoient les outrages qu'on pourroit leur faire. Voyez dans le Livre II du Poëme des Argonautes par Apollonius, comment une Nymphe se vengea en pareille occasion; & dans son Scholiaste, v. 478, comment une autre Nymphe témoigna sa reconnoissance envers celui qui lui conserva le chêne où elle faisoit son séjour.

(Nous avons déjà eu occasion de nous récrier sur les riantes images de la Mythologie profane: ce Tableau nous en offre un nouvel exemple. Notre Code des Eaux & Forests est déja très-sévère, & tous les jours néanmoins on enfreint ses Ordonnances plus ou moins sages. Les Anciens avoient trouvé le secret de faire respecter leurs possessions, sans l'appareil honteux des gibets. Ils avoient mis leurs Forests sous la sauve-garde de Divinités aimables, très-propres à repousser le dommage qu'on méditoit sur leurs plantations. Chaque arbre cachoit une Nymphe. Et quel Bucheron eût été assez insensible pour oser porter la hache sur les appas naissans d'une tendre Hamadriade? Rempli de ces idées consacrées par la religion & l'amour, il auroit cru sentir la chair palpiter, il auroit cru voir le sang ruisseler sous son fer meurtrier & coupable; il se seroit exposé à la disgrace & au courroux de ces Divinités champêtres & attendrissantes.

D'ailleurs, il eût manqué de reconnoiſſance, en mutilant une Dryade bienfaiſante, qui tous les ans renouvelloit pour lui ſon feuillage hoſpitalier; qui chaque printems ſe couvroit de fleurs pour le récréer, & chaque automne ſe chargeoit de fruits pour le nourrir. Ce Code religieux faiſoit plus d'impreſſion que tous nos Réglemens civils. Un arbre devenoit une choſe ſacrée. C'étoit le ſanctuaire d'une Divinité, protectrice des générations pieuſes qui ne l'avoient point violé. Le père de famille comptoit au nombre de ſes enfans l'arbre qu'il avoit planté; & ſes arrières-neveux mettoient ce même arbre au rang de leurs Ancêtres. Le plus brillant morceau d'imagination de notre Poéſie moderne, l'épiſode de la forêt enchantée, dans la Jéruſalem délivrée, eſt un hommage que le Taſſe a rendu aux Anciens, en les imitant. Le Théocrite de l'Allemagne, Geſſner a bien ſçu auſſi tirer parti de l'ancienne Mythologie, ſur les Dryades, dans ſa charmante Idylle, intitulée *Amyntas.*)

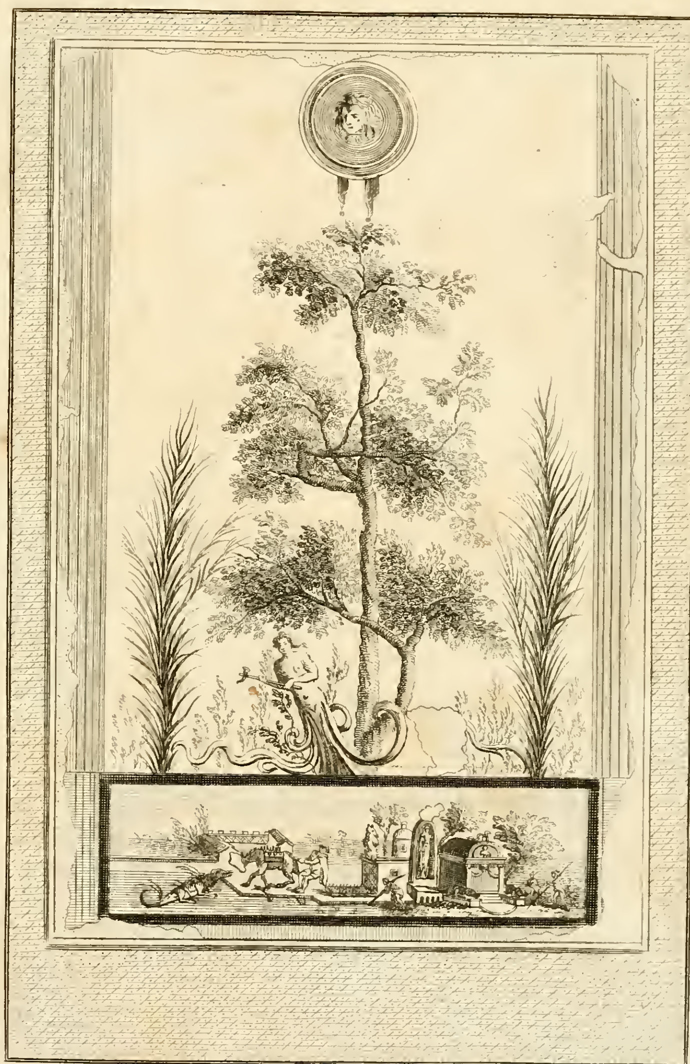
Quant aux deux jeunes palmiers, voyez Pline XIII. 4.

Le ſerpent qu'on remarque au faîte du Temple de la ſeconde partie de ce Tableau déſigne le génie de l'endroit. Voyez, à ce ſujet, l'explication du No. 108.

La liqueur que le Mulet de notre Tableau porte dans des flacons n'eſt point du vin. Les Égyptiens ne cultivoient point la vigne. Mais ce Peuple auſſi induſtrieux que ſage ſubſtituoit au jus de la treille d'autres liqueurs qu'ils avoient l'art de rendre ſpiritueuſes. Herodote, liv. II. Diodore, I. 34.

Le ſujet de notre petit Tableau eſt tout entier dans Pline XXXV. 2. Un certain Nealces ayant à peindre un combat naval entre les Égyptiens & les Perſes, déſeſpéroit de pouvoir indiquer que ce combat ſe donna ſur le nil; parce que les eaux de ce fleuve reſſembloient à la mer. Que fit-il? *Aſellum in littore bibentem pinxit, & crocodillum inſidiantem ei.* «Il repréſenta un âne s'abreuvant » ſur les bords, & un crocodile venant à ſa rencontre pour le » dévorer». D'après un texte auſſi précis, on peut préſumer

130



Tom. I.

que le Temple de notre Peinture eſt conſacré à Oſiris & à Iſis. Hérodote II, 42, 91. Nous bornerons là nos conjectures, ſans rapporter celles qui en ſont honneur à Perſée, à cauſe de la tête de Méduſe qu'il porta de Lybie en Égypte, & à cauſe du chêne dédié à Jupiter, père de ce Héros, &c.

PLANCHE CXXXI.

Ce Tableau trouvé au même endroit & en même tems que celui qui précède, en fait le pendant, & eſt diviſé auſſi en deux compartimens. Celui de deſſus eſt encore plus ſimple que la Peinture du N°. 130 à laquelle il reſſemble parfaitement. On y voit la même tête de Meduſe au centre d'un bouclier de même forme & attaché pareillement avec un ruban dont on voit également les deux bouts, & de plus une roſette à la partie ſupérieure. On y voit auſſi les deux jeunes palmiers & le chêne: mais la Driade n'y eſt point. Dans la partie inférieure, les objets ſont un peu plus vagues que dans la même partie du N°. précédent. On y obſerve en premier lieu un réſervoir d'eau renfermé par une paliſſade, avec une machine propre à puiſer de l'eau. L'homme qui ſe procure ainſi de l'eau, eſt placé entre deux murailles à hauteur d'appui ſous une grande tente formée de différentes pièces couſuës en forme de carreaux ou lozanges, ſuſpendue derrière à une croix & attaché par les autres bouts à une branche d'arbre. On voit auſſi ſur pluſieurs plans divers édifices avec des tours dont l'une eſt quarrée & les autres rondes, & placées à différentes diſtances; le tout eſt clos par des murailles unies ou à crenaux, & forme des jardins particuliers. Enfin, dans le lointain, eſt une petite cabanne avec une roue. Pluſieurs Perſonnages y ſont auſſi repréſentés dans différentes attitudes Celui, ſur-tout, qui, armé d'une lance & muni d'un bouclier, fait la chaſſe à un crocodile ſur le bord du fleuve, mérite attention.

Les Égyptiens exposés souvent à manquer d'eau recueilloient celle des citernes dans des canaux ; leur manière de puiser de l'eau, est encore aujourd'hui en usage dans quelques pays.

Fabretti, colonne trajane, chap. VII, p. 214, prétend que les tentes des Anciens étoient composées de plusieurs pièces de cuir cousuës ensemble.

Pline XIII. 4, dit que les feuilles de palmier servoient à faire des cordages, ou bien encore de légers chapeaux (semblables apparemment à nos chapeaux de paille que nos Dames portent avec tant d'élégance) on en fabriquoit aussi des vêtemens.

Quant à la croix, consultez un passage de Tertulien, apol. cap. XVI ; sur plusieurs bas-reliefs & médailles, on rencontre assez souvent des croix servant d'enseigne, ainsi que des tentes ou bannes attachées comme celle de notre Tableau.

Cette petite cabane accompagnée d'une roue, est peut-être une machine propre à tirer de l'eau, Lucrèce, 15, v. 517, ou un moulin à eau. Le Peintre l'a représenté très-petite & peu distincte, sans doute pour en faire mieux sentir l'éloignement. Les moulins à eau étoient connus des Anciens. Vitruve, X. 10. Pline, XVIII 10 ; Strabon, liv. 12, p. 834, édit. Casaubon ; & Palladio, liv. 42, en parlent. Procope rapporte que Bélisaire, Général de l'Empereur Justinien, étant dans Rome, assiégé par les Goths, se procura de la farine, en faisant revivre l'usage des moulins à eau.

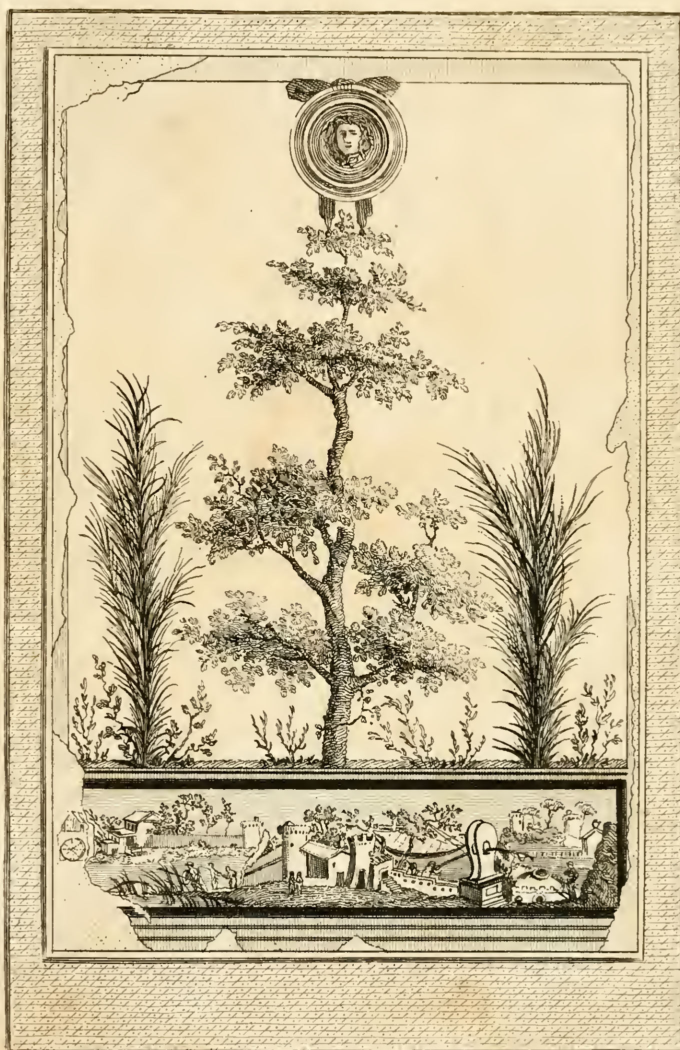
Herodote II, cap. 70, p. 115, parle de la chasse aux crocodiles. Diodore de Sicile I, 35, en rapporte trois différentes manières. Les Voyageurs modernes attestent qu'aujourd'hui cette chasse se fait encore à la pique. Voyez la Description de l'Égypte, par Maillet, lett. IX, p. 32.

Antipater de Thessalonique, qui fleurissoit du tems de Ciceron, au rapport de Saumaise, (4) a consacré dans une Épigramme

---

[*] V. Saum sur l'Héliogabale de Lampridius, dans l'Historiæ Augustæ Scriptores, pag. 193, n. 27, A, B, C, Par. 1620.

131



Tom. I.

grecque l'utilité des moulins à eau. En voici la traduction : *Femmes occupées à moudre le blé, cessez de fatiguer vos bras. Vous pouvez dormir à votre aise, & laisser chanter les oiseaux dont le gazouillement annonce le retour de l'aurore. Cérès ordonne aux Nayades de faire ce que faisoient vos mains. Elles obéissent ; elles s'élancent jusqu'au haut d'une roue, & font tourner un essieu. L'essieu, par le moyen des rayons qui l'entourent, fait tourner avec violence la pesanteur des meules creuses qu'il entraîne. Nous voilà revenus à la vie heureuse & tranquille de nos premiers pères. Nous apprenons à nous faire des repas & à recueillir sans peine le fruit des travaux de Cérès. In analectis veter: Poëtar : Græcor. Editore Brunck*, tom. 2. p. 119. Épig. 39. Cette Épigramme nous apprend aussi que chez les Romains comme en Grèce, c'étoient les femmes qui étoient chargées du travail pénible de faire tourner la meule. Plutarque nous a conservé dans le banquet des sept Sages, un refrain qu'on chantoit en tournant la meule. Le voici : *Moulez, meule, moulez ; car Pittacus qui règne dans l'auguste Mytilène, aime à moudre.* Voyez Ælien Hist. div. liv. 7. chap. 4. Cet usage de chanter en tournant la meule, se retrouve encore chez les femmes des Bedouins. Voyages de Shawh. trad. de l'Anglois, tom. 1. c. 3. p. 385. Les moulins à eau étoient connus en France dès le commencement de la Monarchie. Il en est fait mention dans la *Loi salique*. Tit. 25. tom. 4. de l'Hist. de Fr. de D. Bouquet, pag. 137.

Une chose que les Anciens n'ont certainement point connue, c'est les moulins à *vent*.

Nous avons extraites la plûpart de ces remarques sur les moulins d'une lettre de M. *le Prince* le jeune, de la Bibliothèque du Roi, insérée dans le Journal des Sçavans, ann. 1779, pages 504 & 505, mois de Juillet.

PLANCHE CXXXII.

Ce Tableau trouvé dans les fouilles de Résine, en l'année 1748, ainsi que les deux suivans, offre sans doute la vue d'un bâtiment rustique sur la rive du Nil. Les animaux qui animent ce Paysage, appartiennent certainement à ce fleuve; le crocodile & l'hippopotame y sont parfaitement désignés. Près de ce dernier, est une canne ou une oye. Les arbres que l'Artiste a figurés selon son caprice approchent beaucoup du palmier.

Le petit édifice & l'espèce de tour qui l'accompagne paroissent être de bois, & couverts de roseau, ainsi que ce qui forme son enclos. Quelques Sçavans y voyent un Temple de Campagne. Diodore, I. 36.

Le Nil n'est pas le seul fleuve que fréquentent les crocodiles. Pausanias IV. 34. en place dans l'Inde. Strabon XX. p. 696 & XVII. p. 826, prétend qu'on en voit aussi sur les bords des rivières de la Mauritanie. Ælien. H. an. XII. 41. en donne au Gange, & Pline sur d'autres fleuves encore. Néanmoins les Peintres & les Sculpteurs s'accordent à faire du crocodile un attribut caractéristique du Nil. On voit cet animal servir sur les médailles d'emblêmes à l'Égypte; sur-tout sur celles qu'Auguste fit frapper avec ces mots *Ægypto capta.*

L'Hippopotame, ainsi que le crocodile, servoit aussi à désigner le Nil. Philostrate I. im. 5. Hérodote II. 71. Diodore I. 35. Pline VIII. 25. Spanheim met une différence entre l'hippopotame & le cheval marin. Pline nous apprend VIII. 26. que les Égyptiens prirent de cet animal l'usage de la saignée. Au rapport de l'Historien de la Nature, l'hippopotame se sent-il malade & sans appétit; il gagne le fleuve du Nil, se choisit un éclat de roseau bien aigu, en presse la pointe sur une certaine veine de la cuisse; & après avoir purgé son corps de l'humeur morbifique entraînée par son sang; il referme la piqûure avec du limon, & se trouve soulagé.

132



On a prétendu de même que nous ſommes redevables à la cicogne de l'uſage des lavemens.

La canne paſſoit pour être le ſymbole de l'hyver. La Chauſſe tom. 2. ſect. V. Tab. XX. Le Peintre ne l'aura peut-être placée ici auprès du crocodile que pour exprimer que ce dernier paſſoit les quatre mois de l'hyver, ſans rien manger du-tout. Pline VIII. 25. ſera notre garant; ainſi qu'Hérodote II. 68.

On veut que ce ſoit plutôt une oye, laquelle il n'eſt pas rare de rencontrer ſur la table d'Iſis & ſur quantité d'autres monumens Égyptiens. Dans les ſacrifices que ce Peuple ſage célébroit en l'honneur des crocodiles & des hippopotames qu'il mettoit au rang de ſes Dieux, il leur immoloit une oye. Hérodote aſſure I. 45. que l'Égypte offroit pour victimes à ſes Dieux, des porcs, des bœufs, des geniſſes & des oyes.

Planches CXXXIII & CXXXIV.

Ces deux Planches repréſentent chacune les deux principales Divinités de l'Égypte, Iſis & Oſiris, avec quelques-uns de leurs attributs. Dans la première, on voit Oſiris avec la tête d'un épervier, ornée de la fleur dite *Loto*. Il tient à la main un bâton ou une lance. Iſis a auſſi ſur la tête un bouquet de Loto, & un ſerpent à la main. A ſon viſage qui a les traits de celui d'un homme, pend une longue barbe. Tous deux ont le col & les épaules couverts d'une eſpèce de longue fraiſe rabattue. Au milieu d'eux eſt un Autel & un vaſe deſſus.

Dans le ſecond Tableau, N°. 134, Oſiris a la tête barbue d'un vieillard. Il eſt couronné de lierre, Iſis porte un viſage de femme. Tous deux portent un bâton d'une main, & de l'autre quelque choſe qu'on ne peut trop diſtinguer. Ils ſont vêtus de même que dans le N°. précédent, & tels qu'on les repréſente ordinairement ſur la table d'Iſis & ſur les autres monumens du même genre. Entr'eux eſt une table ſur laquelle on voit une colombe aux aîles étendues.

Si l'on desiroit quelques détails sur la Mythologie Égyptienne, on peut consulter Hérodote II, 42. Diodore, l. 13, & Plutarque, Traité d'Isis & d'Osiris.

L'épervier étoit du nombre des animaux sacrés parmi les Égyptiens. Elien, *Hist. Animalium* X. 14 & 24. Osiris étoit pour eux le même que le soleil, & ils l'adoroient sous l'image de l'épervier; quelquefois ils se contentoient d'en figurer la tête.

La Plante appellée Loto, passoit pour mystérieuse en Egypte & servoit à en caractériser les principaux Dieux; on l'avoit consacrée aux mêmes usages que le laurier & la feuille du chesne chez les Grecs & les Romains. Les habitans du Nil en couronnoient leur Divinités, leurs Héros, leurs Rois & Reines, & leurs Magistrats. Consultez Prosper Alpin & Sphaneim.

Le bâton que tiennent à la main nos figures, est peut être une espèce de roseau, une sorte de plante très commune en Egypte, & qui croissoit à une hauteur prodigieuse; Pline XIII, 22; Bacchus, qu'on sçait être le même qu'Osiris, n'a point d'autres attributs, pour se faire reconnoître, que ce bâton de Roseau, qui lui tient lieu de pique. Il étoit aussi d'usage de représenter avec des fouets & un long bâton les Génies bienfaisans, les Dieux Avverrunci, dont la douce fonction étoit d'éloigner, de chasser les maux. Les Mythologies anciennes étoient remplies de ces images consolantes. Isis, Osiris, Anubis, & les autres Dieux bienfaiteurs des Egyptiens, ne sont jamais sans ces attributs. Voyez la Chausse, tom. I, sect. I, Tab. 33, & sect. II, Tab. XL, & XLII.

Les Egyptiens couronnoient aussi leur Isis avec des Serpens: Ælien de R. XVII, 5, le serpent avoit aussi sa place dans les cérémonies & aux mystères d'Isis. Le Serpent étoit le symbole de la santé: & peut-être notre peinture n'est qu'un exvoto: voyez Tibulle & Juvenal, quand ils parlent d'Isis.

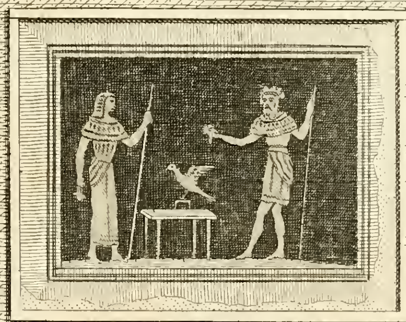
Isis étoit représentée sous tant de formes, qu'on lui donna

pour

133



134



Tom. I.

pour épithete, *Myrionyma*, *qui a mille noms.* Voyez Vossius, de Idolol. II, 56; Apulée, mét. XI.

Par la raison que le lierre est consacré à Bacchus, il l'est aussi à Osiris. Diodore I, 17, nous apprend qu'Osiris trouva le premier cette Plante, & en montra l'usage; c'est pour cela qu'en Egypte on l'appelloit *la Plante d'Osiris.*

On pourroit conjecturer que ce que Osiris & Isis tiennent à la main est la croix hermétique connue sous les noms d'*Isiaca* & *Ansata.* Les Egyptiens attribuoient beaucoup de vertu à ce Talisman. Peut-être aussi est-ce un *sceau*, tel qu'on le voit sur les anciens monumens d'Egypte. Voyez la Chausse, tom. I, sect. II, tab. 42.

Cette Table, qui tient le milieu entre Osiris & Isis, paroît être d'argent: sur l'original, elle en a du moins la couleur.

Non-seulement la Colombe étoit consacrée à Isis: mais encore l'Hirondelle.

Quant aux vêtemens de nos figures, Montfaucon en donne beaucoup de détails, dans son Antiquité expliquée, tom. II, part. II, & tom. II, du supplément. La Chausse, tom. I, sect. II, tab. 33, a rapporté une pierre gravée, représentantune Isis, avec de tels habits, en forme de réseau. Il prétend que c'est un emblême de la liaison & de l'enchaînement de tous les êtres qui composent la Nature: Il paroît que les Sages Egyptiens l'avoient beaucoup étudiée; & peut-être la connoîtrions-nous mieux, si nous possédions la clef de leurs hiéroglyphes.

Notre Isis est barbue, par allusion sans doute à la Lune ou à Vénus, sous le nom desquelles on l'adoroit. Or la Lune étoit représentée également sous une figure de femme ou d'homme, ce qui la fit appeller *Lunus*; Voy. Spon. misc. er. A. p a. & dans l'Isle de Chypre, on invoquoit une *Venus Barbata.* Servius, æn. II, 632. Suidas remarque in *aphrodit.* que Venus quelquefois étoit représentée avec un masque barbu qui lui cachoit son visage de femme.

(Une Vénus avec de la barbe, feroit aujourd'hui un emblême peu galant pour orner nos boudoirs. Les Anciens, moins efféminés que nous, ne rougiſſoient point du ſigne de la virilité Ils mettoient de la philoſophie juſque dans leurs plaiſirs & dans leur culte ; ils donnoient une longue barbe pour attribut à la Déeſſe de la fécondité, pour avertir, ſans doute, que ceux-là ſeuls étoient dignes d'approcher des autels de l'Hymenée, qui avoient ſçu par une ſage modération ſe former un tempérament mâle, propre à ne mettre au jour que des enfans robuſtes.)

Table de la grandeur des Tableaux contenus dans ce premier Volume.

No	*hauteur.*	*largeur.*
1	1 pied 10 pouces & demi	1 pied 1 p.
2	1 pied 1 pouce	1 pied 6 p.
3	1 pied 8 pouces	1 pied 1 p.
4	10 pouces & demi	1 pied 9 p. & d.
5	1 pied 5 pouces	2 pieds.
6	6 pouces	1 pied & demi.
7	1 pied 4 pouces	1 pied 8 p.
8	6 pouces	1 pied 1 p. & d.
9	1 pied & demi	5 pieds.
10	1 pied & demi	1 pied & demi.
11	1 pied 4 pouces	1 pied 9 p.
12	6 pouces	1 pied & demi.
13	7 pieds & demi	6 pieds 2 p.
14 & 15	7 pouces	1 pied 4 p. & d.
16	3 pouces	10 p. & d.
17	8 pieds 2 pouces	7 pieds 2 p.
18	6 pouces	1 pied & demi.
19	2 pieds 7 pouces	3 pieds 10 p. & d.
20	10 pouces	1 pied 1 p. & d.
21	5 pouces	11 p. & d.
22	10 pouces	1 pied 1 p. & d.
23	4 pieds 9 pouces	5 pieds 11 p.
24	1 pied 1 pouce	3 pieds 11 p.
25	10 pouces & demi	4 pieds.
26	10 pouces	1 pied 4 p.
27	4 pieds 10 pouces	4 pieds 8 p. & d.
28 & 29 . .	9 pouces	8 p.

Nº	*hauteur*		*largeur*	
30	1 pied	5 pouces	2 pieds	1 pouces
31		10 pouces	1 pied	4 pouces
32	4 pieds	11 pouces	4 pieds	3 pouces
33		6 pouces	1 pied	
34		6 pouces		11 pouces
35		6 pouces & demi	3 pieds	
36		6 pouces		11 pouces
37		7 pouces		12 pouces & d.
38		9 pouces		7 pouces & d
39	1 pied	2 pouces	1 pied	9 pouces
40		9 pouces		6 pouces & d.
41	7 pieds	6 pouces	6 pieds	3 pouces & d.
42		6 pouces & demi		13 pouces & d.
43		13 pouces	3 pieds	1 pouce
44		6 pouces & demi		13 pouces
45, 46 & 47	1 pied	6 pouces	2 pieds	11 pouces
48		8 pouces & demi	2 pieds	9 pouces & d.
49		13 pouces & demi	6 pieds	3 pouces
50	5 pieds	3 pouces & demi	2 pieds	9 pouces & d.
51 & 52 . .	8 pieds	2 pouces		10 pouces
53		3 pouces		10 pouces & d.
54 & 55 .		7 pouces	3 pieds	6 pouces
56	2 pieds	4 pouces	2 pieds	4 pouces
57	1 pied	3 pouces	2 pieds	6 pouces
58	1 pied	7 pouces	1 pied	5 pouces
59		3 pouces		9 pouces
60	1 pied	7 pouces	1 pied	5 pouces
61		3 pouces		9 pouces
62 & 63 .		7 pouces	1 pied	4 pouces
64 & 65 .	1 pied		1 pied	6 pouces
66		2 pouces & d.	1 pied	4 pouces
67	1 pied	3 pouces & d.	1 pied	1 pouce & d.
68		2 pouces & d.	4 pieds	
69	1 pied	3 pouces	1 pied	1 pouce
70		3 pouces	4 pieds	
71	1 pied	3 pouces	1 pied	1 pouce
72		3 pouces & d.	4 pieds.	
73	1 pied	3 pouces	1 pied	1 pouce
74, 75 & 76		5 pouces		6 pouces
77	1 pied	3 pouces	1 pied	1 pouce
78		3 pouces	4 pieds	
79	1 pied	3 pouces	1 pied	1 pouce
80		3 pouces	3 pieds	
81	2 pieds	2 pouces	2 pieds	2 pouces
82		10 pouces & d.		10 pouces & d.
83	1 pied		5 pieds	
84	1 pied		5 pieds	
85 & 86 .	1 pied		5 pieds	
87	2 pieds	2 pouces	2 pieds	2 pouces
88		10 pouces & d.		10 pouces & d.
89 & 90 .		11 pouces & d.	3 pieds	
91 & 92 .		11 pouces & d.	3 pieds	

No	hauteur	largeur
93 & 94 .	11 pouces & d.	3 pieds
95 & 96 .	11 pouces & d.	3 pieds
97 & 98 .	11 pouces & d.	3 pieds
99 & 100 .	11 pouces & d.	3 pieds
101 & 102 .	11 pouces & d.	3 pieds
103 & 104 .	11 pouces & d.	3 pieds
105 & 106 .	11 pouces & d.	3 pieds
107	11 pouces & d.	3 pieds
108	1 pied 8 pouces	2 pieds
109	1 pied 5 pouces	3 pieds
110	11 pouces	1 pied 7 pouces
111	1 pied 1 pouce	1 pied 6 pouces
112	3 pouces	4 pieds
113 & 114 .	1 pied 6 pouces	2 pieds
115 & 116 .	13 pouces	2 pieds
117 . . .	1 pied	3 pieds
118	3 pieds 1 pouces	3 pieds 3 pouces
119	5 pieds	3 pieds
120	3 pieds 8 pouces	8 pieds 5 pouces
121 . . .	1 pied 5 pouces & d.	4 pieds 4 pouces
122 . . .	4 piede 8 pouces	3 pieds 8 pouces
123 . . .	2 pieds 2 pouces	3 pieds 2 pouces
124 . . .	2 pieds 9 pouces & d.	4 pieds
125	4 pieds 3 pouces	3 pieds 11 pouces
126	1 pied 10 pouces	12 pieds 4 pouces & d.
127	1 pied 10 pouces	12 pieds 4 pouces & d.
128	9 pouces & d.	8 pouces
129	6 pouces & d.	2 pieds 5 pouces
130 & 131 .	4 pieds & demi	3 pieds 2 pouces
132	1 pied 3 pouees	3 pieds 11 pouces
133 & 134 .	2 pieds 9 pouces	3 pieds 4 pouces.

Fin du premier Volume.

